

MAGAZINE

JUILLET

PRIX 6 FR.



ALBERT PRÉJEAN
la grande Vedette
d'UN SOIR DE RAFLE

Photo R. SOBOL
PARIS

Lire dans ce numéro:

AUTOUR D'UNE ENQUÊTE, roman complet ■ **INTERVIEW** d'Albert PRÉJEAN par M. Carne
Un Film raconté, la Critique des Films, le Courrier des Studios
et des Articles d'Émile Vuillermoz, Lucien Wahl, O. Bardou, etc..

Pour plus de sécurité...

choisissez donc un

ÉTOILE-SONORE

PARIS

73, r. Beaubourg (3^e)



LYON

7, place Ampère, 7

Usine : LYON-MONTCHAT

43, rue Louis, 43

LILLE

99^{bis}, rue du Molinel

NANCY

6, rue de Serre, 6

STRASBOURG

3, rue Moll, 3

NANTES

40, r. de Strasbourg

TOULOUSE

44, rue Alsace, 44

MARSEILLE

74, boul. Chave

En préparation

Annuaire Général de la Cinématographie 1931-32

Retenez dès maintenant
votre exemplaire

vous bénéficierez de prix spéciaux :
Paris, f^{co}, 25.» Province, 30.» Étranger, 40.»

SI vous appartenez à la grande
corporation cinématographique,
vous devez vous assurer que
votre nom figurera bien dans
notre prochain annuaire, édition
1931-32. Envoyez-nous d'urgence tous ren-
seignements qui seront publiés gratuitement.

TROIS QUESTIONS ENTRE MILLE AUTRES

QUELLE EST LA LIGNE DIRECTE POUR BRNO ?
Y A-T-IL UN AÉROPORT A NYIREGYHAZA ?
QUELLE EST LA RÉGLEMENTATION AÉRIENNE EN LETTONIE ?

CONSULTEZ Le Guide Aéronautique International

L'OUVRAGE AÉRONAUTIQUE INTERNATIONAL PAR EXCELLENCE

**Approuvé par la Société
des Nations**

Patronné par la Fédération Aéronautique Internationale et édité avec la collaboration de la Commission Internationale de Navigation Aérienne (C. I. N. A.), des principaux Ministères, Autorités, Commissions, Entreprises et Associations Aériennes Internationales.

TEXTES EN TROIS LANGUES :
FRANÇAIS - ANGLAIS - ALLEMAND

Texte français d'après les documents originaux.
Texte allemand établi par les soins de la Deutsche Luft Hansa.
Texte anglais établi par les soins des Imperial Airways.

1.200 pages in-quarto raisin
Nouvelle reliure à feuillets mobiles permettant une tenue à jour parfaite.

800 PAGES DE TEXTE

Liaisons Aériennes. - Compagnies Aéronautiques. - Lois et Règlements Internationaux et Nationaux.
Le Tourisme Aérien en tous Pays.

Tout ce qui intéresse les Pilotes, les Passagers, les Transporteurs aériens.

Documentation Cartographique Internationale complète

400 PAGES DE CARTES, la plupart en couleurs

Routes aériennes. - Itinéraires. - Parcours des Compagnies. - Balisage et éclairage. - Zones interdites. - Météorologie, etc...

Cartes itinéraires de toutes les lignes aériennes internationales.

LES AÉROPORTS DU MONDE AVEC TEXTE EN TROIS LANGUES ET PLANS classés par pays et par ordre alphabétique

PREMIÈRE ÉDITION — 1931

Un ouvrage indispensable à tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'air

Prix : 200 fr.

Imprimerie CRÉTÉ, 2, rue des Italiens, PARIS (IX^e)

Téléphone : Provence 28-40, 41, 42 — Télégramme : Guidair, Paris

MAGAZINE

FONDATEUR : JEAN PASCAL

JUILLET

11^e Année.

Numéro 7.

Sommaire

Albert Préjean <i>Marcel Carné</i>	5
Authenticités <i>Lucien Wahl</i>	9
Le Cinéma au Salon des Artistes décorateurs <i>M. P.</i>	11
Jane Marnac nous dit ce que sera « Paris-Béguin » <i>Jean de Mirbel</i>	12
L'Exotisme au Cinéma <i>Marcel Carné</i>	15
Les Éphémérides du Cinéma	20
La Peinture contemporaine et le Cinéma <i>Henri Sérouya</i>	21
« Autour d'une Enquête » <i>Marcel-Albert Crance</i>	22
De la star idéale aux sympathies du public <i>Odette Bardou</i>	28
De diverses méthodes : Comment ils dirigent... <i>J.-R. Devaux-Lajont</i>	31
Phonomagazine <i>Maurice Bex</i>	41
Le Cinéma autour de la table <i>J. de M.</i>	42
Le Théâtre <i>Maurice Bex</i>	44
« Un Homme en habit » <i>Lucien Farnay</i>	45
Échos et Informations <i>Lynx</i>	48
Des Livres près de l'Écran <i>Jacques Sempé</i>	50
La Mode féminine <i>Marthe Richardot</i>	51
Revue de Presse <i>P. P.</i>	52
Nos Lecteurs nous écrivent	53
Les Films du Mois <i>Marcel Carné</i>	54
« Ciné-Magazine » en Province et à l'Étranger	61
Courrier des Lecteurs. <i>Iris</i>	62

EDITORIAL

La situation est grave, on ne peut se le dissimuler. L'Exposition coloniale a bien attiré à Paris la foule d'étrangers et de provinciaux escomptée, mais la ruée s'arrête et se fixe à Vincennes et, contrairement à tous les espoirs, n'est en aucun point profitable aux établissements parisiens. Quelques salles exceptées, l'exploitation traverse une crise que le malaise général ne fait qu'aggraver, et c'est pourquoi il importe que, sans retard, le gouvernement examine toutes les solutions susceptibles de sauver l'industrie du spectacle très menacée. La première et, je crois, la seule opérante n'est-elle pas la détaxation ?

La majorité du gouvernement semblait favorable, jusqu'à ce jour, aux desiderata de la Confédération générale du spectacle. Mais une voix, dit-on, vient de s'élever contre, la plus importante, celle du ministre du Budget, qui, si j'en crois mon confrère Verhulst, toujours bien informé, projeterait de donner satisfaction aux théâtres seuls. L'équilibre du budget, rompu de ce fait, serait rétabli grâce à une augmentation de la taxe sur les cinémas.

Cette éventualité a, on l'imagine, jeté dans le plus grand désarroi tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent au cinématographe. Depuis tant d'années nous luttons pour que se fassent moins lourdes les charges formidables qui pèsent sur l'exploitation, et, au moment même où nous pensions atteindre le but, on nous menace d'une augmentation des taxes ! La chose est incroyable !

Les premières réactions sont toujours violentes, et déjà, en haut lieu, on envisage pour le 1^{er} octobre une fermeture irrémédiable des salles.

Les pouvoirs publics pousseront-ils les directeurs à pareille extrémité ? Nous ne voulons pas le croire. Personne ne peut y gagner. Pas même M. le ministre du Budget. Il lui suffira d'aligner quelques chiffres, s'il sait compter, pour se rendre compte que les caisses de l'État n'auraient pas à se louer d'une fermeture générale des salles de spectacles pour un temps indéterminé. Car, et il faut nous en rejouir, cette menace est susceptible de créer une union qui sera notre force, comme son absence fut jusqu'alors notre faiblesse.

ANDRÉ TINCHANT.

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS { FRANCE ET COLONIES : Un an, 65 fr. — Six mois, 35 fr. — Trois mois, 18 fr.
ÉTRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm). Un an, 85 fr. — Six mois, 45 fr.
— (Pays n'ayant pas adhéré)..... Un an, 100 fr. — Six mois, 50 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08.
Bureaux : 78, boulevard Saint-Michel, Paris (VI^e). Téléphone : Danton 49-33.
Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e).
Tél. : Trudaine 97-70 et la suite.

OUVRAGES MIS EN VENTE A

MAGAZINE

LES GRANDS ARTISTES DE L'ÉCRAN

Rudolph Valentino (épulsé)
par A. TINCHANT et J. BERTIN
Pola Negri, par ROBERT FLOREY
Charlie Chaplin, par ROBERT FLOREY
Ivan Mosjoukine, par JEAN ARROY
Adolphe Menjou, par A. TINCHANT et R. FLOREY
Norma Talmadge, par A. GREVILLE et J. BERTIN
Ramon Novarro, par MAX MONTAGU
Emil Jannings, par JEAN MITRY
Chaque volume. Prix : 5 francs.
Port en sus : France : 1 fr. — Étr. : 1 fr. 50.

FILMLAND

Hollywood, capitale du Cinéma.
par ROBERT FLOREY
Nombreuses illustrations hors texte.
Prix : 15 fr.
Port : France : 1 fr. — Étr. : 2 fr. 50.

DEUX ANS DANS LES STUDIOS AMÉRICAINS

par ROBERT FLOREY
Illustré de 150 dessins par Joé HAMMAN.
Prix : 10 fr.
Port : France : 1 fr. — Étr. : 2 francs.

L'USINE AUX IMAGES, par CANUDO

Principaux chapitres : L'Esthétique du VII^e Art. — Réflexions sur le VII^e Art. — Le Langage cinématographique, le Public et le Cinéma, la Part de l'Artiste, le Vocabulaire des Gestes, les Couleurs à l'écran, le Cinéma au service de la pensée, Musique et Cinéma, etc. — Des exemples : Films d'aventures, films comiques, films romantiques, films historiques, films latins, films espagnols, films orientaux.
Prix : 10 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.
Édition luxe : 25 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

LE CINÉMATOGRAPHE CONTRE L'ESPRIT

par RENÉ CLAIR
Prix : 2 fr. 50. — Port : 0 fr. 50. — Étr. : 1 fr.

MONDE DE CINÉMA

par S.-A. DE BERSAUCOURT.
Portraits littéraires à la manière de La Bruyère et 10 portraits hors texte dessinés par COURAU : Charlie Chaplin, Douglas Fairbanks, Sessue Hayakawa, William Hart, Lillian Gish, Suzanne Bianchetti, Tom Mix, Jaque-Catelain, Buster Keaton.
Prix : 5 francs. — Port : 0 fr. 50. — Étr. : 1 fr. 50.

LE CINÉMATOGRAPHE ET L'ENSEIGNEMENT

par G. MICHEL COISSAC
Appareils et Films d'enseignement. Conseils aux opérateurs, etc.
Prix : 12 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

LA CINÉMATOGRAPHIE

par LUCIEN BULL
Prix : 9 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

LE CINÉMATOGRAPHE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIEL

Traité pratique de Cinématographie
par JACQUES DUCOM
Un fort volume 15 x 12. — Prix : 25 fr.
Port en sus : France : 3 fr. — Étr. : 6 fr.

LES ORIGINES DU CINÉMATOGRAPHE

par GEORGES POTONNIÉE
PRINCIPAUX CHAPITRES : La Synthèse du mouvement, La Photographie appliquée au Phénakistoscope, L'Analyse du mouvement, Le Cinématographe Lumière.
Prix : 3 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

LE CINÉMATOGRAPHE

par ALBERT TURPAIN
Professeur à la Faculté des sciences de Poitiers.
Son Histoire. — Ses progrès. — Son avenir. — Film coloré. — Film parlant.
Prix : 7 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

MANUEL DU CINÉASTE AMATEUR

par JACQUES HENRI-ROBERT
Prix : 7 fr. 50. — Port en sus : 1 fr.

L'ART CINÉMATOGRAPHIQUE

Chaque volume : 12 fr.
Port en sus : France : 1 fr. — Étr. : 2 fr.
Vol. I : Le Fantastique, par P. MAC-ORLAN. — Le Comique et l'Humour, par A. BEUCLER. — L'Emotion humaine, par Charles DULLIN. — La Valeur psychologique de l'image, par le Dr R. ALLENDY.

Sous le ciel d'Hollywood

TROP PRÈS DES ÉTOILES
choses vues,
par RENÉ GUETTA
Prix : 12 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

PANORAMIQUE DU CINÉMA

Illustré de 80 photographies.
par LÉON MOUSSINAC
Prix : 25 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

PANORAMA DU CINÉMA

par G. CHARENSOL.
Prix : 16 fr. 50. — Port : 1 fr. 50. — Étr. : 2 fr. 50.

CHARLOT

par LOUIS DELLUC
Prix : 10 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

LA PASSION DE CHARLIE CHAPLIN

par ÉDOUARD RAMON
Prix : 12 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

CINÉMABOULIE

par JEST and JEST
Satire du Cinéma.
Illustrée de 12 portraits en héliogravure des plus grandes vedettes de l'Écran.
Un volume de luxe.
Prix : 25 francs. — Port en sus : 2 francs.

TU SERAS STAR

Introduction à la Vie cinématographique.
par RENÉ JEANNE
Illustrations de Bécan.
Prix : 12 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

POUR FAIRE DU CINÉMA

par R. GINET et MARCEL A. GRANCHER
Prix : franco, 12 fr. — Étr. : 13 fr.

HEURES D'ACTRICE

par HUGUETTE (HUGUETTE ex-DUFLOS)
Prix : 12 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE HIMMEL

Un Scandale dans le monde du cinéma
par JEAN RAPHANEL
Prix : 15 fr. Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

MON CURÉ AU CINÉMA

roman
par MAURICE DE MARSAN
Prix : 10 fr. — Port : 2 fr. — Étr. : 1 fr.

ALBERT PRÉJEAN

Personnage
de
Cinéma



S'il fallait chercher les multiples raisons de l'immense supériorité du cinéma américain, n'y trouverait-on pas en premier lieu le naturel de ses acteurs ?

Regardez-les se mouvoir — avec quelle aisance ! — devant une camera, aller et venir dans un décor éphémère qu'ils semblent habiter depuis toujours. Chaque accessoire leur est familier ; de chaque objet leur personnalité semble avoir pris possession. Leurs mouvements n'indiquent nulle gêne, et aucune contrainte ne vient marquer leurs gestes.

Ces jeunes hommes, éclatants de santé et tout à la joie de vivre, sont au studio comme chez eux. Le cinéma est le prolongement direct de leur existence. Que dis-je, il fait partie intimement de celle-ci.

Ils regardent cameras et microphones, devant lesquels ils sont appelés à vivre la plus grande partie de leur jeunesse, non pas à la façon d'intrus ou de témoins indiscrets, mais comme de bons vieux camarades d'enfance pour qui notre vie a la transparence du verre.

Ce ne sont pas des acteurs-nés comme les Russes. Non, ce sont tout simplement des *personnages de cinéma*, créés par lui et pour lui. Ils se laissent guider par leurs divers metteurs en scène, façonner par eux et, bien en mains, passent avec la même facilité du désespoir à l'hilarité, de la tendresse à la haine et de la révolte à l'abandon.

Ils savent tout faire et ont toutes les audaces. Aujourd'hui mécanos, demain fermiers, dans une semaine fils de milliardaire. Et toujours avec la même vérité jaillissante et spontanée.

C'est là une espèce neuve, très rare dans la vieille Europe, où le cinéma, encore trop souvent à la remorque de la littérature et du plus mauvais théâtre, est encombré de lois et préjugés étroits et néfastes.

En France, particulièrement, on les pourrait compter les jeunes recrues qui ont su aborder de front l'écran sans vain bagage artistique, vierges de reminiscences littéraires ou théâtrales. Deux ou trois

peut-être (1) ont su se laisser façonner par un metteur en scène sans marquer nulle contrainte ou révolte et, sans rien abdiquer de leur personnalité, s'identifier pleinement à leurs personnages, vivant librement, instinctivement, sous l'œil complice de la camera apprivoisée.

L'un d'eux, surtout, homme nouveau dans une ère neuve, a compris que le cinéma, pour un artiste, n'est pas une interprétation de la vie, mais sa vie même qui continue sous des aspects renouvelés.

Nous avons nommé Albert Préjean. Cela est si vrai que vous chercheriez en vain le nom de l'électricien-ministre des *Nouveaux Messieurs* et que vous avez pareillement oublié celui du camelot mélomane de *Sous les Toits de Paris*.

Comme on ne manque pas de le faire pour un Ramon Novarro, un William Haines ou un Gary Cooper, toutes les aventures qu'a vécues Albert Préjean sur la toile blanche, on les prête uniquement à l'artiste. Le compliment n'est pas mince.

**

Personnage de cinéma, Préjean voit se dérouler son existence sur un rythme trépidant et fébrile de comédie Mack Sennett, avec courses d'autos accélérées, séances de culture physique, rendez-vous manqués, répétitions fiévreuses, auditions fugaces, matches ici, essayages là. Le tout ponctué de coups de téléphone incessants qui ont fait maudire l'interprète d'*Un soir de rafle* par la demoiselle du standard Diderot.

Je ne connais pas besogne plus difficile que de joindre Préjean. Miracle : un jour j'ai réussi à l'avoir au téléphone, après m'être heurté à une dizaine de « pas libre » ironiques.

Patatras, ce fut pour entendre dire au bout du fil, dans un style télégraphique :

(1) Dans cet ordre d'idées, un Roland Toutain nous a donné, dès ses débuts, plus que des promesses.

Extrait de notre Catalogue

PHOTOGRAPHIES BROMURE 18x24

ARTISTES DE CINÉMA

69 Simone Vaudry	131 Bebe Daniels.	239 Sandra Milovanoff	278 Ronald Colman
70 Francesca Bertini	161 Thomas Meighan	242 André Roanne	279 John Gilbert
71 Claire Windsor	163 Jean Toulout	243 Maxudian	283 Ricardo Cortez
72 Mae Murray	183 Harold Lloyd	244 Charles de Rochefort	286 Ronald Colman
73 Richard Barthelmess	184 Alla Nazimova	246 Gaston Norès	511 Jetta Goudal
74 Greta Nissen	185 Max Linder	248 Enid Bennett	512 Jean Murat
75 Mae Murray	189 Georges Biscot	249 Douglas Fairbanks	
76 Adolphe Menjou	212 Charles Ray	250 Adolphe Menjou	
77 Bebe Daniels	213 Lillian Gish	251 France Dhélia	
78 Norma Talmadge	216 Viola Dana	252 Betty Blythe	
79 Florence Vidor	221 Gloria Swanson	253 Huguette ex-Duflos	
80 Gloria Swanson	223 Mildred Harris	254 Nita Naldi	
103 Léon Mathot	224 Séverin Mars	255 Richard Barthelmess	
105 bis Rud. Valentino	225 André Nox	261 Richard Dix	
106 Norma Talmadge	226 Gina Palerme	262 Mae Bush	
109 Sessue Hayakawa	227 Marion Davies	263 Gloria Swanson	
114 Antonio Moreno	228 G. de Gravone	264 Norma Shearer	
119 Norma Talmadge	235 Gaston Jacquet	266 Richard Dix	
122 Douglas Fairbanks	236 Raquel Meller	268 Nicolas Kolline.	
123 William Farnum	237 Jean Angelo	276 Léon Mathot	
127 Pearl White	238 Georges Vautier	277 Soava Gallone	

PRIX FRANCO : 3 FRANCS PIÈCE

Joindre les fonds en chèque postal (Paris, n° 309-08), chèque ou mandat.

— Pas une minute à moi. Toutes mes journées, mes soirées sont prises. Me connaissez assez. Avons travaillé six mois ensemble. Pouvez vous passer de moi pour article.



Les métamorphoses d'Albert Préjean, boxeur et accordéoniste dans « Un soir de rafte »...

Heureusement, les journaux sont plus loquaces. Grâce à eux, chacun sut que Préjean prêtait son concours au *Gala nautique des Artistes*. L'occasion si souvent différée se présentait enfin.

* * *

Je n'irai pas jusqu'à dire que le plus aimable sourire de Préjean, ce sourire si clair et franc, éminemment sympathique, qui expliquerait à lui seul le succès de celui qui le possède, m'accueillit, après avoir erré quelque temps autour de la piscine dans une débauche de couleurs vives rendues encore plus éclatantes par un soleil de Floride. Il me semble lire un peu d'exaspération dans son regard; sa mine se fit renfrognée. Exactement comme dans *Les Nouveaux Messieurs*, lorsque Gaby Morlay se moquait de son haut de forme de ministre.

Mais deux minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il n'y paraissait plus. Et, dans le va-et-vient des officiels affairés suant à grosses gouttes, Préjean consentit enfin à répondre à mes questions.

— Comment je suis venu à l'écran? Vous souvenez-vous des *Trois Mousquetaires*, sortis des pages jaunies du vieux Dumas pour venir ferrailer sur la toile blanche? Si oui, rappelez-vous plus particulièrement les scènes de duels où l'on voyait un des trois — pardon, des quatre — mousquetaires obstinément de dos? C'était moi. Voilà quels furent mes débuts.

» Vous trouvez peut-être qu'ils ne sont guère reluisants, et moi-même je cherche aujourd'hui à les oublier. Cependant je vous assure que, le jour où le régisseur du film de Diamant-Berger me remit mon cachet se montant à six cents francs, je trouvai que le cinéma avait du bon.

» C'est sans doute la raison pour laquelle on me retrouve quelques mois plus tard élève assidu d'une école de cinéma. Ce que j'y ai appris? Exactement tout ce qu'il ne faut pas faire!

» Mais cela me valut — tenez-vous bien — d'être classé d'emblée comme... acrobate, avec une terrible réputation de casse-cou.

(Ce que ne dit pas Préjean, c'est qu'il y avait du vrai dans cette affirmation. Il suffirait de rappeler son terrible corps-à-corps avec un féroce carnassier dans *Le Miracle des Loups* pour en être persuadé.)

— Heureusement, à quelque temps de là, je ren-



contre René Clair, qui, entreprenant *Paris qui dort*, me permet d'aborder le cinéma cette fois par le bon bout. Quels avatars marquèrent la réalisation de *Paris qui dort*, tourné presque sans argent! Mais aussi quelle foi nous animait tous et quelle entente passionnée était alors la nôtre.

« Aussi, par la suite, rien ne put dissoudre notre association, et notre troupe se retrouva au grand

complet avec *Le Fantôme du Moulin-Rouge*, *Le Voyage Imaginaire*, de René Clair, et *Le Chauffeur de Mademoiselle*, de Chomette.

» Mais c'est *Un Chapeau de paille d'Italie*, *Verdun*, *visions d'Histoire*, et surtout *Les Nouveaux Messieurs* qui devaient me faire connaître au grand public. C'est même ce qui fait que celui-ci s' imagine qu'il m'a suffi de paraître pour vaincre toutes les résistances sur le vu de ma bonne mine. Vous savez, vous, combien est différente la réalité!...

— A propos de *Verdun*, *visions d'Histoire*, on a marqué quelque surprise que vous ne paraissiez pas dans la version sonorisée que réalise actuellement Léon Poirier.

— La raison est bien simple. Je suis sous contrat pour cinq ans avec la jeune firme Osso, qui, entre parenthèses, et gardez cela pour vous, nous promet plus d'une surprise pour la saison prochaine. Néanmoins, j'aurais peut-être été «prêté» à Léon Poirier si j'avais été libre au moment où il me pressentit. Mais je préparais déjà *Un soir de rafte*, et je m'entraînais alors chez Cuny avec Papin, Heylles et David.

— Entraînement intensif, à ce qu'il paraît?

— Vous pouvez le dire! Au point que je ne crois pas que j'accepterais de tourner à nouveau un film aussi dur que celui-là. Et encore qu'était l'entraînement à côté de ce qui m'attendait dans le film! Un exemple: le combat final demanda trois jours d'efforts pour être mené à bien... et me

fendue, les lèvres tuméfiées. J'ai été quinze jours sans oser sortir de chez moi...

— Je vous accorde que le métier d'artiste de l'écran, par suite de l'impossibilité de truquer cer-



... bandit inquiétant dans « L'Opéra de quat'sous » et électricien amoureux dans « Les Nouveaux Messieurs ».



taines scènes, n'est pas toujours drôle. Cependant, pour vous consoler de ces épreuves... cuisantes, vous avez la récompense: le petit triomphe qu'a rencontré *Un soir de rafte* à sa présentation. Quoique les acclamations doivent laisser froid l'homme que la presse allemande a sacré « le plus bel ambassadeur de Paris »!

— Mon vieux, si je vous disais que je suis encore

étonné de l'accueil enthousiaste que m'a fait Berlin à la suite de *Sous les Toits de Paris*.

» La présentation du film de Clair avait eu lieu, hachée par les applaudissements. Je me trouvais dans la salle, et j'avais d'abord cru à une « mise en boîte ». Mais, à peine la lumière était-elle revenue qu'il nous fallut, Clair et moi, venir saluer le public et improviser un petit discours.

» Les jours suivants, le succès fut identique et me valut un engagement dans un grand music-hall de Berlin. Et savez-vous quel air précédait mon entrée en scène ? *La Marseillaise*, pas plus !

— Selon vous, Préjean, à quoi tient le succès extraordinaire de *Sous les Toits de Paris*, encore loin d'être épuisé ? Est-ce à sa classe que le film doit cet accueil flatteur ou, comme on l'a prétendu ici avec une pointe de jalousie, au milieu un peu spécial (??) qu'il évoque ?

— Je puis vous certifier que les Berlinoises ont *uniquement goûté le point de vue technique*. C'est la réalisation de *Sous les Toits de Paris* ainsi que la façon originale dont Clair s'était servi du parlant qui les a enthousiasmés.

— Nous n'avons pas encore parlé de cet extraordinaire *Opéra de quat'sous*, qu'une censure timorée nous empêche systématiquement de voir. J'aimerais pourtant savoir ce que vous en pensez, ainsi que de son auteur.

— Que voulez-vous que je vous dise de Pabst, sinon qu'il est un des plus grands bonshommes du cinéma actuel. Quel plaisir de collaborer avec lui ! Il dirigea toute notre troupe, alors qu'il ne connaissait pas un mot de notre langue, avec une maîtrise incomparable.

— A ce propos, Préjean, avez-vous déjà songé que, si vous avez eu des débuts fort difficiles, qui pourraient être donnés utilement en exemple à tous les aspirants-artistes, depuis quelque temps vous paraissez un homme privilégié par les dieux qui peuplent l'Olympe cinématographique ? Pensez qu'il n'est pas donné à tout le monde de travailler sous la direction de maîtres comme Feyder, Clair, Pabst...

— Et Gallone, trop modeste. Car dites bien, — et en cela je soupçonne le journaliste de s'effacer devant le camarade, — que le genre de film que je préfère par-dessus tout est le genre populaire dans le bon sens du terme, celui qui nous rapproche le

plus de la vie. Un ouvrier électricien, un chanteur des rues, un jeune gars sportif, voilà les rôles qui me plaisent, et comme j'aimerais en interpréter longtemps encore !

Nous bavardons, maintenant, à bâtons rompus, et c'est ainsi que j'apprends que Préjean avait réellement été engagé par l'Amérique pour une durée de trois ans, ainsi que le bruit en avait couru. Heureusement, Adolphe Osso, intervenu à temps, a su nous le conserver.

Ses projets : dans une quinzaine, il partira pour l'Allemagne, où il tournera sans doute un film avec W. Thiele, le réalisateur du *Chemin du Paradis*. Aussitôt après, ce sera le retour à Paris, où l'attend une nouvelle collaboration avec Carmine Gallone, que nous souhaitons aussi fructueuse que sa devancière.

Durant ce temps, le Gala nautique des Artistes continuait à voir triompher l'adresse et l'humour.

Aux exhibitions de plongeurs auxquelles avait pris part Préjean décrochant un deuxième prix, avaient succédé un impressionnant numéro de trapèze volant de José Noguero, un intermède comique de Marguerite Moreno, un puissant travail aux anneaux de Diana et enfin une entrée tumultueuse du resquilleur Milton, aujourd'hui trop connu pour pouvoir exercer plus longtemps son périlleux métier.

Le speaker annonça les épreuves de vitesse, ce qui eut le don de provoquer un remous dans la « select » assistance.

Préjean se leva ; le tour était venu pour l'artiste de laisser la place au nageur. Celui-ci prit la position de départ entre deux

jeunes hommes aux fines musculatures hâlées par le soleil. Puis, au coup de sifflet, les nageurs s'élancèrent, et j'emportai la dernière vision d'un artiste au physique familier, qui, pour l'instant, rivalisant de puissance et d'adresse avec ses concurrents, n'était plus qu'une superbe mécanique fendant l'onde verte amande qu'elle pailletait d'argent.

MARCEL CARNÉ.



(Photo R. Sobol.)
Albert Préjean,
1^{er} prix du concours de maillots de bains au
gala nautique des Artistes.

AUTHENTICITÉS

L'Empereur du Silence.

CHARLOT a pu entrer, après plusieurs vains essais, à l'Exposition coloniale. On se retourne sur lui, il va vite, de son pas alourdi par ses gros souliers. On semble le révéler, on l'admire, on se tait devant le pauvre empereur du silence. Il se sent plus libre qu'à l'ordinaire, comme évadé parmi des régions ignorées et vite parcourues. Les Antilles, Angkor, la Hollande... ; mais, après quelques moments, il lit *Cinéma* et s'arrête, puis regarde de côté et d'autre, et, tout soudain, il lui paraît qu'un immense poids va l'écraser. Il éprouve la sensation de la foule toujours pareille à elle-même ; il va pour se sauver, quand un monsieur l'aborde et lui dit :

— Je suis un grand entrepreneur de cinématographie. Je te ferai riche. Je t'engage. Charlie Chaplin en sera stupéfié. Tant pis pour lui. Je t'attacherai à ma maison. Tu joueras de beaux rôles, tu porteras des bottines élégantes, tu seras beau, tu seras envié. Tu représenteras un millionnaire charmant, à qui les femmes adresseront des compliments et des œillades.

» Bien mieux, dans les films, tu parleras, tu parleras beaucoup, et tu chanteras, tu chanteras beaucoup. Si tu ne sais pas parler, tu te contenteras de remuer les lèvres, mais un autre te prêtera sa voix. Et tu chanteras magnifiquement, car, même si tu ne sais pas chanter, on croira que tu dépasses et surpasses toutes les basses et que tu laisses loin les plus réputés barytons et ténors, car de grands artistes me vendront leurs chants, que tu seras censé émettre... »

Alors, Charlot, le grand-maître du silence, prononce un mot, un seul, — et s'enfuit.

Le bon rire.

On donnait un film parlant allemand. Je me trouvais avec trois amis, dont l'un sait parfaitement cette langue. Il était convenu, entre nous, que ce camarade éclaterait de rire, exprès, en entendant certaines paroles du film qui n'offriraient aucune raison de nous amuser, et que nous l'imiterions.

Ce que nous fîmes. Et plusieurs de nos voisins et voisines, dont deux critiques de cinéma, se tordirent aussi, en même temps que nous, ajoutant par-ci, par-là : « Ce que c'est rigolo ! » Et alors nous éclatâmes de rire, en sachant au moins pourquoi.

Arrivée de vedette.

Marcellina Sonson est arrivée à Paris. La grande vedette américaine a été reçue sur le quai de la gare de la Maison-Blanche, dans le treizième arrondis-

sement, par le directeur des Travaux supérieurs de la Compagnie des Films extensibles. Quelques minutes plus tard, dans les salons de l'hôtel Crébillon, elle recevait la presse. Des journalistes lui posèrent des questions auxquelles elle répondit avec bonne grâce. Elle affirma qu'elle aimait Paris et que, pour elle, c'était une des villes les plus séduisantes qui existassent ; puis elle se reprit et déclara que notre capitale était la plus séduisante de toutes.

Un de mes confrères lui demanda ce qu'elle pensait du contingentement ; elle répondit qu'elle en avait à notre service.

Ajoutons que Marcellina Sonson tournera peut-être un sketch parlant à Aubervilliers. Comme elle ne sait pas le français, sa voix sera doublée par celle d'une vedette qui tient à garder l'anonymat, mais que chacun reconnaîtra, car elle a un accent inimitable.

La Justice.

En voilà assez ! Ce que nous voulons, c'est la simple justice. L'inimitié flagrante de gens intéressés ne doit pas nous laisser indifférents. Ce qu'il faut, c'est que nous puissions gagner de l'argent. Or, comment gagner de l'argent ? En gagnant de l'argent. Et, pour gagner de l'argent, il faut gagner de l'argent. Nous avons assez de talents et de génie parmi nous pour gagner de l'argent. Les immondes individus qui veulent gagner de l'argent en ne s'occupant pas de savoir si nous gagnons de l'argent doivent être combattus sans merci, car leur mauvaise foi, leur hypocrisie, leur cruauté, leur ineptie doivent se soumettre ou se démettre si nous voulons gagner de l'argent, et nous voulons gagner de l'argent parce que nous devons garder de l'argent.

Un grand film.

L'excellent artiste de théâtre Paul Nantaire va faire ses débuts dans le parlant. Il jouera le principal rôle de *L'Absolu*, qu'il a interprété sur la scène. D'ailleurs, ce sera la même pièce, le dialogue n'en sera pas changé, mais le film sera tourné en plein air, et on ajoutera une danse de girls et le french-cancan.

Sur les dents.

On ne sait pas que Ludovic Sursair, avant de s'adonner à l'art muet, puis à l'art parlant, avait cultivé l'art dentaire. Diplômé de l'École des Gencives, il recevait un jour la visite du maître Palmarrès qui lui dit : « Vous êtes photogénique. » On fit un essai, l'essai fut une réussite et, depuis, Ludovic Sursair est allé de triomphe en triomphe. Il est sur les dents.

« L'origine des espèces ».

La photogénie de Clairette Mistral fait merveille dans *L'Origine des espèces*, le nouveau film comique d'Henri-Henry. Cette farce dithyrambique et aléatoire se passe au Congo. Une sentimentalité amoureuse anime Arnold, le protagoniste principal, qui a rencontré Sozo, la protagoniste secondaire. Un tiers personnage, un noir, leur veut plats et bocks et lance deux serpents venimeux sur les amants; mais ces reptiles carnassiers se révoltent devant une besogne aussi fallacieuse que névropathique et jettent leurs dards assassins sur le vilain. Un tableau apothéotique termine le drame.

Clairette Mistral donne sa puissance gracieuse, digne de Sapho, aurèle de Sozo. Ragami est hésitant, mais beau, et le noir est représenté avec une puissance omnipotente et une ironie majestueuse par Ahmed-Halor.

Plagiat.

Notre éminent confrère Richard Fallace a déposé une plainte entre les mains du secrétaire général de la Chambre syndicale des Gens spirituels. Il a remarqué, dans le film de Joseph Afganiscans, *L'Amour se venge*, un personnage qu'il a lui-même imaginé dans son tableau qui a obtenu la médaille de platine (c'est un tableau parlant) au Salon sonore. Ce personnage est un millionnaire qui s'éprend d'une fille qu'il croit pauvre et qui est la nièce héritière d'une dame encore plus riche.

Scénarios.

Un bureau de scénarios vient d'être ouvert à la Société des Films musicaux appropriés. Un comité d'écrivains publics lui prêtera son concours. La photographie que vous ne voyez pas ci-dessus (ni ci-dessous) représente ces messieurs en uniforme civil (smoking) discutant autour d'un manuscrit signé d'un anonyme.

« Le Chœur des Monts. »

Roman d'Anaïde des Danaïdes, inspiré par le film de Hildever; adaptation de la nouvelle de Jack Picky, tirée de la pièce de Luwengardt.

— Oh !

Leurs lèvres regardèrent dans l'avenir pour sceller une union légitime fondée sur un sentiment fort et plus résistant qu'aphrodisiaque.

Pour prendre date.

Abel Hécaïn et Rose d'Anfy retiennent la date du 16 septembre pour leur mariage.

Changement de titre.

La vedette internationale Margarita Anteporcos a protesté contre le titre de son prochain film intitulé *Elle est presque nue*. L'éditeur a cédé aux desiderata de l'artiste, et le film s'appellera *Indisposée*.

Publicité.

On sait que la vedette américaine Polhyne Sek-sapp passait pour avoir été coupée en morceaux par une impératrice jalouse. Or, cette nouvelle était absolument fausse, et l'artiste a eu l'audace inqualifiable de ne pas la démentir, obtenant ainsi une publicité toute gratuite. On annonce que l'inventeur de la nouvelle a envoyé sa facture à Polhyne Sek-sapp, — ce qui est bien naturel.

Sernyn Gabar.

L'illustre acteur de cinéma parlant qui, dans le muet, passait plutôt pour un amateur; a toutes les qualités du comédien amoureux de son art. C'est un père de famille excellent qui passe le *week-end* dans son bungalow de Sésostris.

Ses goûts ? Il aime la musique de Charlotte Cor-day, la peinture moderne. Il lit les classiques et sait par cœur tous les poèmes de Foottit. Il en écrit à ses heures, mais ne les lit qu'à quelques intimes. Sa femme, Adenyn Gabar, qui joua les ingénues sous le nom de Vasca de Gamo, n'est jamais allée au cinéma. Elle se refuse à voir son mari à l'écran, et Sernyn Gabar s'en amuse beaucoup.

Projets.

Mlle Frasié Monime ne prépare pas un film d'après *N'a-bu-qu'au-tonneau-d'or*, le roman de Blyné le Jeune.

Agatha Rudofitch n'est pas engagée par les Studios Taraboum.

Nouveau Club.

Un nouveau club cinématographique s'est formé où l'on projettera des films inédits et, contrairement à ce qui se fait généralement, les débats auront lieu au commencement des séances. On commentera donc des œuvres sans les connaître, mais les organisateurs se déclarent certains que les orateurs de l'un et de l'autre sexe émettront des avis catégoriques et aussi justifiés que s'il s'agissait de films déjà vus.

LUCIEN WAHL.

LE CINÉMA

AU SALON DES ARTISTES DÉCORATEURS

GRACE à la Tribune Libre, que dirige avec clairvoyance le toujours solide au poste Charles Léger, quelques assidus des salles obscures ont assisté tout dernièrement à une projection privée dans la salle bondée du théâtre des Artistes décorateurs.

On donnait *L'Arsenal*, du jeune réalisateur soviétique Dovjenko, l'auteur de *La Terre*, cette œuvre magnifique, d'un pouvoir d'envoûtement étonnant et qui se dresse assez brutalement en réaction contre le rythme torrentiel et hachuré du film russe actuel.

Pour en revenir à *L'Arsenal*, c'est un film de combat et qui, comme tant d'autres films soviétiques, nous montre les derniers mois déprimants de la guerre, les premiers de la révolution russe et le retour désordonné des troupes.

Il ne nous appartient pas ici de nous arrêter au point de vue social de l'œuvre. Mais ce qu'il convient de souligner, — après une troisième vision et en nous plaçant sur le terrain purement cinématographique, — c'est la beauté intrinsèque des images, leur rythme, au début d'une lenteur de cauchemar (ainsi que dans *La Terre*) et s'enflant en un *crescendo* hallucinant.

Les dix premières minutes de *L'Arsenal* sont inoubliables. C'est presque une suite ininterrompue de vues fixes qui rappellent le peintre que fut Dovjenko.

Dans des paysages dénudés ou tragiquement tourmentés, immobiles, seuls, face à l'immensité, se dressent, statues vivantes de la douleur et du désespoir, de l'abattement ou de la lassitude: la mère dont les fils ne reviendront plus, le mutilé pour qui la vie a perdu son intégralité, ou le soldat boueux qui contemple l'horizon dans l'attitude indulgente et pacifique que nombre de peintres donnent au Christ.

Puis, soudain, l'indignation, la fureur exaltent ceux qui semblaient sans âme, et cette indignation il faut qu'ils l'extériorisent sur la matière vivante: bêtes ou gens.

Et « là-bas », les silhouettes noires, compactes sur un fond gris sillonné d'éclairs, continuent à s'entretenir. Décidé coûte que coûte à « rentrer au

pays », un régiment s'est mutiné et emparé d'un train après un combat meurtrier. Chaque tour de roue rapproche les hommes du village; le convoi brûle les étapes, mais voici que, tout à la joie, il est subitement attaqué. A nouveau, les uns après les autres, les hommes tombent et lâchent l'accordéon qu'ils tenaient et qui s'affaisse avec ce même dernier sou-



Le train de soldats mutinés dans « L'Arsenal ».

bresaut des agonisants. En dépit des obstacles, des pertes subies, le convoi a continué sa route, et c'est enfin la révolte parmi ceux que terrifie ce massacre inutile.

Encore une fois, toute idée politique mise à part, il faut déplorer que la censure persiste à interdire la projection publique de tels films, vibrant de sincérité et de foi, où passe un souffle ardent et rude et où la beauté des images dépasse l'imagination.

Certes, quelques initiés sont à même d'admirer ces œuvres dans deux ou trois points de la capitale. Mais c'est loin d'être suffisant, et nous réclamons la même faveur pour tout le peuple des cinéphiles.

Aussi un bon point aux clubs de cinéma qui, comme la Tribune Libre, permettent à leurs adhérents, de temps à autre, d'avoir la révélation du travail bouleversant de la jeune école cinématographique russe.

M. P.



JANE MARNAC

...ce que sera

NE vous est-il jamais arrivé de dire à l'audition d'un sketch de revue de music-hall : « Dieu que c'est idiot ! » Si, n'est-ce pas ?

Mais avez-vous songé que, dans le même temps, la vedette dudit sketch pouvait faire la même réflexion ?

Pensez donc, la scène mimée était la suivante : Une millionnaire rentre un soir chez elle légèrement grise d'airs de jazz et aussi de cocktails. Elle commence à se déshabiller, lorsqu'elle entend un bruit insolite dans son appartement. Son

inquiétude se transforme aussitôt en épouvante, car un cambrioleur, ma foi fort décoratif, fait irruption dans la pièce. Seulement, n'est-ce pas, on a beau être « affranchi » et proclamer toute la journée « le business avant tout », la vision d'une jolie femme s'appretant au sommeil vous fait tout de même quelque chose. Ce cambrioleur, qui s'était emparé des bijoux de la jeune femme, les repose. Il regarde plus longuement sa victime, la trouve fort désirable. Je crois vous avoir dit que le mauvais garçon avait la beauté du diable. Le « bon coup à faire » se transforme en coup de foudre, et il se passerait ce à quoi vous pensez si, à ce moment, le rideau ne tombait malencontreusement, au grand désappointement des spectateurs qui escomptaient déjà un retard de la part des machinistes distraits...

Tel était le sketch que les spectateurs auraient peut-être trouvé idiot et qui, en tout cas, avait eu le don d'exaspérer sa principale interprète.

La pòvre : elle ne savait pas ce qui l'attendait ! (Mais, à la réflexion, est-elle à plaindre de ce qui lui arrive ?) A la fiction se superpose une réalité absolument identique. Je veux dire que ce même soir le sketch — soi-disant idiot — allait se renouveler, mais cette fois *pour de bon*.

Comprenez-vous maintenant combien on a tort de parler parfois d'auteurs superficiels ?

Tel est le point de départ extrêmement savoureux de *Paris-Béguin*, dont Génina tournait les dernières scènes ce jour-là dans un studio de Montmartre, et que m'a fait connaître sa gracieuse et si avenante vedette : Jane Marnac.



NOUS DIT...

« Paris-Béguins »

Assise devant sa table à maquillage dans un coin du décor, celle-ci, pour l'instant, regardait tourner ses camarades, s'offrant ainsi inconsciemment à la torture de l'interview.

Rarement présentation fut davantage empreinte de simplicité. A peine avais-je décliné nom et qualité que celle qui conduisit au succès, avec un entrain et un brio inégalables, comédies, opérettes, revues à grand spectacle, etc., me demanda à brûle-pourpoint :

— Voulez-vous des cerises ? Des abricots ? Une citronnade ?

La glace était rompue, et pas seulement celle qui se trouvait dans les verres munis de pailles...

— Alors, contente ?

— Enchantée, devriez-vous dire. Dès le premier contact, j'ai été conquise entièrement. Tout cela est si nouveau pour moi, quelle griserie et quelle diversité ! Le cinéma, mais notre première rencontre effective remonte à peine à six semaines, et déjà je l'adore...

— Des projets alors ? Beaucoup de projets ?

— Eh ! là, n'allez pas si vite. Je veux d'abord savoir quel accueil me fera le public. Génina, tous mes camarades, dont Gabin, Jean Max, Saturnin Fabre, Finaly, ainsi que moi-même avons essayé de donner le meilleur de nous-mêmes. Je crois que nous sommes parvenus à des résultats appréciables, à des effets comiques et fort imprévus. Génina surtout a profondément « creusé » le sujet mi-amusant, mi-réaliste, qui lui avait été fourni par Francis Carco.

» Tenez, un exemple entre cent. La scène qui se déroule actuellement sous vos yeux ne vous dit pas grand'chose, n'est-ce pas ?

J'avouais qu'en effet les quelque vingt ballerines qui, en costumes hétéroclites dans ce décor de hall, exécutaient une figure de ballet avec un aimable laisser aller ne m'inspiraient guère confiance, et pas davantage ce chanteur, assis à califourchon sur une chaise, qui serinait sans grande conviction :

*Les baisers font des bruits,
Font des bruits de pinsons,
A Robinson.*



en lançant prosaïquement ses chaussures ou en se curant les ongles, insensible à la poésie populaire du refrain fredonné.

— Eh ! bien, voyez-vous, — ou plutôt vous ne voyez pas, — cette scène, opposée à une autre, est d'un effet irrésistible. C'est un « gag » de premier ordre, comme vous dites en argot de métier. Et Génina en a imaginé comme cela un nombre respectable.

A ce moment, notre conversation fut interrompue par un machiniste un peu simple d'esprit qui quittait le studio et venait faire une tournée d'adieux touchants. Nous l'entendîmes qui disait « qu'il ne savait pas s'il pouvait dire au revoir à M^{me} Jane Marnac, qui avait toujours été gentille ». Me faisant signe, celle-ci se retourna et réprimant une formidable envie de rire :

— Mais oui, mon ami, vous pouvez !

L'autre serra avec gêne la main fine et soignée qu'on lui tendait, bafouilla quelques mots embarrassés et ajouta, ce qui porta notre joie à son comble :

— Il faut aussi que j'aie dire au revoir à M. Génina, parce qu'il a toujours été content et que moi aussi j'ai toujours été content de lui !

— Ce pauvre Génina, il sera fort aise d'apprendre cela, me confiait quelques minutes après Jane Marnac, qui, redevenue sereine, ajoutait : Savez-vous que nous avons reconstitué ici une partie du boulevard de la Chapelle, avec ses bistros, ses coiffeurs et ses maisons lézardées. On avait pris tous les accessoires sur place, et ça vous avait une couleur

locale on ne peut plus véridique. Il nous reste encore à tourner des raccords dans les coulisses d'un théâtre véritable, puis ce sera le montage et... la présentation, que je redoute et désire tout à la fois. Le public, en fin de compte, n'est-il pas notre seul juge ?

Nous parlons de beaucoup de choses encore, des difficultés de mener de front théâtre et cinéma ; de *La Vie Parisienne*, qu'interprète chaque soir Jane Marnac au théâtre Mogador ; de la musique cascadeuse, irrésistible et d'une jeunesse éternelle du bon Offenbach... et aussi du succès qui accueillit *Un soir de rafle* à la présentation, et dont Carmine Gallone, l'auteur, venu voir tourner ses camarades, porte encore la joie sur son visage.

Enfin il ne me reste plus qu'à prendre congé. Les civilités, du reste, sont abrégées par un commandement bref de Génina : « SILENCE, on tourne ! »

Instantanément chacun devient statuette de cire du provincial musée Grévin. Les girls reprennent leur pas avec cette nonchalance qui, paraît-il, nous réserve une surprise ; la camera scrute les visages ; le chant mélodieux s'élève :

*Les baisers font des bruits,
Font des bruits de pinsons,
A Robinson.*

Et, pour la ...ième fois, le chanteur lace sa chaussure.
JEAN DE MIRBEL.

CHOSSES D'ICI... ET D'AILLEURS

Paramount vient de créer à Joinville le premier Conservatoire cinématographique européen, dans le but de former un noyau d'interprètes et de donner à ceux qui se destinent à la carrière cinématographique l'occasion de courir leur chance.

— Le sympathique et spirituel Jacques Ferréol va faire ses débuts au cinéma dans *L'Oiseau vert*.

— Le professeur Magnan et M. Huguenard viennent de mettre au point un appareil capable de prendre 2.000 images par seconde.

— *L'Opéra de quat'sous* est projeté actuellement dans un théâtre de Broadway avec le plus grand succès.

— Contrairement aux bruits tendancieux qui ont couru et dont certains journaux se sont fait l'écho, Paramount n'interrompt nullement son activité, ni en France ni en Angleterre. M. Robert T. Kane vient justement de proroger le bail des Studios de Londres, et la production française des studios de Joinville est en pleine activité.

De nouveaux artistes, entre autres, M^{me} Madeleine Renaud, de la Comédie Française, ont été dernièrement engagés par Paramount.

— Le Jardin d'Acclimatation donne maintenant des projections en plein air.

— Nancy Carroll, la star américaine, va épouser M. Bolton Mollory, éditeur de la revue hebdomadaire américaine *Life*.

— N'est-ce qu'une interruption mo-

mentanée de sa carrière cinématographique? Clara Bow vient d'obtenir, pour raisons de santé, la résiliation de son contrat avec la Compagnie Paramount.

— M. André Daven, qui fut l'un des collaborateurs de la première heure de M. Robert T. Kane, aux studios Paramount de Joinville, a, pour des raisons de santé, remis sa démission.

— Il vient de se fonder à Paris un nouveau groupement : « Amateurs Film-Club de Paris », qui s'est donné comme tâche de travailler pour le développement de l'art cinématographique.

— Le prochain film de Jean Choux sera *Sous les Ponts de Paris*.

— Chaplin se serait rallié à l'idée d'un film sur sa jeunesse et le pittoresque de sa ville natale, qui s'intitulerait *Londres*.

— Jacques Feyder doit, dit-on, tourner son prochain film en Allemagne.

— Mary Pickford et Douglas Fairbanks ont quitté Londres pour Hollywood. Ils pensent être de retour en Europe en octobre.

— Marcelle Chantal vient de signer un contrat avec Pathé-Natan.

— Le Congrès international des musées vient de décider de faire tourner des films de tous les grands musées de tous les pays. Voilà de beaux et curieux documents en perspective.

— Ivan Mosjoukine va tourner prochainement un film sur la Légion étrangère.

ON TOURNE, ON PRÉPARE...

Henri Diamant-Berger réalise, avec Max de Rieux comme assistant, *Tout s'arrange*. Les interprètes sont : Armand Bernard, André Roanne, Marcel Vallée, Joffre, M^{mes} Nina Myral, Betty Spell et Suzanne Dehelly.

— Jacques de Baroncelli travaille au montage de *Je serai seule après minuit*. Les interprètes sont : Pierre Bertin, M^{lle} Mireille Perrey, MM. Barencey, Bever, Kerly, Roger Blum, Maurice Rémy, Zellas et Saint-Ober.

— Jules Berry tourne avec Suzy Prim *Fripouilles et Cie*. Les autres interprètes sont Gaston Jacquet, Gaston Dupray, Renée Veller, Diener, M^{me} Noizet, Bill-Bocket et Maurice Tanières.

— C.-F. Tavano va réaliser *Le Credo du Paysan*. Les prises de vues seront faites par Christian Matras.

— Dimitri Kirsanoff poursuit la réalisation du film *Les Nuits de Port-Saïd*, avec Nadia Sibirskaïa, Gustav Frœlich, Hans Schlettow, Marguerite Moreno et Tony d'Algy.

— Adelqui Millar a terminé *Les Lumières de Buenos-Ayres*, dont les vedettes sont Carlos Gardel, Gloria Guzman et Sofia Bozan.

— Léonce Perret monte *Après l'amour*, avec Victor Francen, Tania Fédor, Jacques Varennes.

(Lire la suite page 49.)



EN MARGE DE L'EXPOSITION COLONIALE

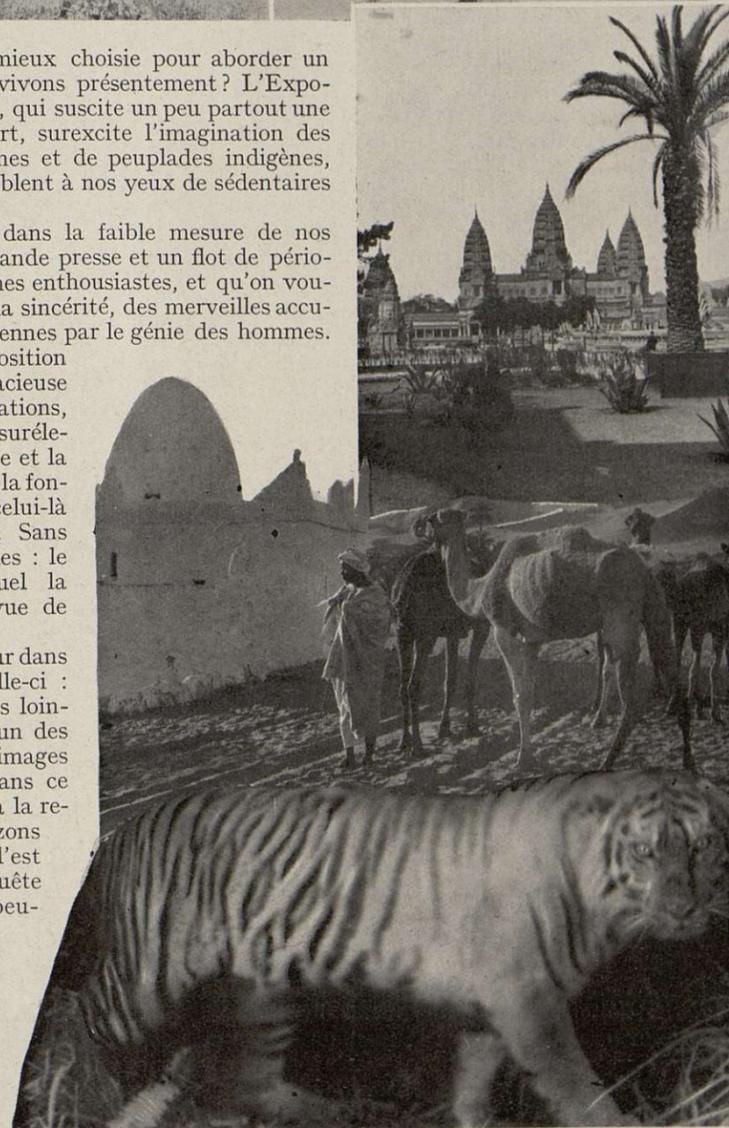


QUELLE époque pouvait être mieux choisie pour aborder un tel sujet que celle que nous vivons présentement ? L'Exposition coloniale de Vincennes, qui suscite un peu partout une curiosité qui répond à un réel effort, surexcite l'imagination des foules en faveur de contrées lointaines et de peuplades indigènes, dont les mœurs et coutumes semblent à nos yeux de sédentaires de la plus haute étrangeté.

Il s'agit également de réparer, dans la faible mesure de nos moyens, une réelle injustice. La grande presse et un flot de périodiques spécialisés ont parlé en termes enthousiastes, et qu'on voudrait savoir la seule expression de la sincérité, des merveilles accumulées en quelque deux ans à Vincennes par le génie des hommes. Ils ont vanté l'harmonieuse composition du pavillon des Colonies, l'audacieuse construction de la cité des Informations, la profonde originalité du pavillon surélevé de Madagascar, la beauté austère et la pureté des lignes du Palais italien, la fontaine de celui-ci, le bas-relief de celui-là et les lampadaires de cet autre. Sans oublier la merveille des merveilles : le temple d'Angkor-Vat, pour lequel la langue française s'avérait dépourvue de qualificatifs assez puissants.

Enfin, on peut trouver chaque jour dans la presse des phrases comme celle-ci : « Pour la première fois des contrées lointaines s'offrent à nous », alors qu'un des plus grands attraits de l'art des images mouvantes réside précisément dans ce fait qu'il a pu partir pour nous à la recherche de sites inconnus, d'horizons ensoleillés ; du nord au sud et de l'est à l'ouest, sillonner le globe à la conquête de civilisations millénaires ou de peuplades primitives, et nous les révéler ensuite dans leur absolue nudité, nous jetant à la face une bouffée d'air glacial du pôle ou le souffle ardent du désert.

Aux laudateurs de l'Exposition coloniale, qui, véritablement, oublient un peu trop le rôle prépondérant joué par le cinéma lancé



à la conquête du monde, ne pourrait-on opposer, — ce serait de bonne guerre, — le factice de la première à la vérité saisissante enclose dans certains films documentaires ?

Ne pourrait-on objecter que les Indes françaises nous étaient connues, et non pas seulement par un pavillon flambant neuf ? Également nous n'avons manifesté aucune surprise devant les constructions de l'A. O. F., sinon celle de voir que des tubes au néon formaient avec lesdites constructions un ensemble assez disparate. Et, lorsque la Tunisie nous avait été révélée à l'écran, une odeur de friture et le phono nasillard d'un proche restaurant populaire ne venaient pas détruire toute illusion.

Enfin, si plusieurs fois il nous avait été donné d'entrevoir sur la toile blanche le grandiose temple d'Angkor, il dressait ses ruines majestueuses au milieu de la forêt cambodgienne et ne se laissait pas évanir par de vulgaires marronniers rendant difficile, pour ne pas dire plus, la création de l'atmosphère adéquate.

Mais ce serait là un triomphe trop facile, même si des adversaires dissimulés ou non du cinématographe nous opposaient alors l'argument-type de l'image-reflet contre la réalité palpable. Car dites-moi, ô promeneurs de l'Exposition, lorsque les frondaisons de Vincennes auront repris leur aspect accoutumé, après que le dernier tombereau des démolisseurs aura enlevé les derniers plâtras, vous souviendra-t-il encore des quelques visages indigènes entrevus ? Tandis que, voyez-vous, pour nous, spectateurs de cinéma, qui avons connu le pur Moana, le contact a été si efficace entre lui et nous que, plusieurs années après qu'il nous est apparu, nous gardons encore le souvenir de l'athlétique Maori, beau comme un marbre antique, et que nous avons vu vivre, souffrir et aimer, sans souci du profane qui cherchait à surprendre la beauté de ses gestes, la grâce de ses attitudes, ses réactions les plus intimes et les plus fugaces !

Certes, nous n'avons pas parcouru « le monde entier en un jour », si l'on en excepte cette mosaïque d'images syncopées qu'était *La Mélodie du Monde*, peut-être le film le plus pacifique existant à ce jour, son réalisateur ayant réuni en trois quarts d'heure d'horloge la vie universelle et réussi à en dégager la mystérieuse unité des gestes et des âmes.

Mais, par ailleurs, il nous a fallu dix ans de patience, avec des sautes brusques du désespoir à la confiance, de l'enthousiasme à l'exaspération, pour connaître à fond l'Orient rêveur, l'enfantine mais pratique Amérique, l'Afrique primitive ou l'Océanie et son Eden polynésien.

**

Ce n'est un secret pour personne qu'on n'atteignit pas du premier coup au chef-d'œuvre du genre. Il y eut tout d'abord un nombre infini de relations de voyage qui n'étaient qu'une suite arbitraire de cartes postales ou de chromos dont le manque de vie et l'effet préparé gâtaient tout notre plaisir à découvrir des horizons lointains que des littérateurs avaient seuls décrits... avec beaucoup d'imagination.

Il fut un temps où l'indigène posant complaisamment pour le photographe, comme une sociétaire du Théâtre-Français, rendit odieux au public ce genre inappréciable de l'art cinématographique.

... Il fallut attendre que parut *Nanouk*, qu'on vint de rééditer et qui, toujours pourvu de qualités peu communes de robustesse et de vie intense, reste l'ancêtre des grands documentaires, celui qui montra merveilleusement la marche à suivre.

Est-il bien utile, après cela, de rappeler toutes les expéditions arctiques ou antarctiques qui suivirent *La Croisière blanche*, *Snouck l'Homme des glaces*, *Au Pays du Soleil de minuit*, *Le Royaume des Glaciers*, *La Dernière Expédition polaire de Rasmussen* et enfin l'émouvante *Mort de Shackleton*, avec la tragique odyssée du *Quest* encerclé d'icebergs ?

À la suite de quoi le pôle, ayant un peu perdu de son mystère et de son attraction magnétique, les cinéastes se tournèrent vers l'Afrique, dont le contraste les avait frappés. Il faudra patienter plusieurs années pour partir à la découverte des immensités glacées toujours pareilles et sans cesse renouvelées, à la poursuite de la faune des mers boréales. Il faudra attendre que Byrd, un des hommes les plus populaires de l'Amérique, effectue une nouvelle reconnaissance vers le pôle sud à la fin de 1929.

**

C'est la Svenska qui, la première, conçut le projet d'aller tourner au cœur de l'Afrique sauvage, qui devait donner son titre au film entrepris.

La troupe embarqua donc à Stockholm un beau jour de l'année 1923 pour l'Est africain. Elle devait parvenir jusqu'au plus grand lac de l'Afrique : le Victoria Nyanza, après avoir, au cours de son voyage, rencontré et tué lions, hippopotames, rhinocéros, buffles et chacals.

L'Afrique mystérieuse, autre film de chasses, lui fit suite, dans lequel toute la faune : zèbres, antilopes, autruches, girafes, flamants roses, etc., fut mise si largement à contribution qu'on peut dire qu'il n'était pas inférieur à un film tout récent, *L'Afrique vous parle*, à la technique assez simpliste, encore qu'elle donne parfois une certaine impression de « vécu ».

Il convient également de citer *Pori* et *Cimbo*. Au premier, on incorpora malheureusement une « histoire » dont il eut beaucoup à souffrir, malgré l'audace de quelques prises de vues. Quant au second, il fut tourné au Tanganyika, au sud-ouest du lac Victoria, parmi la tribu des noirs Lumbwas, qui n'hésitent pas à entamer avec les lions de véritables corps-à-corps.

La Croisière Noire, qui s'attachait plus particulièrement à enregistrer les mœurs et coutumes des peuplades nègres, inaugurait un genre assez neuf.

Parties de Colomb-Béchar le 28 octobre 1924, les huit autochenilles de l'expédition Citroën-Centre-Afrique, devaient mener à bien leur mission, qui était de traverser l'Afrique du nord au sud. Pour cette expédition, 30.000 mètres de pellicule furent enregistrés. Ils nous promenaient successivement à travers les tragiques solitudes du Hoggar, suivaient un instant le Niger, parvenaient au lac Tchad,



continuaient leur excursion dans la savane jusqu'à Bangui, avant d'atteindre le Congo Belge, déboucher sur l'océan Indien et parvenir jusqu'à Madagascar, après avoir rencontré les premières négresses à plateaux que nous ait montrées le cinéma, ainsi que des tribus de Pygmées, êtres misérables et craintifs, vivant dans la terreur constante des éléments, des fauves et des tribus voisines, qui, il n'y a pas encore très longtemps, les considéraient comme un gibier de choix.

En marge de cette *Croisière Noire*, Léon Poirier avait également composé les frénétiques et voluptueuses images d'*Amours exotiques*, prises en grande partie à Madagascar.

**

Un saut dans l'espace. Après l'Afrique, l'Asie.

Deux hardis explorateurs, E. B. Shædsack et M. Cooper, se rendent célèbres du jour au lendemain avec une bande, à la fois une magnifique épopée de la jungle siamoise et une belle leçon d'intrépidité humaine : *Chang*.

On peut dire que *Chang* est au cinéma ce que *Le Livre de la Jungle* du grand Kipling est à la littérature.

Rappelez-vous quelle impression formidable fit le film de Shædsack et Cooper à son apparition. La magnificence de la forêt siamoise s'étalait sous nos yeux. Les fougères arborescentes se mêlaient aux rhododendrons ; les chênes,

les érables, les cèdres, les sapins, les noyers étaient escaladés par les guirlandes de lianes fleuries au doux parfum capiteux. Et quel contraste entre cette végétation magnifique et les hôtes indésirables qui l'habitaient : d'abord le tigre, régnant en maître, puis le loup, le chacal, l'hyène et les serpents qui distillent un venin foudroyant. Sans oublier les crocodiles paresseux et les scorpions nauséabonds.

Comme *Nanouk*, qui l'avait précédé et ainsi que le poétique *Moana*, qui viendra quelques mois plus tard, *Chang* nous faisait partager avec délices, mais non sans émotion, l'existence quotidienne d'un indigène et de sa famille dans des tableaux qui nous offraient tout le caractère d'un symbole : celui du combat incessant de l'homme avec la nature, pour essayer de l'asservir.

**

Entre temps, tout un peuple de cinéastes aimant passionnément l'aventure et leur métier n'était pas resté inactif. Certains étaient allés jusqu'aux *Iles de la Sonde*; d'autres avaient abordé l'inhospitalière *Terre de Feu*. D'autres encore avaient escaladé le mont Everest et le mont Cervin, traversé les Indes et le Cameroun ou découvert une Samoa lointaine et paradisiaque et les plateaux arides de Mongolie. New-York, Londres, Amsterdam, Berlin, Venise, Paris nous avaient révélé l'aspect caché, les beautés insoupçonnées des lieux familiers, et un État sortant de sa torpeur avait magnifié l'effort industriel ou culturel de tout un peuple vivant de privations dans l'espoir d'un avenir serein.

Désormais, l'élan était donné. L'ère des grands documentaires se dressant en réaction violente contre les films dramatiques tournés en vases clos était arrivée. Un air pur allait entraîner au loin ces miasmes pestilentiels d'un « théâtre en conserve ». Après une éclipse passagère, le documentaire, répondant au secret désir d'évasion qui repose en nous, allait retrouver auprès du public un accueil que n'auraient pu prévoir nos producteurs, même les plus optimistes.

C'est que le sonore était venu, apportant au genre documentaire un élément d'intérêt de premier ordre, décuplant l'impression de vie et d'authenticité.

N'est-ce pas à lui qu'est redevable de son succès, en grande partie, un film comme *Chez les Mangeurs d'hommes*? Pour la première fois dans la bande qu'André Lugeon et A.-P. Antoine étaient allés tourner aux Nouvelles-Hébrides, peuplées de tribus canaques, nous entendions le son grisant du tam-tam ponctuant les danses frénétiques, les douces mélodies mélanésiennes, les cris rauques des indigènes s'élançant à l'assaut du camp adverse sur leurs frêles embarcations, filant telles des flèches sur un fleuve s'étalant paresseusement sous la caresse du soleil. Il était ainsi des danses, montées avec un sens très vif du rythme cinématographique, qui atteignaient à une sorte de fureur sacrée d'un effet véritablement hallucinant.

Puis *Cain* succéda aux *Mangeurs d'hommes*.

L'ambition, le désir avoué de fuir la médiocrité, —

choses qu'on ne louera jamais trop chez un réalisateur de films, — sont le propre de Léon Poirier. La difficulté attire irrésistiblement l'homme qui n'a pas craint d'adapter *Jocelyn* et *La Brière*.

Pour *Cain*, avec courage il n'hésita pas à défendre une thèse : les bienfaits et les méfaits de notre vie « civilisée » opposés à la pureté et à la noblesse d'une existence primitive.

Ce thème hardi et fort, Léon Poirier l'avait mis en images avec âme. Pour le réaliser, il n'avait pas reculé devant les difficultés d'une expédition lointaine à l'île de Nossi-Bé, au nord-ouest de Madagascar.

Dans le même temps où *Cain*, avec cranerie, se réclamait d'un idéal d'une singulière résonance, *Rango* recréait pour nous la vie d'une similitude troublante que mènent aux îles de la Sonde indigènes malais et... oranges-outangs.

Le nouveau film qu'avait rapporté de la jungle océanienne, où il avait passé quatorze mois en compagnie de sa femme, Ernest Shoedsack, un des réalisateurs de *Chang*, constituait lui aussi la vivante synthèse des luttes des habitants de Sumatra, leurs angoisses, les dangers qu'ils traversent et leurs privations.

Avec *Rango*, nous écoutions l'effroyable pluie tropicale ruisseler sur les fougères géantes, les cris des singes, le froissement des herbes au passage d'une gazelle ou d'un serpent monstrueux.

Nous partions à la recherche du tigre-roi, qui rôde la nuit autour des huttes et le jour guette les singes qui, par milliers, bondissent de branche en branche.

Après que l'excellent *Nord 70°-22°* de notre confrère René Ginot nous eut mené aux confins de la civilisation nordique, dans la baie de Scrosby Sund, dont le peuple d'Esquimaux est doux et serviable, *Au Pays du Scalp*, — ô mânes de Fenimore Cooper! — devait nous permettre de pénétrer à nouveau dans un pays vierge : cette fois jusque chez les Indiens les plus primitifs du globe.

Au Pays du Scalp, vécu et tourné par le marquis de Wavrin, dont la renommée est grande chez les ethnographes du monde entier, demanda quatre années d'efforts incessants et opiniâtres : exactement de mai 1926 à juin 1930.

C'est, en effet, d'un voyage de plusieurs milliers de kilomètres à travers l'accidentée Amérique du Sud qu'il s'agit cette fois.

Parti des îles Galapagos, vestiges d'un ancien continent, l'explorateur aborde Guyaquil sur l'Équateur ; monte à l'assaut de la Cordillère des Andes, parvient à Quito, surprend les rites religieux d'Otavalo et, après avoir descendu le versant des Andes à dos de mulets, arrive chez les premiers Indiens : les Ocaïnas, où les tatouages bariolés servent aux élégantes de toilettes de bal.

Puis, des *Ocaïnas*, il passe chez les Boros, où il participe à un écœurant festin de vers de palmiers, et pénètre alors sur le territoire des farouches *Jivanos*, qui obtiennent toujours le feu par le frottement de deux morceaux de bois et où une variante du scalp : la monstrueuse *Tzan-Tza*, surgit encore de nos jours.

De ces divers documents, riches d'enseignement,



A. Cavalcanti a fait un choix des plus perspicaces, et il n'est pas jusqu'à la partition, qui utilise quand il est nécessaire des thèmes indiens, incaïques, brésiliens ou même... hispano-américains, qui ne viennent renforcer l'atmosphère et la couleur locale.

**

Et nous voici arrivés aux deux grands documentaires du moment : *Trader Horn* et *Tabou*.

On sait que celui-ci fut réalisé par ce pauvre Murnau, qui, rassasié de la vie artificielle des studios d'Hollywood, avait manifesté depuis longtemps le désir de travailler sous des cieux plus aérés.

C'est probablement sur le conseil de Flaherty, qu'il emmena d'ailleurs avec lui ainsi que le peintre Matisse, que le réalisateur de *L'Aurore* et du *Dernier des Hommes* fit voile vers l'île tahitienne de Bora-Bora, vers cet éden terrestre attardé, — pour combien de temps encore! — sur la machine ronde.

Tabou, comme *Moana*, *Cain*, *Ombres Blanches* et *Chanson païenne* en partie, exalte la joie de vivre indollement sans souci du lendemain, dans un cadre enchanteur, parmi les plaisirs idylliques, les chants mélodieux et plus doux qu'une caresse, les danses frénétiques et voluptueuses ; sous un ciel transparent ou sur une mer d'une limpidité admirable. Pays de rêve où les filles ont, une grâce riieuse ou alanguie et les gars la beauté harmonieuse-



ment virile de jeunes dieux et où tout est calme et repos, douceur et pureté.

L'air est si clair et si fluide que les voix et les ris, dans une débauche d'azur, se prolongent à l'infini comme le son du cristal heurté.

Aucun souci matériel : la nature prolifique vous offre ses fruits nutritifs ou désaltérants et l'onde ses poissons. Il suffit de se baisser pour cueillir les premiers et d'un peu d'adresse pour capturer ces derniers. Enfin, argument décisif, l'argent, dans ces gouttes de terre parsemées sur les eaux, n'a pas encore exercé ses ravages et dressé les hommes les uns contre les autres...

Quant à *Trader Horn*, dont nous n'avons pu voir que des fragments, il promet, ou nous nous trompons fort, d'être la chose la plus formidable dans le genre. C'est, en tout cas, le premier film ayant capté directement la voix de la brousse africaine.

Notre confrère Jean Lasserre, dans *Variety*, en parle en termes enthousiastes :

« A la suite de Horn, voyageur qui va chez les peuplades du centre de l'Afrique acheter de l'ivoire, nous partons à l'aventure dans les forêts remplies de fauves et d'oiseaux aux chants étranges, à travers les larges prairies où galopent les troupeaux d'antilopes ou de girafes, sur les fleuves où dorment les paresseux hippopotames avec, dans le ciel, passant comme une angoissante menace, le bruit profond des tams-tams, par lesquels les sauvages commu-

niquent entre eux et s'annoncent le passage des hommes blancs, traqués par les cannibales. »

* * *

Comme on le voit, le tableau est édifiant, et nous nous empressons de dire qu'il est encore loin d'être complet.

Car ne faudrait-il pas rattacher à ces œuvres-types, à ces documentaires purs, ou peu s'en faut, qui nous apportent le parfum entêtant d'un exotisme qui ne sent pas le décor, certaines œuvres du cinéma mondial dont l'intérêt réside pour beaucoup dans la partie documentaire faisant corps avec l'intrigue ? Il nous suffira de citer *Tempête sur l'Asie* et ses plateaux arides de Mongolie; *La Foule*, avec le vrai visage de New-York; *Hallelujah* et ses champs de coton neigeux de Virginie, etc...

Il est peu de régions de par le monde que l'objectif n'ait pas explorées, dont il n'ait pas capté au moins une fois les légendes, les coutumes et les croyances.

C'est pourquoi, sans mésestimer un réeffort comme celui de Vincennes, nous regrettons, après d'autres confrères, l'absence à peu près totale des œuvres vives du cinéma en tant que facteur puissant d'enseignement.

Craindrait-on, par hasard, une comparaison fâcheuse, pas pour le cinéma, évidemment ?

MARCEL CARNÉ.

LES ÉPHÉMÉRIDES DU CINÉMA

15 Mai — 30 Juin

16 mai. — Présentation de la version de *Nanouk l'Esquimau* au Rialto.

17 mai. — Mort de M. Grantham Hayes, metteur en scène anglais, naturalisé français.

18 mai. — Ouverture du Congrès international des directeurs de cinéma à Rome.

19 mai. — A la salle Adyar, le Cinéma-Club présente *Le Juif Errant, Les 400 coups du Diable et Le Voyage dans la Lune*, de G. Méliès, qui prend lui-même la parole.

21 mai. — Au Moulin-Rouge, présentation de *Autour d'une Enquête*.

— A la salle Marivaux de Bruxelles, le roi et la reine de Belgique assistent à un gala donné au profit des anciens combattants belges et au cours duquel est présenté le film de *Groch*.

22 mai. — Un Congrès de films culturels est ouvert à Vienne.

— Au Roxy-Cinéma, présentation de *Deux cœurs, une valse*, version intégrale en allemand.

— A l'Olympia, première de *Le Blanc et le Noir*.

23 mai. — Le Phare-Tournant présente *Papa d'un Jour*, avec Harry Langdon.

26 mai. — Au Colisée, présentation à la presse de *Gagne ta Vie*.

28 mai. — Au Colisée, présentation privée de *Au Pays du Scalp*.

— Le Congrès des Gens de Lettres discute les rapports de la propriété littéraire avec le cinéma.

2 juin. — Corinne Griffith, la vedette américaine bien connue, arrive à Paris pour un séjour de vacances.

3 juin. — Au Moulin-Rouge, présentation de *La Fille du Bouif*, avec Tramel.

5 juin. — Au Club du Faubourg, Gaîté-Rochechouart, débat sur « le Cinéma sonore va-t-il tuer les tournées théâtrales ? ».

9 juin. — Au Colisée, présentation de *Pas sur la bouche*.

— Salle Wagram, au Club du Faubourg, causerie de José Germain sur « Avez-vous du sexe-appeal ? ».

— Salle Adyar, le Cinéma-Club consacre une séance au comique américain Fatty et à Mack Sennett.

11 juin. — Gloria Swanson arrive à Paris par l'*Ile-de-France*. Elle ne restera que quelques jours à Paris. Elle pense se rendre à Londres pour assister à la première de son dernier film, *Indiscret*.

12 juin. — Les Helena Girls, la plus belle troupe de danseuses anglaises engagée par le Gaumont-Palace, sont arrivées à Paris.

13 juin. — A l'Artistic, présentation de *Tabout, S. O. S. Foch*.

15 juin. — Au micro du *Petit Parisien*, causerie par Alfred Machard sur le Cirque au Cinéma.

16 juin. — Au Palais-Rochechouart, présentation de *L'Afrique vous parle*.

— Au Salon des Décorateurs, représentation cinématographique organisée par La Tribune Libre du Cinéma. Au programme, *La Passion de Jeanne d'Arc*.

18 juin. — Au Moulin-Rouge, présentation de *Un soir de rafle*.

19 juin. — Le film du marquis de Wavrin, *Au Pays du scalp*, sort en exclusivité à l'Olympia.

20 juin. — Au Club du faubourg, débat sur « Cinéma d'idées ou Cinéma commercial ».

22 juin. — Au Palais-Rochechouart, présentation de *Échec au roi et des Quatre Jambes*.

23 juin. — Au Palais-Rochechouart, présentation de *Télévé... Olive, Sous le Ciel des Tropiques*.

24 juin. — Au Palais-Rochechouart, présentation de *Radio-Folies, Les Anges de l'Enfer*.

25 juin. — Au Clichy-Palace, présentation des *Bateliers de la Volga* (version sonore) et, au Cinéma Marivaux, de *Laurette ou le Cachet rouge*.

27 et 28 juin. — Exposition Coloniale. — Au Cinéma de la Salle des Fêtes de la Cité des Informations, *Le Réveil d'une Race*, film réalisé par Alfred Chaumel.

29 juin. — Au Moulin-Rouge, présentation de *En Bordée*.

30 juin. — Au Palais-Rochechouart, présentation du *Train des Suicidés*.

LA PEINTURE CONTEMPORAINE ET LE CINÉMA

Le caractère artistique général de notre époque se distingue d'une façon très particulière dans le « mouvement ». La machine ou, du moins, son symbole prédomine dans toutes les manifestations artistiques, soit dans l'art plastique pur, peinture, sculpture, etc., soit dans l'art cinématographique.

A ce propos nous avons essayé de mettre en lumière ce reflet caractéristique du xx^e siècle dans notre livre (1) qui vient de paraître.

On n'a pas de peine à discerner ce mirage dynamique dans une peinture impressionniste ou cubiste. Un tableau impressionniste est une orchestration de couleurs. La « sensation », selon l'enseignement de Cézanne, joue, si l'on peut dire, un rôle actif dans la vision de l'artiste. En d'autres termes, « l'impressionnisme est cette peinture claire, vive, fortement colorée, apte à exprimer le mouvement, les gestes de la vie sensible », disons-nous dans *L'Initiation à la peinture d'aujourd'hui*.

Ce dynamisme sera plus accentué dans les apports d'autres écoles modernes, le cubisme, l'expressionnisme et le futurisme.

« L'art cubiste est issu de la vitesse et de l'abstraction d'ordre mécanique. »

Mais ce cubisme, qui a donné naissance au futurisme, tendance essentiellement dynamique, paraît, chez certains peintres notoires, sauf évidemment Picasso, statique. Tandis que le futurisme se

(1) *Initiation à la peinture d'aujourd'hui*, collection « A travers l'Art français », dirigée par notre sympathique confrère M. GEORGES HUISMAN (Éditions La Renaissance du Livre, Paris).

« résume dans une sensibilité centuplée, ivre de spontanéité et de puissance ».

Quant à l'art expressionniste, qui est en quelque sorte l'aboutissement du cubisme et du futurisme, l'artiste se borne à donner à l'objet son aspect intérieur. « Le film *Métropolis*, écrivons-nous dans *L'Initiation*, film très curieux et très particulier, donne à peu près une idée de l'expressionnisme allemand. »

Laissons de côté la critique relative à ces diverses écoles, énoncée dans notre ouvrage, et voyons maintenant une belle invention dans le domaine artistique, le cinéma. Le cinéma est une véritable synthèse de la conception esthétique et, en même temps, en ce qui concerne le trait spirituel de notre époque, un reflet tout à fait réel du mouvement. Ce n'est plus une peinture « muette », suivant l'expression de Spinoza, dans l'image qui se déroule sous nos yeux.

De plus, le cinéma paraît dépasser la virtuosité du peintre par la richesse

d'images vivantes (sites, êtres), ou par le caractère expressif de l'individu. Mais il est loin de remplacer la peinture, qui est une base plastique par excellence. L'art du cinéma, susceptible d'évoluer encore, se rattache intimement à la mécanique. L'art pictural est autre chose. Il implique, surtout, l'essence individuelle de la création artistique.

Enfin, dans ces multiples manifestations artistiques, nous remarquons incontestablement un symbole commun, heureux ou malheureux, qui caractérise la vitesse ou le machinisme.

HENRI SÉROUYA.



HENRI SÉROUYA

(Photo Boris.)



AUTOUR D'UNE



D^r Biénert, juge d'instruction JEAN PÉRIER.
Greta, sa fille..... ANNABELLA.
Walter, son fils..... JACQUES MAURY.
Paul Berni..... RICHARD WILLM.
Mella Zier..... COLETTE DARFEUIL.
Zühlke, portier..... BILL BOCKETT.

Réalisation de ROBERT SODMAK
 en collaboration avec HENRI CHOMETTE.

Ah ! te voilà, ma beauté ! C'est gentil d'être venu me voir !
 L'homme à qui s'adressait ces paroles de bienvenue eut un haut-le-corps et fit signe à son interlocutrice de parler plus bas.

C'était un brave petit bourgeois sur la cinquantaine, l'air décent et respectable, avec sa moustache et sa barbe fort soignées, ses lunettes cerclées d'or qui donnaient l'aspect d'un sévère professeur d'une quelconque université allemande.

S'il avait fait signe à sa compagne de baisser la voix, c'est qu'il ne tenait aucunement à ce que les voisins de M^{lle} Zier, son interlocutrice, sachent qu'il venait passer chez cette aimable personne aux mœurs légères, chaque semaine en « client » assidu, une heure agréable et clandestine.

Nul doute que, pour une fois, il eût manqué à ses obligations hebdomadaires s'il avait su que, ce jour-là, le tête-à-tête habituel serait troublé par le bruit d'une violente altercation venant de la chambre voisine.

— T'occupe pas, mon loup, essaya tout d'abord de dire Mella. C'est Erna, ma copine, qui a son « ami »...

Mais, à peine la jeune femme avait-elle prononcé cette phrase que, dans la pièce à côté, la discussion reprit de plus belle. A travers la mince cloison parvenaient brutalement les paroles dénuées d'aménité qu'échangeaient les amants :

— Essaie seulement de faire ça, mon petit, et c'est à moi que tu auras affaire !
 — Tu feras ce que tu voudras ; je f... le camp !
 — Paul, tu vas rester ici, t'as compris ?



ENQUÊTE



Brann PIERRE FRANCK.
Klatte ROBERT ANCELIN.
Erna Kabisch FLORELLE.
Baumann GASTON MODOT.
Sherr PAUL OLIVIER.

Dialogues de RAOUL PLOQUIN et HENRI CHOMETTE.

— Non, non et non ! J'en ai assez de cette vie avilissante ! C'est alors que Mella parut dans l'encadrement de la porte qui faisait communiquer les deux logements :

— Vous n'allez pas la fermer un peu. J'ai du monde, moi ?
 Ce fut Erna qui, la première, intervint :

— Écoute, Mella, j'ai à parler sérieusement à Paul. Va-t'en, on va être sages.

Sans grande conviction, celle-ci referma la porte. Elle ne connaissait que trop le caractère violent de son amie. Effectivement, deux minutes après, la discussion reprit de plus belle :

— Paul, il y a une femme là-dessous. Je veux savoir son nom ?

— Mais qu'est-ce que ça peut bien te faire ? Il ne s'agit pas de la femme, il s'agit de moi ! Si tu veux le savoir, j'en ai assez de cette existence. J'en ai jusque-là.

Ces paroles eurent le don de porter la colère de la femme à son comble.

— Ah ! oui, ça te prend comme ça ! Pendant trois ans, t'as été à mes croûtes, et maintenant monsieur laisse tomber ! Je veux savoir le nom de la poule, tu m'ent...

— Ah ! vous alors vous allez fort, voulut dire Mella qui était revenue à la charge une deuxième fois. Mon « vieux » commence à rouspéter.

— Va-t'en, Mella. — Le nom de la poule, Paul ?

— Erna, encore une fois, laisse-moi partir. Je te rendrai tout ce que je te dois, quand j'aurai de l'argent. Je ne veux pas de tes cadeaux.

Et Paul, voyant la porte de communication entr'ouverte, sans plus attendre, se précipita





vers elle, avant que Mella, stupéfaite, ait pu s'y opposer. Mais Erna faisant le geste de poursuivre son ami, elle s'efforça de retenir sa compagne par les sentiments :

— Non, pas par là, voyons, j'ai du monde !

Erna ne l'entendit même pas. Elle traversa en courant la chambre de son amie, au grand affolement du « client » de celle-ci, cherchant maladroitement à dissimuler ses traits, et arriva sur le palier pour voir son amant descendre précipitamment l'escalier.

Plus rien ne pouvait le faire revenir sur sa décision : ni les paroles affectueuses qu'essaya encore de lui crier la femme qu'il avait aimée, ni les propos orduriers dont elle le couvrit par la suite, au grand amusement des locataires ayant entr'ouvert discrètement leur porte et ne se faisant pas faute de se gausser de la colère de la femme ainsi que de la confusion de l'homme.

* * *

Pourquoi ceux-ci se seraient-ils inquiétés ? N'avaient-ils pas l'habitude de ces sortes de discussions orageuses, dénouant inévitablement les liaisons pesantes de leurs voisins, exerçant un métier que la police tolère mais que la morale réproouve ?

Pouvaient-ils se douter qu'une dizaine d'heures ne se seraient pas écoulées que l'immeuble qu'ils habitaient serait le théâtre d'un crime affreux, semant l'épouvante dans tout ce quartier populeux, par son caractère nettement crapuleux et surtout par le mystère qui entourerait le meurtre, mystère allant s'épaississant, malgré les investigations de la police ?

Donc, il pouvait être quatre heures du matin, et Mella, légèrement ivre pour avoir passé une partie de la nuit avec de joyeux compagnons, après avoir monté l'escalier en chantonnant, arrivée devant sa chambre, tournait machinalement la clef dans la serrure lorsqu'il lui sembla éprouver une résistance.

Dans le même temps où elle s'en inquiétait, elle ouvrit la porte. Mais celle-ci était à peine entr'ouverte que, par l'entre-bâillement, le corps déjà roide de son amie vint s'abattre à ses pieds.

Elle voulut crier, appeler au secours. La surprise et l'épouvante paralysèrent ses efforts. Comme en un rêve oppressant où l'on ne peut échapper au danger, aucun mot ne sortit de sa bouche avant quelques minutes.

Enfin, un voisin qui ne dormait pas, le premier, entendit ses appels, ses gémissements plutôt, résonnant étrangement dans la maison silencieuse.

Le concierge, réveillé à son tour, le premier moment



d'émoi passé, alla quérir les agents, lesquels alertèrent aussitôt le commissaire de police. Il était cinq heures lorsque celui-ci arriva sur le lieu du crime. Au dehors, le ciel blémissant faisait songer aux matins lugubres d'exécution capitale.

A neuf heures, le juge d'instruction Biénerth pénétra dans l'immeuble, après avoir fendu auparavant un flot sans cesse grossissant de curieux que la nouvelle de l'assassinat avait attirés.

Le corps de la victime avait été transporté au milieu de la pièce, et le photographe était en train de prendre un ultime cliché du visage de la morte.

Le magistrat, après avoir serré la main du commissaire Baumann et des deux inspecteurs qui l'accompagnaient, s'enquit des premiers résultats de l'enquête.

Baumann lui soumit les dépositions des principaux locataires de l'immeuble :

La femme Mella, amie de la victime, avait été entendue tout d'abord. Encore sous le coup de l'émotion que lui avait procurée la découverte du cadavre, il n'avait pas été possible d'en tirer grand'chose, sinon qu'un certain Paul Bernt, amant de la victime, s'était disputé violemment avec celle-ci quelques heures avant le crime. Des menaces avaient même, paraît-il, été échangées.

Le nommé Zühlke, présentement concierge de l'immeuble, s'il ne pouvait rien révéler au sujet du meurtre, ayant le sommeil assez dur et n'ayant rien entendu, avait parlé également de la dispute entre Paul Bernt et l'assassinée et fait connaître, en outre, que le premier possédait les clefs de l'appartement de sa maîtresse.

Le témoin Sherr, — un vieux bonhomme maniaque, à moitié sourd, — avait rencontré Paul Bernt — toujours lui — la nuit du crime à deux pas de là. Présomption fort grave, comme on le voit.

Un autre voisin avait été entendu : un représentant en crayons. Il passait la plupart de ses journées dehors et était absent la nuit du crime. Tout ce qu'il pouvait dire, c'est qu'il avait rencontré la veille le facteur qui avait manifesté l'intention de voir la fille Erna Kabisch.

Le juge d'instruction parcourait toutes ces dépositions sans mot dire. Mais le sourire énigmatique qui fleurissait son visage était suffisamment éloquent. Selon lui, l'identité du coupable, qui avait fait preuve d'une maladresse rare, ne pouvait faire de doute.

Le commissaire lui tendant un bouton de manchette marqué P. B. et qu'on avait trouvé à un mètre du corps de la victime, finit de le convaincre.



— Eh bien ! mes amis, je crois que l'assassin ne sera pas difficile à découvrir. N'est-ce pas ?...

— Paul Bernt est là, monsieur le juge, interrompit un inspecteur qui venait d'entrer. Nous l'avons trouvé chez lui et l'avons amené ici pour recueillir son témoignage.

— Bien. Comment a-t-il réagi ?

— Il s'est effondré tout de suite, naturellement.

— Faites-le entrer.

Deux schupos introduisirent le jeune homme.

A la vue de celui qui entra dans cette pièce comme témoin et en sortirait probablement comme inculpé, le juge eut un brusque recul.

Ce Paul Bernt grand, élancé, au masque énergique et au regard clair et franc, n'était-ce pas le même qui lui avait été présenté la veille par son fils Walter comme un de ses meilleurs camarades ?

Il voulut chasser cette supposition absurde en la mettant au compte d'une étrange ressemblance. Mais l'amant d'Erna Kabisch venait vers lui la main tendue, ignorant encore quelle affreuse suspicion planait sur lui.

— Ah ! monsieur, c'est vous ? Au moins vous, allez-vous me reconnaître ! J'étais hier chez vous vous m'avez vu avec votre fils, mon meilleur ami.

— Mon fils reçoit souvent des visites, coupa le juge. Vous êtes bien monsieur Paul Bernt ?

— Oui, monsieur.

— Nous venons de trouver ça... Ça vous appartient-il ? Et, ce disant, le magistrat tendait le fameux bouton de manchette trouvé par Baumann.

— Oui, monsieur.

— Vous faites bien de dire la vérité.

— Mais je n'ai pas besoin de mentir ! Je n'ai rien à vous cacher !

— Tant mieux. A propos, donnez-moi donc les clefs de l'appartement d'Erna Kabisch ?

— Je n'ai pas de clefs.

— Vous n'avez pas de clefs ? C'est ce que nous allons voir. Baumann, faites-moi venir le portier Zühlke.

Celui-ci parut et s'avança vers le juge en boitant et en pétrissant sa casquette entre ses mains.

— Zühlke, dites-moi, monsieur Bernt avait-il les clefs de la porte cochère et celles de l'appartement ?...

— Bien sûr qu'il les avait. Même que cette histoire de clefs ne me plaisait pas beaucoup parce que...

— Merci, ça va, vous pouvez disposer.

Et se tournant vers le jeune homme, il le regarda d'un air narquois, sans mot dire.

— Monsieur le juge, reprit Paul qui commençait à entrevoir les soupçons qui pesaient sur lui, je n'ai plus ces clefs, mais, si vous avez confiance en ma parole et si vous me laissez partir, je vous rapporte ces clefs dans une heure...

— Sachez qu'un magistrat ne peut pas tenir compte d'une parole d'honneur. Voulez-vous, oui ou non, me dire où sont ces clefs. Le possesseur de ces clefs étant, sans aucun doute, l'assassin.

— Et si je ne peux pas le dire, si je ne veux pas entraîner une personne dans ce scandale ? J'ai donné ces clefs à un ami, parce que c'était nécessaire et qu'il avait toute ma confiance...

— Ah ! nous y voilà... L'X mystérieux... Alors revenons à nos moutons, je veux dire à notre bouton. Celui-ci vous appartient-il ?

— Bien sûr qu'il est à moi. Mais c'est lors de ma dispute de l'après-midi avec Erna que je l'ai perdu. Vous pouvez demander à Mella !

— Faites entrer le témoin Mella Zier.

Celle-ci parut. Elle était affreusement pâle et encore toute secouée de sanglots nerveux. A la vue de Paul, à nouveau elle fondit en larmes.

On dut la faire asseoir, tandis qu'elle répétait sans cesse convulsivement : « Pourquoi a-t-il fait cela ? Pourquoi a-t-il fait cela ? » et qu'à ces mots Paul, sentant que le filet se resserrait de plus en plus autour de lui, cherchait à se disculper avec l'énergie du désespoir.

Enfin, Biénert comprit qu'il ne sortirait rien de cet entretien pénible au plus haut point. En son âme et conscience, la preuve était faite : l'amant d'Erna Kabisch était le coupable.

Il fit signe à un inspecteur. Celui-ci, sans prononcer une parole, s'approcha du jeune homme et, toutefois avec une douceur qui contrastait avec ses habitudes, le pria de le suivre.

Paul, accablé, ne réagit même pas. Mais, comme il sortait, il entendit le juge dicter à son secrétaire :

— D'après une lettre de la victime, adressée à Bernt en date du... naturellement il n'y a pas de date, il ressort que la victime a menacé Bernt de chantage en cas de rupture. Vous mettez ça au dossier ; l'affaire n'en sera que plus claire.

L'affaire « si claire » cependant traînait. Malgré huit interrogatoires de plusieurs heures, malgré une torture morale, incessante, Bernt, qui avait été incarcéré à la prison centrale, maintenait ses dénégations.

Son système de défense n'avait pas varié : il avait remis les clefs à un ami dont il lui était impossible de révéler le nom, ce mystérieux personnage devant avoir une entrevue avec Erna Kabisch pour s'efforcer de raisonner l'irascible personne. Mais c'est tout ce que l'inculpé consentait à révéler à l'instruction.

Ses cris de révolte lorsque le juge l'accusait d'assassinat, ses accents d'une sincérité frémissante, plaisamment colportés par les journaux, sa conduite bizarre et apparemment chavaleresque avaient fini par émouvoir l'opinion publique.

On ne se fit pas faute d'évoquer la discussion, qui était connue, de Paul et de sa maîtresse quelques heures avant le crime ; le désir du premier de rompre sur-le-champ ; les soupçons de la seconde concernant une femme qui lui aurait succédé dans les bonnes grâces du jeune homme.

Le présumé assassin devint dès lors presque sympathique à la foule sensible, toujours prête à prendre le parti du plus faible contre le plus fort.

D'autant plus que des faits nouveaux, — et somme toute favorables à l'accusé, — étaient intervenus.

Sherr, le sexagénaire bizarre et maniaque, avait demandé à être à nouveau entendu :

— Tout ce que j'ai dit est exact. Mais, voyez-vous, moi je ne suis plus tout jeune et je suis un peu dur d'oreille. C'est peut-être pour cela que je vois clair et que je réfléchis plus que les autres.

— Alors ?

— Si vous voulez me permettre... J'ai un peu étudié le caractère de Bernt. C'est assez curieux, quand un intellectuel vit en... concubinage avec une fille de ce genre, on se dispute souvent, on se bat quelquefois... mais cela ne va jamais jusqu'au revolver.

— Vous, vous soupçonnez quelqu'un ? avait répliqué le juge.

Mais l'autre s'était aussitôt rétracté :

— Tout le monde, monsieur, excepté Bernt !

Et il n'avait pas été possible de tirer autre chose du vieillard, qui s'était alors cantonné dans une prudente réserve.

Ce qui n'empêchait pas chacun d'être persuadé que le bonhomme en savait plus long qu'il ne voulait bien le dire. Peut-être même connaissait-il l'assassin ; la chose n'était pas improbable.



Mais un deuxième témoignage autrement sérieux était venu corroborer les dires de l'accusé !

Un certain Klatte, ami de celui-ci, de son état artiste de théâtre, s'était vanté d'avoir également rencontré l'inculpé la nuit du crime.

Convoqué chez le juge d'instruction, il avait d'abord répondu insolemment aux questions qui lui étaient posées. Comme l'austère magistrat lui demandait s'il n'avait rien remarqué lors de sa rencontre avec Bernt, le témoin, ménageant ses effets, avait répondu :

— Si, il avait des talons tournants.

Ce qui lui avait valu de la part du juge l'admonestation qu'on devine.

Enfin Klatte avait fini par dire qu'il avait rencontré son ami à la gare. Il consultait un annuaire.

Et le colloque suivant s'était engagé entre le témoin et le juge, qui allait apparaître comme le premier coup de théâtre dans cette affaire décidément étrange :

— Quelle heure était-il ?

— Environ deux heures du matin.

— De quoi avez-vous parlé ?

Bernt m'a raconté qu'il venait de rompre avec Erna Kabisch. Il voulait se

fiancer avec une jeune fille du monde.

— Vous a-t-il dit le nom de cette jeune fille, demanda le juge avec une voix singulièrement troublée.

— Non.

— Vous êtes bien sûr ?

— Oh ! absolument.

— Après ?

— Après, je lui ai demandé de me prêter les clefs, car je voulais passer voir Mella.

— Et il vous les a prêtées.

— Non, il m'a dit les avoir prêtées à un ami qui devait le soir même avoir une entrevue à sa place avec la femme.

— A un ami, quel ami ?

— Je ne sais pas, moi !

— Il ne vous a pas dit quel ami ? (Et sur un geste de dénégation du témoin.) Voyons, tâchez de vous rappeler... Vous êtes sûr qu'il n'a prononcé aucun nom ?

— Aucun.

Dès ce moment, on se heurtait à un mur impénétrable. Mais une chose était désormais certaine : Bernt avait bien remis les clefs à un ami, comme il le prétendait.

MARCEL-ALBERT CRANCE.

(Suite page 58.)



DE LA STAR IDÉALE AUX



MARION DAVIES



CONSTANCE BENNETT



Dolores Del Rio

UNE revue cinématographique américaine réunit récemment une pléiade d'humaines lumières, personnalités des plus éclectiques dont l'autorité et la compétence brillent, à n'en pas douter, dans la société d'outre-Atlantique en proportion inverse de leur nombre, lequel se bornait à quatre unités.

Ces sommités, — dont une était la représentante de la haute couture responsable du chic suprême des notabilités féminines d'Amérique, — s'érigèrent en un rigoureux jury. Il ne s'agissait rien moins que de pousser une pointe dans le royaume étoilé des stars californiennes et d'en détacher, — délicatement, précieusement et impartialement, — celle qui, beauté parmi d'autres beautés, méritait la place d'honneur de par la puissance de ses multiples attraits. Autrement dit, une essence de star... et de femme.

Aux côtés de la divinité des robes, présidaient à l'assemblée d'Amérique un *producer* particulièrement qualifié pour juger de la beauté féminine(...), un portraitiste, lequel, tout naturellement, voit en artiste les visages qu'il reproduit, ainsi qu'une honorabilité dans la descendance d'Esculape. Les Parques aux mains redoutables tranchèrent par le vote général que Dolores del Rio, de toute la colonie étoilée, était la femme idéale.

Mesdemoiselles qui possédez les grands yeux noirs, caressants et pleins de chaleur de miss del Rio, qui moulez aussi joliment qu'elle votre corps charmant dans ce qui est prénommé avantageusement un costume de bain, qui avez enfin toutes ses séductions de brune alliées à sa beauté un peu étrange, réjouissez-vous, votre règne pourrait venir...

A la gracieuse artiste de *Quand l'Amour appelle*, à la brune et bondissante star au regard de velours... ardent, miss Bebe Daniels, échut la seconde place à cet éminent palmarès.

Marion Davies et Constance Bennett partagèrent fraternellement les lauriers suivants. Marion Davies, la blonde Marion à la personnalité essentiellement américaine, — partant divinement *exciting*; — Constance Bennett, qui joint au charme de ses cheveux couleur de blé un sourire ineffable, d'innocents et tendres yeux bleus.

Puis Clara Bow fut mentionnée, la douce Clara dont les infortunes avec son ancienne secrétaire, sur le terrain de sa vie privée, ont dû faire serrer les poings de rage impuissante et désespérée à tous ses admirateurs des quatre coins du monde, — chevaliers platoniques au service de la Dame aux cheveux roux — Bienheureuse Clara!...

Kay Francis, au visage assez énigmatique et fatal; Joan Crawford, aux grands yeux, eurent ensuite les faveurs du comité.

La toute *little* Alice White, au regard de *girl* espiègle, clôtura cette quintessence de beautés américaines au firmament d'Hollywood.

Nous ne nous permettrons pas, après un décret de si éminentes opinions, de faire entendre notre faible avis, lequel modifierait

SYMPATHIES DU PUBLIC

peut-être l'édification de cet arc de triomphe. D'autre part, nous ne voudrions pas que notre voix risquât d'influencer ceux qui nous liront. Aussi laisserons-nous tous les fanatiques de beautés de vedettes juger l'édit d'Amérique comme bon leur semblera, — probablement un tantinet d'après leurs tendresses cachées, — et en tirer déductions, profits et... philosophie à leur entier bon plaisir.

Il serait à coup sûr original pour tous, et sans doute « captivant » pour certains, d'établir pour nos artistes un tableau d'honneur dans l'esprit de celui d'outre-Atlantique. Et les opinions des personnalités parisiennes réunies en la circonstance ne manqueraient certainement pas de saveur ni de piquant.

Vers quelle vedette iraient, par exemple, les suffrages de M^{me} Jenny, — éminence de l'élégance parmi d'autres éminences, — qui pare de chic et de bon goût plus d'une célébrité artistique ?

Quel serait l'avis de tels portraitistes fameux, lesquels transposent sur le papier, pour l'admiration des mortels humbles et effacés, tant de sourires connus et exquis, tant d'expressions profondes et *select*, s'il en fut ?

Que penserait l'auteur de *La Vagabonde* douloureuse, M^{me} Colette, « terriblement » et joliment « rigoriste », puisque, à l'écran qui parle, elle n'y veut entendre, — à ce qu'on dit, — que la voix de la grande comédienne qu'est M^{me} Marguerite Moreno ?

Que décréterait le cosmopolite, l'insatiable universel, le mordant M. Maurice Dekobra ?

Que nous diraient des réalisateurs de grande classe comme MM. Maurice Tourneur, Henri Diamant-Berger, René Clair, Raymond Bernard, — pour en citer quelques uns, — ou tels producteurs et ordonnateurs de films puissants devant l'Éternel ?

L'on pourrait s'aventurer aussi jusqu'auprès de nos grands politiciens, mais peut-être leur domaine offrirait-il quelques embarrassantes et suprêmes délicatesses...

Nous ne verrions à la constitution d'un semblable jury d'autre inconvénient qu'eu égard pour le sommeil paisible de nos étoiles.

Que de déceptions et peut-être... de cuisantes jalousies naîtraient avec l'élection de ces représentantes du charme et de la grâce qui passent dans nos studios !

En attendant qu'une humanité au cœur serti d'acier ait à rendre compte devant la couronne de nos vedettes d'une aussi mémorable et fatidique joute, nous nous contenterons de dévier légèrement en nous rapprochant du public et, puisant dans les confidences faites par ses correspondants à notre ami « Iris », révélerons quelques-unes de leurs éclectiques amours.

Un Tel, donc, élève « jusques aux nues » — pas moins — la toute gracieuse et blonde M^{lle} D... D... (sans parallèle homonyme et inopportun avec quelque trépidant succès).



CLARA BOW



KAY FRANCIS



Marie Bell



DOLLY DAVIS

Un autre soupire aux pieds de l'aimable et va-leureux « ensemble » (il ne s'agit pas ici de costume) de M^{lle} G... M... — du théâtre — (Il l'aime, évidemment, et vous ne sauriez avoir la cruauté de le contredire.)

Un troisième mortel pense son

les nobles élans d'un héros auprès des attitudes de haute naissance de la brune M^{me} M... C...

Un fervent de joliesse et de sentiment exprimé avec mesure bat la campagne dans l'extase de la toute mignonne M^{lle} A... — tout



GREY MORLEY

âme damnée en considération de l'agitation fantastique qui le rive, pantelant, devant les traits perfides de M^{lle} G... M... — du cinéma.

Un nouvel agité dé-périt de ne pas subir assez fréquemment le charme tragique et pervers, — le visage « âpre et tendre » (qui aurait l'outrecuidance de sourire de cette union?) de M^{me} D... — sans plus — du music-hall et du cinéma...

Celui-ci est le fidèle et tremblant satellite capable



BÉBÉ DANIELS

court. Et nous pourrions continuer ainsi longtemps encore, tant il est vrai que les étoiles possèdent de pouvoir attirant...

Adorateurs de vedettes vous ne nous en voudrez pas d'avoir foulé votre jardin secret ! De cela nous nous excusons. Et, si cet aveu peut vous consoler, sachez que nous n'avons nullement ménagé notre point de vue et, dans le tourbillon commun, avons entraîné nos propres sympathies.

Toutes les vedettes font

de tous les dévouements (interrogez-le) et de toutes les audaces autour du visage troublant et racé de M^{lle} M... B..., remplie des grâces de la Maison sacrée. Celui-là sentira bouillonner en lui tous

notre joie; leur beauté et leur talent sont nécessaires à notre vie, qu'elles éclairent de leur sourire.

ODETTE BARDOU.

Les photographies qui illustrent cet article sont tirées de la collection des cartes postales éditées par « Ciné-Magazine ».



MARCELLE CHANTAL



GINA MANES

DE DIVERSES MÉTHODES...

COMMENT ILS DIRIGENT...

LA direction des prises de vues est avant tout une question d'entendement de la psychologie du public et de celle des acteurs. Elle réside dans l'étude et l'application des milliers de lois qui régissent leurs affinités et leurs oppositions.

Un scénario, un dialogue bien écrits, c'est important ; mais le principal reste à faire, la transposition du *script* sur la bande de cellulose.

Chaque directeur a sa méthode comme chaque star a ses dispositions personnelles. Il s'agit, pour le metteur en scène, non seulement de connaître la manière d'être du sujet qu'il va travailler, son humeur, ses habitudes, ses goûts, ses susceptibilités, mais surtout de découvrir ses qualités réelles. Certains acteurs révèlent à l'examineur habile, attentif et perspicace, des avantages et des défauts souvent insoupçonnés et avec lesquels il faudra savoir jongler habilement. Un bon metteur en scène est, avant tout, un bon médium qui arrive à suggérer une nouvelle personnalité à son interprète et à lui faire oublier complètement les vrais éléments de la vie dans laquelle il a l'habitude de se mouvoir.

Les profanes pensent généralement qu'il s'agit d'utiliser les caractéristiques de chaque acteur

telles qu'elles se présentent naturellement. Ce procédé donne rarement de bons résultats.

L'homme est né dompteur, polisseur, cultivateur, et sa plus grande joie est de conquérir et d'utiliser harmonieusement les éléments. Les qualités naturelles donnent le talent, quelquefois le génie, mais le travail donne le métier... A quoi sert une voiture, si on ne sait la conduire; à quoi sert le meilleur violon du monde si l'on n'a étudié l'art de s'en servir.

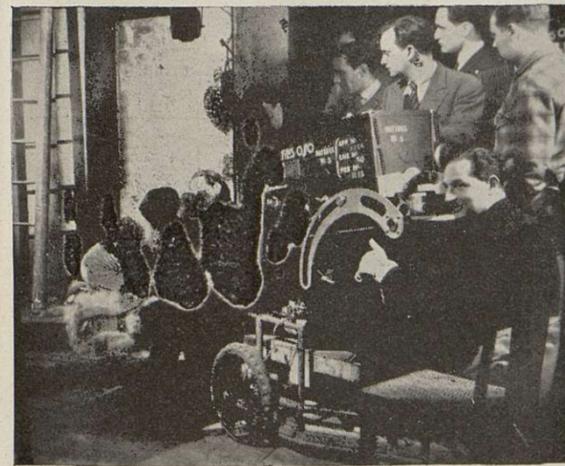
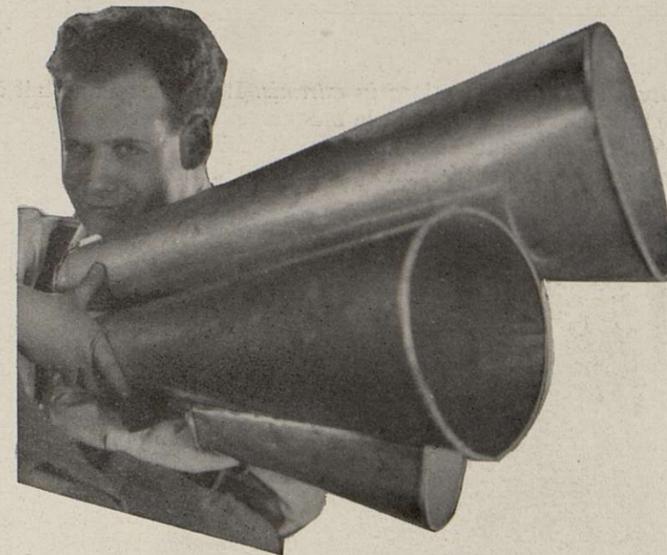
L'art de cultiver les dons naturels des acteurs est comparable à celui du jardinier, qui, par une série d'études et d'opérations, arrive à embellir la fleur sauvage, à augmenter dix fois sa dimension originelle et à enrichir son coloris, son parfum et ses fruits.

Il faut, pour ce travail, beaucoup de temps, de patience, de persévérance, de foi, une âme d'artiste et un toucher délicat.

Il est des acteurs qu'il faut bousculer un peu; d'autres auxquels la moindre rudesse fait perdre tous leurs moyens. Certains acteurs ne jouent bien qu'un peu fiévreux, énervés; d'autres, au contraire, ne donnent que dans le calme, la quiétude absolue.

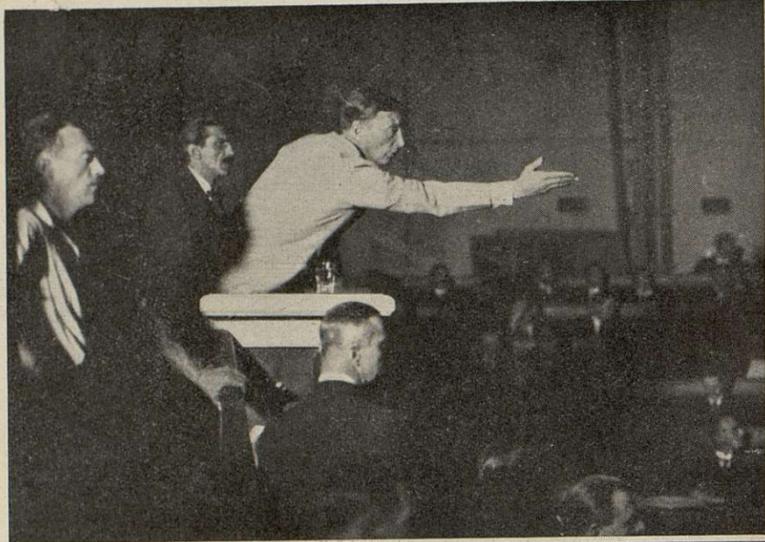
Greta Garbo a été dirigée, au cours de ses cinq dernières productions, par Clarence Brown, dont la méthode de direction consiste dans une extrême douceur et un grand calme. Brown travaille beaucoup plus avant la prise de vues qu'au cours de la réalisation du film. Il étudie d'abord à fond le scénario et le dialogue: « Il faut, dit-il, prévoir jusqu'aux plus petites rides de la sculpture que l'on va exécuter avant de mettre en marche l'éloquent amplificateur qu'est la camera. »

Greta Garbo répète alors les principales scènes.



Auguste Genina dirigeant une scène de « Paris-Béguin ».

Entre les prises de vues, Brown n'ennuie jamais Greta avec des répétitions *in extremis*. Il la laisse se promener seule, écoutant la musique et répétant d'elle-même, mentalement, l'acte prochain. Lorsqu'elle est prête, elle fait un signe de la main, Brown



En haut : Jacques Feyder indique un mouvement dans « Les Nouveaux Messieurs » (scène de la Chambre des Députés). En bas : Charlie Chaplin mime une scène dramatique de « L'Opinion Publique », celle où Edna Purviance pleure près du corps de son ex-fiancé.

presse une sonnerie ; les projecteurs fusent et Garbo donne sa scène. Si c'est bien, Brown fait aller sa tête de haut en bas en signe d'approbation. Si ça ne va pas, il meut son porte-cervelle dans le sens négatif, sans marquer la moindre irritation ni déconvenue, et on recommence aussitôt. De cette façon, il obtient, dit-il, le maximum de concours individuel de ses sujets.

Robert Z. Léonard pratique la méthode opposée, discutant ses interprètes, répétant lui-même les rôles pour les inspirer.

George Hill, le metteur en scène de *Big House*, domine despotiquement le plateau, extériorisant sa force dynamique par tous les moyens possibles, gestes, paroles, cris, grimaces, sauts, explosions, etc. Un jour, un mouvement excessif pocha l'œil du



brave Hardy, qui, silencieux et insoupçonnable, assistait à la répétition.

Wallace Beery et Marie Dressler sont enchantés de la méthode Hill, qu'ils trouvent très vivante et stimulante. Il faut l'entendre crier, s'adressant à Marie : « Voyons ! ta fille renie tes entrailles ! Fais-lui une g... plus vache ! » Et Dressler, sur-le-champ, trouve l'expression de haine maternelle dosée au poil qui correspond à la situation.

Ramon Novarro est plus délicat. Il doit être mené davantage par suggestion que par des paroles, et il faut lui laisser l'impression qu'il prend une large part dans la mise en scène.

Van Dyke, qui a filmé *Trader Horn*, traite chacun de ses collaborateurs, aussi bien acteurs qu'électriciens ou cameramen, en amis personnels, dont il attend le plus

complet concours et les initiatives les plus heureuses.

Dans le film, comme dans toutes choses, la réussite ne dépend pas de la méthode.

Il n'y a pas de bonnes et de mauvaises méthodes. Tout dépend de l'homme qui les applique. Le bon ouvrier fait souvent un excellent travail avec des outils de fortune, et le mauvais barbier emporte la peau avec un rasoir qui coupe à merveille.

J.-R. DEVAUX-LAFONT.



Après un court séjour à Paris, GLORIA SWANSON s'est embarquée pour les U. S. A. Elle nous présente elle-même en petit comité son dernier film, *INDISCREET*, qui fera prochainement l'objet d'une grande exclusivité.

LA FILLE DU BOUIF



TRAMEL, l'inénarrable Bouif, est le principal interprète de cette production Franco-Belge Cinéma, éditée par les films P. A. P.

HENRI LÉONI et **LOULOU HEGOBURU** sont ses partenaires dans ce film gai, réalisé par René Bussy, d'après G. de la Fouchardière, et qui a été choisi pour l'inauguration du nouveau cinéma de la Scala, où il obtient un très vif succès.

LAURETTE OU LE CACHET ROUGE



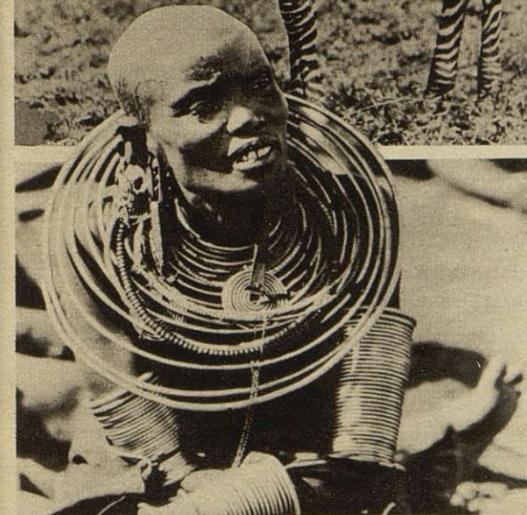
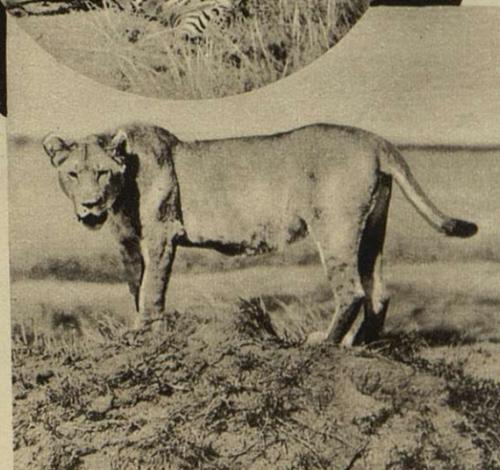
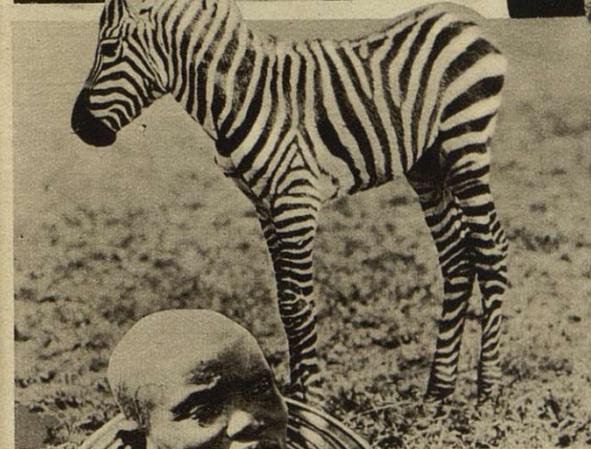
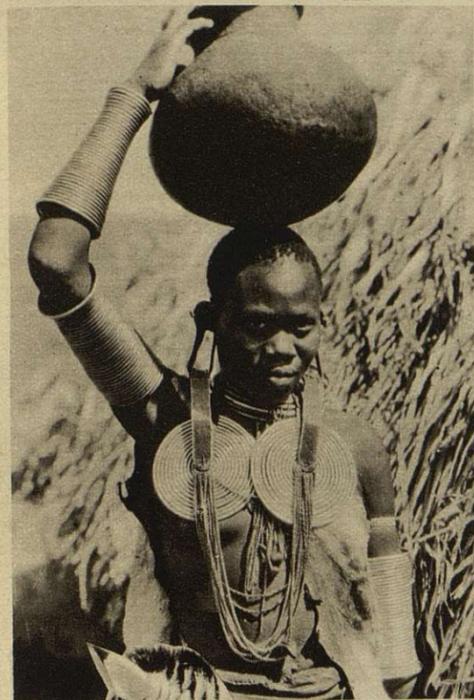
Deux jours seulement après sa présentation à Marivaux, cette production Nicea Films, réalisée par Jacques de Casembroot, d'après une nouvelle d'Alfred de Vigny, était à l'affiche de l'Impérial. La distribution groupe les noms de **JIM GÉRALD**, **KISSA KOUPRINE**, **ANDRÉ ALLEHANT**, **JEAN-BERNARD**, **FAY**, **TÉROFF**, etc.

LE CAPITAINE CRADDOCK



L'Alliance Cinématographique Européenne
présentera en septembre KATE DE NAGY et
JEAN MURAT dans cette grande production Erich
Pommer de la U. F. A., dont voici quelques scènes
caractéristiques.

L'Afrique vous parle



Voilà certes un des plus sensationnels documentaires tournés dans la
brousse africaine. C'est un véritable triomphe que ce film, distribué
par VANDAL et DELAC, remporte depuis plusieurs mois au Cinéma
des Miracles. Son succès est loin d'être épuisé, et déjà toutes les grandes
salles l'ont retenu pour la saison qui vient.
(Production Columbia.)



NUIT D'ESPAGNE



C'est la grande vedette française **JEANNE HELBLING**, entourée de **VITAL GEYMOND**, **LOUIS MERCIER**, **JEAN DELMOUR**, etc., qui interprète ce film parlé en français que Les Artistes Associés nous présenteront prochainement.

LA FINE COMBINE



ANDRÉ CHOTIN a mis en scène cette comédie, réalisée par la Société des Films Kaminsky et dont la distribution comprend les noms de **SUZANNE DEHELLY**, **CORA LYNN**, **RAOUL MARCO**, **FERNANDEL**, etc.



Reconnaissez-vous **BEBE DANIELS** ? C'est pourtant elle, comme elle nous apparaît aux côtés de **DOUGLAS FAIRBANKS** dans la délicieuse comédie qu'est *Reaching for the Moon*.

PHONOMAGAZINE

GROCK a composé, vous le savez, un film dont le succès n'est pas épuisé, qui réunit en un tout un élément romanesque, prétendu autobiographique : *Grock*, ou *La Vie d'un clown*, et une partie documentaire authentique : le numéro de *Grock and partner*, minutieusement élaboré pendant de longues années, renforcé, élagué, poli, verni, poussé à son dernier point de perfection, susceptible enfin de procurer à son auteur et exécutant la plus enviable célébrité qui jamais échut à un virtuose *excentric*.

Le disque a retenu ce dernier seulement et a trouvé le moyen en quatre épreuves doubles, en l'absence de tout spectacle, grâce au dialogue, aux bruits et surtout grâce à la musique même, de donner une image, audition très fidèle de la fameuse exhibition dont les temps différents peuvent être désignés de la sorte : *Le petit Violon*, *La Clarinette*, *Le Goï...kr*, *La Tyrolienne*, *Essai au piano*, *Violon et Piano (Paganini)* et *Concertina (O.)*.

L'enregistrement très réussi, émaillé avec une opportune discrétion de quelques *Pourquoi ?* et de quelques *Sans blague!* escomptés, met en lumière, mieux que ne fit jamais le spectacle, les talents musicaux remarquables de Grock et donne à sa voix solide on ne sait quelle bonhomie cordiale plus marquée qu'à la scène et qui impose la sympathie.

Alice Cocéa, créatrice de *Marions-nous*, acquiert avec l'aide du microphone une voix plus sonore qu'au naturel. Ce grossissement, d'ailleurs courant, n'altère point la gentillesse du timbre de la créatrice de *Pouche* et n'accentue pas outre mesure les accommodements rythmiques pris avec le texte de *La Chanson d'amour (Gr.)* et de *Ce n'était pas vous (Gr.)*.

Mad Rainvyl rivalise avec l'inoubliable Damia et montre beaucoup d'intelligence en n'imitant pas la créatrice de *Sola (C.)*. Aussi bien ses moyens puissants lui permettent-ils de tirer un parti direct de *Tu ne sais pas aimer (Gr.)* et de *La Fille aux matelots (Gr.)*, tout en usant d'un chant moins heurté, d'une ligne vocale plus soutenue. D'ailleurs, les deux interprètes de *Sola* se rencontrent sur deux points qui, pour être caractéristiques, ne sont sans doute pas les meilleurs de leur technique, savoir : une tendance à exagérer l'appui des nasales et à métamorphoser les *e* en *i*.

Sur un air de valse lente, Bertile Arnalina grave dans la cire la sagesse des *Tropiques (Gr.)*.

*Quand on ne croit plus à rien,
C'est alors que l'amour vient.*

Morale consolante. Recommandons aux désespérés et même aux sceptiques cette leçon que la chanteuse sait ne pas rendre pédante. D'autant que le revers de la médaille, comme pour achever de persuader l'auditeur, célèbre avec accompagnement de célesta *La Douceur d'aimer (Gr.)*.

Yvonne Curti résout d'une façon élégante le problème épineux des versions en différentes langues, en supprimant d'un coup d'archet la trace des mots, en revenant à la seule musique universellement compréhensible. Ainsi *Mon Idéal (P.)* du film *Le Petit Café* prend-il une signification élargie que le talent de la violoniste contribue à rendre persuasive.

Léo Poll et son orchestre isolent du film *Flagrant Délit* le fox-trot alerte : *Netirez passur le pianiste (P.)*, et le traduisent avec une vigueur entraînante, qui contraste le plus heureusement du monde avec *Souviens-toi*, extrait de *Marions-nous (P.)*.

Les voix de Marthe Coiffier et de Jean Sorbier s'harmonisent très bien et se fondent entre elles sans que l'une empiète fâcheusement sur l'autre dans la valse chantée du *Million : Nous sommes seuls (C.)*, dont l'habileté des interprètes atténue autant que possible la prosodie maladroite.

Jean Sorbier, dont l'articulation n'a jamais été plus fine ni plus nette, chante avec un tact exemplaire le slow-fox du film *Le Poignard malais : Les Nuits de Paris (C.)*.

Qui s'attendait à voir sous le signe du film refluer *La Violetera*, inséparable du souvenir de Raquel Meller ? Mais Charlie Chaplin ayant, dans sa partition des *Lumières de la Ville*, confié au populaire tango de José Padilla la mission d'accompagner les moindres pas de la jeune marchande de fleurs aveugle, motif conducteur à double titre, *La Violetera* enregistrée par l'orchestre Géraldo Gaucho (C.) s'inscrit au chapitre « films sonores ».

Aux amateurs de tangos qui souhaitent de connaître des textes en marge de la routine et empreints d'une certaine originalité, signalons les réalisations de l'Orquesta típica Julio de Caro, obtenues avec un nombre limité de musiciens et d'autant mieux aérées, où le violon renforcé du chef impose son timbre dominant. *Buen amigo*, *Batida nocturna*, *Yira Yira*, *Gaucho noble (Pol)*, mêlés de chant, à défaut des danses qu'admiraient les spectateurs de l'Empire, renouvellent hardiment le style stéréotypé de la danse qui nous vint d'Argentine et qui lui vint des cioux.

MAURICE BEX.

LE CINÉMA AUTOUR DE LA TABLE

On en parlait depuis longtemps sous le manteau, mais cette fois la nouvelle est officielle : la filiale française de la Paramount, dont la renommée est universelle, vient de jeter les bases d'une plus vaste production européenne.



Un couple éminemment sympathique : Fernand Gravey et Suzy Vernon dans « Un homme en habit ».

Après les tâtonnements inévitables du début, celle qui demeure une des plus importantes, — la plus importante peut-être des firmes cinématographiques mondiales, est plus que jamais décidée à poursuivre un effort toujours plus ample dans notre pays.

C'est ainsi que lentement, mais sûrement, Joinville est appelé à devenir un petit Hollywood européen. Avis donc aux acheteurs de terrains !

Avec un courage dont on ne la louera jamais trop, — et suivant en cela l'exemple venu d'Amérique, — désireuse de repartir sur des données véritablement saines, la Paramount française a fait presque entièrement peau neuve.

Ces diverses transformations n'ont pas été sans permettre le lancement clandestin de nouvelles tendances. Aujourd'hui cependant, nous pouvons dire avec certitude que, de tous ces potins, il ne reste que du vent.

Nous avons pu nous rendre compte par nous-même que jamais les studios de Joinville n'avaient fait preuve d'une telle activité fiévreuse. C'est plus que jamais, à deux pas de l'Exposition de Vincennes, la moderne tour de Babel qu'on a si souvent décrite avec force compliments.

Si nous avons pu douter d'un ralentissement, si minime soit-il, du bon travail exécuté à Joinville, la cordiale invitation faite tout dernièrement par la Paramount aux représentants les plus qualifiés de la presse parisienne de venir assister à diverses prises de vues aurait suffi amplement à dissiper nos craintes.

Nombreux étaient les journalistes qui avaient tenu à se faire présenter les nouveaux collaborateurs — de marque — dont avait su s'entourer la firme française.

Pourtant, qu'on n'aille pas croire que cette petite cérémonie corporative fut empreinte d'une solennité glaciale. Au contraire, jamais réception ne fut plus cordiale.

Autour de la table où avaient pris place les nombreux convives, chacun rivalisait de simplicité avenante et même, — faut-il l'avouer ? — d'esprit.

Robert T. Kane, maître après Dieu des studios de Joinville qu'il a créés, et M. Graham, directeur de Paramount pour l'Europe, fuyant pour un instant les lourdes responsabilités de leur charge, n'étaient certes pas les plus moroses et les moins loquaces des amphitryons, et le discret M. Soubami en paraissait tout réjoui.

A leurs côtés, la toute menue et gracile Alice Cocéa et Meg Lemonnier.

Le sexe dit fort (hum !) qui cherche, — mais n'y parvient pas toujours, — à ne jamais perdre ses droits, était dignement représenté par divers personnages de marque, dont les lauriers dans la carrière théâtrale ou cinématographique ne se comptent plus.

Il y avait là l'éminent auteur Alfred Savoir et le père spirituel du légendaire *Marius*, Marcel Pagnol, auteur gâté des dieux, qui, avec l'accent chantant



Henry Garat a des doutes sur la fidélité de Meg Lemonnier dans « Rive Gauche »...

de son héros, racontait les plus folles histoires marseillaises qui se puissent imaginer. Alexandre Korda, un de ces réalisateurs qui, à aucun moment de la journée, ne peuvent oublier le cinéma qu'ils portent en eux, ne disait rien. Gageons cependant que des jeux de mots de Pagnol tous ne furent pas perdus et que *Marius*, que nous verrons bientôt adapté à l'écran, — avec une vraie cannebière, peu chère, — en fera son profit.

Fernand Gravey, lui, « le petit rigolo », comme l'appellent familièrement les machinistes du studio, peut-être parce qu'il se souvient de *L'Homme en habit* ruiné qu'il a été, était beaucoup plus sérieux... en apparence, car les bons mots de ce pince-sans-rire de première force, lâchés sans avoir l'air de rien, ne le cédaient aucunement en cocasserie à ceux de Pagnol.

Et j'allais oublier Garat !

Garat, joyeux lui aussi et dont nous aurions bien voulu entendre le *Te Bercer, t'endormir dans mes bras*, qu'il chante dans *Delphine* avec Alice Cocéa.

Il en est d'autres encore que nous voudrions citer si la place ne nous faisait défaut : René Guissart, si heureux d'avoir pu aborder la mise en scène à laquelle il songeait déjà au temps où il était cameraman de *Ben-Hur*; Capellani, autre jeune

réalisateur ; Louis Mercanton et d'autres, mais ils sont trop.

Pourtant force nous est de signaler la sensationnelle entrée, du plus haut comique, de Saint-Granier, costumé en vieille belle toute froufrou-tante.

Renseignements pris, le célèbre fantaisiste venait nous souhaiter la bienvenue entre deux prises de vues de *Rien que la Vérité*, où il joue dans une scène le rôle inattendu d'une dame bienfaitrice de l'*Assistance aux danseurs mondains sans travail*.

Eh bien ! direz-vous, on ne s'ennuie pas « dans » le cinéma ! Oui, mais savez-vous qu'une heure après ces joyeuses agapes il n'y paraissait plus ?

Chacun était retourné bien sagement à ses occupations.

Les studios étaient à nouveau la ruche bourdonnante que l'on sait.



... qui, comme son nom le laisse supposer, nous montrera les milieux rapins de Montparnasse.

Quant aux journalistes, dans une salle de projection réfrigérée, ils avaient la primeur de *Un Homme en habit*.

Oui, vous l'avez dit, pour eux la petite fête continuait.

J. DE M.

LE THÉÂTRE

La Comédie-Française a donné le mois dernier la première représentation du *Sang de Danton*, de Saint-Georges de Bouhélier. Pièce en trois actes, divisée en nombreux tableaux enchaînés avec l'idée de ne point trahir la logique théâtrale, tout en facilitant la tâche des machinistes. Une scène sur deux se passe devant le rideau, l'autre derrière. On connaît à cette alternance de dialogues tantôt encadrés dans des décors définis et tantôt situés dans une sorte de *no man's land*, les contraintes de la représentation immédiate.

En fuyant délibérément toute grandiloquence, sans même recourir au lyrisme muet d'un Gance, orchestrant sur trois plans juxtaposés les grandes houles émouvantes de la Convention, l'adaptateur d'*Œdipe, roi de Thèbes* a su maintenir une immense tragédie dans le ton malléable de la familiarité courante. La morale établie patiemment par Anatole France tout le long de son volumineux roman, *Les Dieux ont soif*, se dégage ici de chaque réplique. Le tragique grandiose de la révolution coïncide avec la vie quotidienne et s'y trouve, pour ainsi dire, à l'aise. Aussi bien le drame dépasse-t-il singulièrement les limites de la reconstitution historique. Sur cette période quadrimestrielle, qui va du 9 germinal au 9 thermidor 1793, de la chute des Girondins à celle des Terroristes, de l'exécution de Danton et de Camille Desmoulins à celle de Robespierre et de Saint-Just, Saint-Georges de Bouhélier, tout en respectant les données réelles, greffe une intrigue d'une portée mystérieuse, où, comme dans *Œdipe* précisément, la fatalité joue son rôle. Les doutes que connaît Maximilien rêvant sur la tombe de sa victime, ses visions au lendemain de la fête de l'Être suprême qui marqua son triomphe, quand l'image de Danton surgit devant ses yeux comme le spectre de Banquo en face de Macbeth au souper donné par l'usurpateur, constituent les éléments du grand débat inclus dans la Révolution, dans toute révolution, et qui lie, malgré l'apparence, le sort des extrémistes à celui des modérés sacrifiés par eux à la pureté de la cause en toute incertitude d'opinion.

Robespierre périt dès qu'il cesse de croire à la justice de son acte pourtant inattaquable, et sa mort entraîne avec celle de Saint-Just non seulement la fin de la Terreur, mais encore l'abandon de la vraie doctrine révolutionnaire, seule capable d'éviter le retour de la tyrannie et des compromis que déjà préparent les mensonges de Tallien reniant le héros de Valmy.

La Comédie-Française a présenté la belle pièce de Saint-Georges de Bouhélier aussi bien que possible. Les mouvements de foule sont traités sans nulle confusion, sans fausse vulgarité. M. Bernard et après lui M. de Rigoult, amené à le remplacer, ont,

avec des moyens différents et une science équivalente de la composition, dessiné une forte silhouette de Danton. M. Denis d'Inès a prêté à Robespierre une figure pointue, étriquée, d'où nulle force ne se dégage. M. Leroy a donné à Saint-Just les nobles accents de la sincérité.

Les femmes, sacrifiées aux événements, n'ont pas réussi à leur paraître supérieures. Seules les commères du peuple, groupées dans l'enceinte du tribunal révolutionnaire ou dans les tribunes de la Convention, ont profité de la puissance des masses pour signaler leur présence à l'attention des spectateurs.

Les Brigands, l'opéra-bouffe célèbre d'Offenbach, créé à la fin de 1869 sur la scène des Variétés, repris depuis à périodes régulièrement espacées boulevard Montmartre, émigre pour la première fois dans un théâtre lyrique de la classe de l'Opéra-Comique. Ainsi cette œuvre à laquelle, dès l'origine, on découvrait un style quelque peu exorbitant de la simple opérette, cette œuvre dont la partition marquée au coin du génie spontané de l'auteur d'*Orphée aux enfers* est écrite avec un soin surprenant trouve-t-elle sa destination normale. Il ne reste qu'à s'étonner de ce que l'événement ne se soit pas produit plus tôt.

Le livret de Meilhac et Halévy, après soixante ans et plus d'existence, a dépouillé ses vertus de jeunesse. Il ne saurait se féliciter de faire sourire par ses allusions irrévérencieuses « aux gens qui se disent Espagnols et ne sont pas du tout Espagnols ».

Paix aux cendres des Montijo.

Quant aux banquiers de l'empire qui causaient scandale et levaient le pied, nous les voyons remplacés avec assez d'abondance pour sentir l'esprit des vaudevillistes qui se flattent de châtier les mœurs en souriant. Or cette prime saveur dépouillée, il reste sous un style solide, attrayant, une action bien menée, qui, dans son allure désuète, trouve un intérêt imprévu analogue à celui découvert par les collectionneurs à l'art de l'époque Napoléon III.

La musique d'Offenbach, cependant, n'a rien perdu de son entrain juvénile. Les rythmes qui faisaient se tremousser nos pères ont gardé leur énergie communicative. Seule l'orchestration pourrait apparaître sèche à nos oreilles gâtées par les œuvres d'aujourd'hui si le torrent des notes bondissantes nous laissait le temps de réfléchir.

Les Brigands sont interprétés salle Favart par une troupe nombreuse, où chanteurs et comédiens concourent à rivaliser avec les comédiens et les chanteurs et, sous la baguette de Georges Lauweryns, les chœurs et l'orchestre exécutent cet opéra-bouffe avec une richesse de sonorités inespérée.

MAURICE BEX.

UN HOMME EN HABIT

André de Lussanges FERNAND GRAVEY.
Germaine, sa femme SUZY VERNON.
D'Allouville ETCHEPARE.
L'Huissier BARON fils.
Gaby DIANA.

Film parlant réalisé par RENÉ GUISSAR

Monsieur Jean Dupont,
 26, passage des Beaux-Arts.

E. V.



Le comte et la comtesse André de Lussanges vous prient de leur faire le plaisir d'être leur invité au dîner suivi de bal qu'ils donnent le 12 janvier prochain dans leur nouvel hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne.

« Monsieur Jean Dupont
 à Monsieur André de Lussanges.

» MON VIEIL ANDRÉ,

» Tu ne saurais penser combien ton aimable invitation, reçue ce matin, en même temps qu'elle m'a fort touché, je te prie de le croire, m'a causé une heureuse surprise.

» Arrivé à ce point de ma lettre, je ne sais comment poursuivre. Néanmoins, j'espère qu'au nom de notre amitié — vieille de vingt ans déjà, — tu m'excuseras d'aller droit au but et de te parler sans



détours, comme jadis au collège, où tant de fois, t'en souviens-tu ? je te « refilai » les solutions de problèmes de « math », science qui avait le don de t'in-supporter alors qu'elle me passionnait.

» Tout ce à quoi cette ferveur m'a servi : devenir un petit fonctionnaire à huit cents francs par mois, un *budgetivore*, comme on nous appelle hargneusement. Aussi j'espère que tu comprendras, André, que, tout en ayant été très ému au reçu de ton invitation, qui m'a fait voir que tu n'as pas tout à fait perdu le souvenir des heures légères et réconfortantes que nous avons passées ensemble, il est impossible au personnage médiocre que je suis devenu de me rendre à ta soirée.

» Seulement, et quoique le monde et même le demi-monde, qui en est son ombre, ne soient plus mes fréquentations habituelles, je n'ai pas été sans connaître involontairement certains des bruits fâcheux qu'on colporte sur ton compte.

» Pardonne-moi, André, mais on te disait ruiné. On racontait avec complaisance, — dans ton milieu cela s'appelle potiner, — que tu avais mené si grande vie pendant trois ans que tu t'étais trouvé un jour sans un sou vaillant et que ta femme, lasse de ta vie dissipée, t'avait quitté pour se retirer en Suisse auprès d'une amie d'enfance, chez qui elle espérait trouver le calme et la sécurité.

» Je n'aurais pas davantage prêté l'oreille à ces propos malveillants si, certain soir, je n'avais lu, à la cinquième page d'un quelconque journal, que la vente aux enchères des meubles du comte A... de L... avait lieu le lendemain à l'hôtel de la rue Drouot.

» Je m'y suis rendu, dans le fallacieux espoir de te voir ailleurs que dans l'appartement princier que tu occupais, à la grande fierté de ton valet de chambre plein d'humilité pour les visiteurs de marque et de morgue pour ceux de modeste condition.

» Naturellement, tu n'y étais pas.

» Il y a huit jours de cela et, comme je te l'ai

déjà dit, j'ai trouvé ce matin sous ma porte ton invitation. Que s'est-il donc passé durant cette semaine? Aurais-tu conclu une affaire merveilleuse ou réalisé à la bourse un de ces coups audacieux sur lesquels s'édifie une fortune?

» Je compte sur toi, n'est-ce pas, pour me confier quelle fut ta vie pendant ces quelques jours qui durent t'être si pénibles.

» Excuse-moi de te rappeler à nouveau notre jeunesse, — qui n'est pas si loin, — et combien il était alors facile à l'un de nous de dissiper les peines de l'autre.

» Si tu trouves une minute un de ces soirs, viens donc jusqu'à mon pigeonnier. Pour ma part, avec quelle joie continuerai-je nos conversations de jadis, brusquement interrompues par les mille soucis de l'existence contemporaine.

» Et dans cet espoir, crois-moi ton vieil et affectionné

» ANDRÉ. »

« Monsieur André de Lussanges à Monsieur Jean Dupont.

» MON CHER AMI,

» Merci pour ta lettre et pour les souvenirs qu'elle a fait renaître en moi.

» Tout ce qu'on t'a dit ou tout ce que tu as pu entendre dire sur mon compte était exact. « On » était plutôt au-dessous de la vérité.

» Car apprends, toi qui te plains de ne gagner que huit cents francs par mois à ton ministère, — ne te défends pas, tu te plains, — que j'ai dû un jour me contenter d'un salaire quotidien de dix-huit francs!

» Effectivement, ma femme m'avait quitté il y aura bientôt six mois. Elle me reprochait une liaison de trois années, comme si, après l'avoir supportée pendant ce laps de temps, elle ne pouvait jouer l'indifférence quelques mois de plus.

» Mais, ma femme partie pour la Suisse, Gaby se montra encore, s'il est possible, plus câline. Quant à moi, je me laissai tout doucement vivre entre les bras d'une maîtresse décorative, sinon passionnée.

» Une seule ombre au tableau: Gaby adorait la toilette et les bijoux. Elle ne dédaignait pas non plus les soupers fins et les automobiles de marque pour leur artistique bouchon de radiateur.



» Bref, sans savoir comment, cela se chante, je me suis trouvé un jour à sec. Mais là à sec. Il me restait à peine un malheureux billet de mille. Ça ou rien, n'est-ce pas? Autant valait s'amuser une bonne dernière fois. Le lendemain il ferait jour.

» Je ne me rappelle plus trop de quelle manière je passai la nuit, mais il me semble qu'au matin j'avais ramené chez moi Antoinette, tu sais cette grande fille indolente et bête, mais qui, pour le « business », n'a pas sa pareille.

» Je dois dire que le « business », ce matin-là, ne lui donna pas trop de mal, car j'étais anéanti par tous les breuvages ingurgités, et je n'aspirais qu'à une chose: le repos. Je m'étais même couché tout habillé sans vouloir abandonner ma canne à pommeau d'ivoire et mon haut de forme.

» Mais il était dit qu'on ne me laisserait pas dormir. Ce n'était autour de moi que bruits de portes qu'on ouvrait et refermait violemment.

» J'appris bientôt les raisons de ce tintamarre: on venait tout simplement me saisir! Ouvrant les yeux à grand'peine, j'aperçus la silhouette imprécise de l'huissier solennel et celles, plus vagues encore, des démenageurs.

» Trois heures après, mon appartement était vide, hormis les débris de potiches auxquelles, — comme par hasard, — je tenais le plus.

» Mais tout cela n'était rien.

» Je devais apprendre peu après que, conformément à

la loi, l'huissier avait saisi également toute ma garde-robe, à l'exception du costume que j'avais sur moi.

» Je me trouvai donc, à onze heures du matin, en habit, avec pour tout viatique... huit sous en poche!

» T'expliquer les avatars qui m'arrivèrent par la suite m'entraînerait trop loin: sache que l'on m'a pris pour un figurant de cinéma, puis pour l'invité d'une noce: la famille du marié s'imaginait que j'étais le cousin de la jeune épousée et les parents de celle-ci un ami de son mari.

» Mais, par un concours de circonstances vraiment désespérant, tout cela ne m'ayant peu rempli le ventre, force me fut d'essayer de me faire inviter par des amis. En pure perte d'ailleurs.



» Cette existence, pourtant, ne pouvait durer. Il fallait travailler. Justement une annonce de l'*Intran* demandait un homme en habit. Je me présentai à l'adresse indiquée. Et c'est ainsi que, pour trois heures et dix-huit francs, je suis devenu contrôleur de théâtre!

» Mais on aurait dit que, ce soir-là, tous mes amis s'étaient donné rendez-vous au théâtre qui m'employait. C'est alors qu'il se produisit cet événement soudain, imprévu: au moment où je m'y attendais le moins, je me trouvai en présence de Germaine. Oui, ma femme, plus belle que jamais, et qui parut devant moi l'air radieux.

» Je crus d'abord à une hallucination. Mais pas du tout: Germaine s'avançait vers moi et me tendait cette main fine et délicate que j'aimais tant, les premiers temps de notre mariage, parcourir de baisers fous.

» Ce qu'elle m'apprit, je ne te le dirai pas, me réservant de te l'apprendre de vive voix.

» Je connais ta curiosité, et il ne me déplaît pas d'exercer sur toi ce petit chantage pour être assuré de ta présence à notre soirée de vendredi prochain.

» C'est oui, n'est-ce pas?

» Moi aussi, j'ai hâte de reprendre nos bavardages d'autrefois. Aussi, dans cette



attente, crois-moi ton ami de toujours.

» ANDRÉ. »

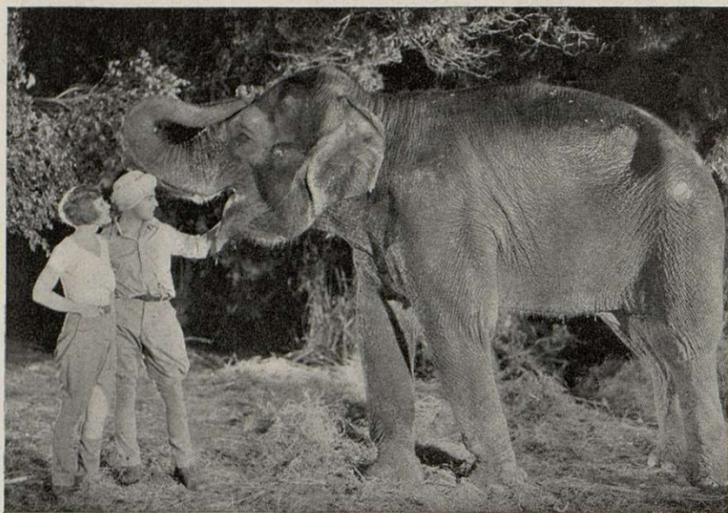
« P.-S. — Si tu ne possèdes pas de smoking, viens un peu auparavant. Je te prêterai un de ceux que l'impitoyable huissier s'est vu contraint de me rendre. A moins que tu ne préfères l'habit de mes quelques jours d'infortune. Qu'en penses-tu? »

P. C. C.:

LUCIEN FARNAY.

Nos lecteurs auront reconnu, dans les photographies qui illustrent ce film raconté, Fernand Gravey et ses principaux partenaires: Suzy Vernon, Pauley, Baron fils, Etchepare.





Ramon Novarro et sa partenaire Madge Evans flattent l'éléphant qui leur servit de monture au cours d'une chasse au tigre, que nous verrons dans le prochain film du sympathique jeune premier.

Excuses et regrets.

Nos lecteurs seront privés, dans ce numéro, de l'article que régulièrement notre éminent confrère Émile Vuillermoz écrit spécialement pour eux. La poste n'a pas permis que ledit article nous parvienne! Il voyage sans doute entre Passy et le boulevard Saint-Michel, et nous ne désespérons pas de le recevoir peut-être demain... peut-être jamais, mais à coup sûr trop tard pour être inséré. Toutes nos excuses à nos lecteurs, que nous privons d'un plaisir, tous nos regrets.

René Clair en Amérique.

On dit que — mais que ne dit-on pas ! — René Clair aurait signé avec une grande firme américaine pour aller produire un film — un seul — en Amérique dès qu'il aura terminé son film pour la Tobis, c'est-à-dire en octobre prochain.



Les Marx Brothers tels qu'ils nous apparaîtront dans leur prochain film. D'une verve endiablée et d'un entrain irrésistible, se vifant des préjugés, bousculant les conventions, les quatre frères ont réussi à s'imposer après deux seuls films : « The Cocoanuts » et surtout « Animal Crackers », qui fit les beaux soirs du cinéma du Panthéon.

Que va faire Jacques Feyder ?

Nous avons reçu des nouvelles de notre compatriote, dont le séjour aux États-Unis se prolonge plus que lui-même ne l'avait espéré, lorsqu'il s'embarqua pour un lointain Hollywood en ce mois de novembre 1928.

Le réalisateur de *Thérèse Raquin* nous annonce qu'il sera de retour parmi nous vers la mi-août, sans toutefois nous donner d'autres précisions en ce qui concerne ses projets.

Aussi les bruits les plus contradictoires circulent-ils avec insistance.

Pour les uns, Feyder vient simplement passer en France deux mois de vacances bien gagnées.

D'autres, qui veulent paraître bien renseignés, assurent que l'animateur de *Vivages d'enfants* ira travailler en Allemagne.

Enfin, les troisièmes sont certains que Jacques Feyder serait engagé comme directeur de production d'une jeune

firme française. Mais laquelle ? Ce qu'il y a de certain, c'est que notre compatriote, pressenti par un producteur français pour tourner une version parlante de *L'Atlantide*, s'est récusé.

Enfin est-il nécessaire de dire que la troisième éventualité aurait toutes nos préférences ?



RENÉ MAUPRÉ

Les gens de théâtre connaissent bien cet excellent artiste, dont ils eurent si souvent l'occasion d'apprécier le talent et la conscience. Il n'est pas ignoré non plus de ceux qui s'intéressent au cinéma, car il l'a applaudi, entre autres, dans « *La Valse de l'Adieu* » et « *Dans l'Ombre du Harem* ». Le film parlant fera en lui une excellente recrue, et nous sommes heureux de pouvoir annoncer qu'une jeune firme vient de signer avec Maupré pour une très intéressante création.

« Le Rapide bleu ».

A Édimbourg, on vient de donner la première représentation du film *Le Rapide bleu*, premier film parlant réalisé en Russie.

« L'opéra de quat' sous » et la censure.

Afin d'obtenir le visa que la censure lui refuse obstinément, suivant en cela les ordres du Préfet de police, la firme éditrice de *L'Opéra de quat' sous* avait convié, l'autre jour, certains députés à « visionner », comme on dit, le film de Pabst.

Rien n'était plus curieux que d'entendre les réflexions de nos honorables à la sortie. Il en était qui s'indignaient sincèrement de ce que dame Anastasie ait cru devoir se formaliser d'une satire plutôt souriante.

Par contre, certains flétrissaient l'esprit du film, qu'il qualifiait de « bolcheviste ». Enfin il se trouva des « élus du peuple » qui, dans une méconnaissance absolue du cinéma, concédaient avec quelque indulgence : « Oui, évidemment, ça n'est pas mal. » Mais enfin que ça valait vraiment la peine de nous déranger !...

Ajoutons qu'un projet de loi sur la censure cinématographique sera bientôt déposé sur le bureau de la Chambre. Nous en reparlerons.

Cœur de Lilas.

Les productions « Fiffra », qui ont en France un important programme de réalisation pour les Artistes Associés et viennent de terminer *Monieur Cambriole* pour cette société, ont acquis les droits de *Cœur de Lilas*, l'œuvre poignante de Tristan Bernard et Charles-Henry Hirsch.

Maurice de Canonge mettra en scène cette nouvelle production, pour laquelle de grandes vedettes de l'écran ont été pressenties.

On tourne... on prépare...

Jack Dempsey, la plus grande idole sportive de l'Amérique et célébrité mondiale du ring, va tourner une série de petits films.

Yvette Guilbert vient d'être engagée par Paramount pour tourner un sketch écrit spécialement pour elle par Rip.

Carminé Gallone est parti pour Venise, où il va tourner les extérieurs de *La Ville des Rêves*. Il y aura deux versions de ce film. La vedette pour la version française sera Annabella, et Brigitte Helm sera celle de la version allemande.



Les Studios Paramount de Joinville convièrent récemment les représentants de la presse corporative et quotidienne à une visite et un déjeuner amical suivi d'une vision de quelques scènes de tous les films en cours de réalisation. Cette photo, prise au cours de la réception, groupe : debout de droite à gauche : MM. Klarsfeld, directeur général de la location à Paramount ; Boisvion ; Coutisson ; Poirier, directeur de l'Agence Paramount à Paris ; Graham, directeur général de la Paramount en Europe ; Meyer-Agen ; M^{me} Lucie Devain ; MM. Chataigner ; Coissac ; Salomon ; Vérhille ; Harlé ; Borderie, directeur du Service de la publicité Paramount ; Gaston Thierry ; M^{me} Aline Bourgois ; MM. Marguet ; Laffray ; Tinchant ; Le Frazer ; Plunkett. Au premier plan, de gauche à droite : MM. Heuzé ; Rochefort, chef du centre sonore à la Paramount ; Lenglet, directeur de l'Agence Paramount de Marseille ; Gordaux ; David Souhami, administrateur-délégué de la Société française des films Paramount ; M^{me} Arlette Jazarin ; MM. Vachellerie, Guilhamoud ; Hochard, de l'Agence Paramount de Marseille.

Maurice Champreux tournera *Le Tour de France*, avec Biscot.

Georges Mauloy signe un contrat avec Metro Goldwyn Mayer pour tenir un rôle dans le film parlant anglais *The Great Lover*. Les autres interprètes seront A. Menjou, Olga Bacanova, Ernest Torrence, Ralph Graves.



Francis Carco, Auguste Génina et Jane Marnac, auteur, réalisateur et principale interprète de « Paris-Béguin », sont réunis dans la loge de la charmante vedette, dont on attend impatiemment les débuts à l'écran.

Marcel Achard est de retour d'Amérique, où il vient de travailler au découpage de *La Vie est belle*, qu'interprète Maurice Chevalier.

L'Amoureuse Aventure, de W. Thiele, sera réalisée avec Mary Glory.

Abel Gance est engagé par la Sovkino et réalisera une série de grands films.

André Hugon réalise en Afrique un autre film, *Le Marchand de Sable*. Les interprètes sont Charles de Rochefort, Kaissa Robba, Mihalesco, Suzanne Christy, Heuzé, Zellias.

Henri Fescourt continue à Stockholm *Serments* avec Madeleine Renaud, André Burgères, Marcelle Geniat.

René Guissart poursuit la mise en scène de *Rien que la Vérité*, avec Saint-Granier, Etchepare, Meg Lemonnier, Durville, Marcelle Praince.

René Hervil termine *Le Fils improvisé*. Les interprètes sont Maud Loti, P. Brasseur et Léon Béliers.

Alexandre Korda a commencé la réalisation de *Marius* avec Raimu, Pierre Fresnay, Orane Demazis, Charpin, Dulac et Vilbert. Marius sera tourné en quatre langues.

Félix Méric commence à tourner *La Fortune* avec Jane Marny, Alice Tissot, Claude Dauphin, Henri Poupon.

Harry Lachman réalise *Le Monsieur de minuit*, avec Jean Weber, Josseline Gaël, Jean Gobet, Marcel Simon, Jules Moy, Jean Guitton, Manzoni.

MM. Jean Bertin et Maté commencent *P. T. T.* avec Boucot, Mlle Josyane, Alice Roberte, MM. Goupil, Barencey, Berval et Charles Lorrain.

M. Volkof, qui n'a tourné aucun film depuis *Le Diable blanc* avec Ivan Mosjoukine, commence la réalisation de plusieurs films pour Gloria Film.

LYNX.

DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN

SVÉA — LA VIERGE AU COLLIER — RAQUEL — LE PARFUM DE LA DAME NOIRE

Le séjour que nous faisons à Stockholm avec M. Serge de Chessin, ou plutôt avec le romancier Michel de Sabreuse, que nous arrivons mal à séparer d'avec lui-même, ne manque ni de charme ni d'agrément; mais, comme sous-titre à son livre *Svéa*, qui vient de paraître chez Flammarion, l'auteur aurait pu mettre: *Voyage autour de trois Suédoises*, car c'est par les femmes qu'il nous fait connaître la Suède.

Arrive-t-il bien à nous la faire connaître et découvrons-nous la véritable Suède, dans la jeune fille aux yeux clairs qui incarne si bien, paraît-il, le type national qu'on lui a donné comme surnom le nom de la Suède elle-même, Svéa ?

Dans ce pays où la moindre aventure n'a lieu que sous le manteau de fiançailles officielles, il faudra que notre romancier se fiance deux fois pour se rendre compte que c'est une troisième femme qu'il aime: la toute franche et timide Svéa, qui le rattrapera alors qu'il repart définitivement pour la France et le ramènera en Suède. Combien de temps ces nouvelles fiançailles dureront-elles, et est-ce cette fois que Michel de Sabreuse se décidera à ne plus « bagatelliser » l'amour ? Le livre ne nous le dit pas.

Mise de côté la partie sentimentale du roman, il en est une autre essentiellement narrative, qui est loin d'être banale et qui nous retient. Les pays scandinaves, mis à la mode par M. Maurice Bedel, n'ont pas encore été, malgré tout, « trop écrémés en librairie ». D'ailleurs, la Suède de Michel de Sabreuse, sur bien des points, ne peut être comparée à la Norvège de Jérôme.

Nous prenons donc un réel plaisir à assister à un dîner de divorce — innovation! — à une distribution des prix Nobel; à des réceptions à la Cour, — sommes-nous donc encore si près de Charles XII? — aux fêtes de la jeunesse universitaire d'Upstal; à une soirée de Noël dans un château ancestral, où nous voyons danser, autour de l'arbre, le patron titré et la cuisinière. Tableaux très typiques, dont un metteur en scène pourrait tirer partie, en les intercalant dans un film plus consistant, dont *Svéa* ne serait jamais qu'une indication.

C'est un très beau roman que *La Vierge au collier* de Mme Isabelle Sandy (Charpentier), et seule une femme pouvait concevoir une Nuria Soler, la fière jeune fille catalane, amoureuse et ingénue, dont le chaste

et pourtant sensuel amour pour un mauvais garçon nous captive et nous émeut.

Il semble tout d'abord que Narcis Castèrès, fils d'une ancienne courtisane et lui-même absolument dévoyé, n'ait rien pour retenir Nuria, belle fille pauvre et triste, mais d'un niveau social tout autre. Tant qu'elle le croit honnête et bon, ce sont ses sens qui la poussent vers ce joli garçon, nonchalant et charmeur, mais, lorsqu'elle apprend qu'il est, avant tout, un faible, un aventurier, un homme de « partout », son amour revêt une autre forme. Garder, régénérer, servir celui qu'elle aime, tel est maintenant son but. Alors qu'il est sur le point de repartir pour jamais, elle saura le retenir par des fils invisibles, mais si forts qu'il restera subjugué par cette violence calme et la jolie bouche qui lui dit: « La terre est petite, Narcis, il faut toujours revenir, toujours... Tandis qu'on n'atteint jamais le bout de ses rêves, si l'on rêve haut. Ah! crois-moi, dans ce cadre, nous cheminerons sans fin. » Elle l'attache à sa terre, à sa ville. « Tu seras d'ici, comprends-tu ? »

Sous la plume de Mme Isabelle Sandy, toute la Catalogne vibre et nous sourit, c'est qu'elle-même est aussi de « là-bas », ou presque, et qu'elle sait mettre dans son style toute la luminosité de son pays.

Cette évocation de la Catalogne nous amène tout naturellement à parler d'un livre qui vient de paraître au « Studio technique d'Édition » et qui s'intitule *Raquel*. Cet ouvrage d'un très jeune auteur, Henriette Magy, ne nous apprend d'ailleurs pas grand-chose que nous ne sachions déjà sur la grande artiste espagnole: Raquel Meller. Il est plein, à son endroit, d'une admiration ardente et jamais déparée, d'une admiration que j'appellerais, parfois, un peu enfantine. Mais, dans toute admiration, n'y a-t-il pas quelque chose d'irraisonné, quelque chose qui part du cœur et que souvent nous ne comprenons pas ? C'est le cas de ceux qui subissent le charme poignant de Raquel Meller.

Les chapitres qui se rapportent au cinéma nous intéressent particulièrement et, si les premiers films que Raquel Meller interpréta avec toute sa personnalité émouvante, comme *Violettes impériales* et *La Terre promise*, nous rappellent encore certains tâtonnements, ils marquent une étape suffisamment importante dans

l'histoire du cinéma pour ne pas nous laisser indifférents.

En ce temps d'exotisme, — véritable ou en carton pâte, — je m'en voudrais de passer sous silence un livre dont la tournure humoristique n'enlève rien à la riche documentation.

La manière dont l'auteur, — malheureusement aujourd'hui disparu, — nous invite à comprendre l'amour africain, pour être parfois un peu brutale, n'est jamais incorrecte, et *Le Parfum de la Dame noire*, de Louis Sonolet, paru à la Renaissance du Livre, passionnera non seulement les coloniaux, mais aussi... tous ceux à qui l'Exposition de Vincennes révèle un petit coin inexploré de leur cœur.

Si le regret que chacun porte en soi, inconsciemment, de vivre toujours sous le même ciel est peut-être un peu exaspéré par le parfum qui se dégage du livre de Louis Sonolet, parfum de la femme noire, mais, aussi, parfum de toute l'Afrique, ardente et molle, nous esquissons cependant un sourire amusé à sa lecture.

C'est qu'il est rempli d'axiomes déconcertants, mais toujours spirituels, et de jeux de mots — trop faciles, à mon gré — qui nous empêchent de prendre au sérieux cette étude, pourtant plus pathétique qu'il ne le paraît.

Sa conclusion situe admirablement quelle fut de tout temps la situation de la femme noire vis-à-vis de l'amour. Les dernières lignes valent la peine d'être citées:

« Le monde n'a jamais connu qu'une Ève véritable, et la Noire est à celle-ci ce qu'est l'ombre à la lumière.

« Mais l'ombre aussi a sa douceur, surtout aux terres lointaines qu'embrase le soleil. C'est pourquoi nous vous disons quand même adieu avec un peu de regret, petites épouses noires aux grands yeux de gazelle. Il faut vous pardonner votre somnolence de cœur, l'apathie de vos sens et aussi vos ruses, vos infidélités, votre docilité à céder à tous, sans révolte comme sans plaisir, parce que vous n'avez jamais été traitées qu'en femelles et que vous êtes faibles et sans défense devant la brutale ruée du mâle... Aussi n'est-il pas étonnant que vous ignoriez l'art divin des baisers et des caresses. Et qui sait si le deuil éternel que vous portez sur votre peau si douce au toucher n'est pas celui de l'amour ? »

JACQUES SEMPRÉ.

LA MODE FÉMININE

PARIS est vide... Vide, c'est une façon de parler. Provinciaux et étrangers s'y promènent librement. Mais les Parisiens, les vrais, ceux qui, pendant dix mois de l'année, pataugent dans la boue, avalent la poussière, ceux-là ont fui vers un peu d'air qui ne soit pas vicié. Si l'aspect de la grande ville a changé, les plages, les campagnes, les villes d'eau, qui servent de refuge à ces cœurs avides de plaisirs, eucoliques, se transforment à vue d'œil. On s'écrase dans le petit trou pas cher; on se bouscule sur la plage à la mode; la réputation merveilleuse de cette source de jouvence attire le monde entier qui, le gobelet à la main, se précipite au-devant du miracle.

Pensez donc, ma chère, une éternelle jeunesse... dans un verre d'eau ! Et les potins vont leur train... et les coins les plus retirés... les sites les plus calmes deviennent bruyants, trépidants. Car il est à remarquer que les Parisiens quittant la capitale pour fuir le bruit... et retrouver le calme s'empressent, dès qu'ils sont installés dans un paradis... champêtre, d'y détruire ce qu'ils venaient chercher... soi-disant.

O logique ! Mais nous ne sommes pas là pour apprécier l'inconséquence des passions humaines... Cela nous entraînerait trop loin et sans résultat bien appréciable. Laissons le monde courir à ses folies; contentons-nous de l'admirer ou de le critiquer, sous ses différentes formes, et Dieu sait si ces formes varient à l'infini.

Qui reconnaîtrait, sous cet élégant pyjama, la petite dame que nous croisons souvent dans le métro et qui, sous son petit tailleur correct et son mignon bonnichon, a des allures de « nonne » échappée du couvent. Qui aurait jamais songé que la grosse dame pudibonde qu'on nous présentait dernièrement dans un salon collet monté oserait s'exhiber en un costume de bain aussi outrageusement décolleté ? Car c'est un fait... les vacances deviennent une époque de détente, où toutes les excentricités sont permises, pendant laquelle on veut essayer de se changer soi-même en changeant de costume, de tenue et d'allure, résultat souvent piteux, mais parfois charmant, et c'est au côté charmant seul que nous allons nous arrêter.

L'influence coloniale se faisant de plus en plus sentir, le pyjama s'impose et, avec lui, les chapeaux tonkinois, les parasols nègres, et ces grandes capelines de paille exotique qui font songer aux



Chapeau deux pièces, fond interchangeable de tricot ou de gros grain; passe paille anglaise noire.

planteurs errant dans la pampa. Le pyjama de plage se fait large, immensément large, soit en forme, soit plissé, resserré à la taille par un empiècement emboîtant les hanches. Longues blouses ou petits boléros les accompagnent. Beaucoup de rayures, de pois, mélangés de bandes unies; le rouge, le citron, le vert dominant. Les ensembles bleus et roses font très jeunes filles... Une capeline et une ombrelle dans le ton peuvent les compléter.

Parmi les innovations que nous offre la déesse mode, notons le chapeau deux pièces, ingénieux et amusant.

La passe indépendante qu'un ruban resserre à la dimension de la tête se pose indifféremment sur un petit calot de crochet ou un bonnichon de tissu. Que le vent s'élève ou le soleil disparaisse, on supprime la passe, et la coiffure n'en reste pas moins seyante...

On peut, grâce à ce système, avoir un chapeau assorti à chaque toilette, la passe, que l'on choisira noire ou blanche, pouvant s'accommoder à toutes les sauces.

Nous verrons aussi, pour la saison chaude, des souliers de lamelles évoquant sandales et cothurnes, des colliers de verroteries, des fétiches orientaux, des serpents miniatures et des fleurs à foison, des fleurs naturelles ou imitées, qui, parant si délicieusement la grâce féminine, semblent en être l'indispensable complément.

MARTHE RICHARDOT.



Pyjama shantung rose, veste imprimée rose et bleue. Parasol même impression.

REVUE DE PRESSE

DE SARMENT A CHAPLIN ET A VICTOR HUGO

JEAN Sarment a prétendu que « l'idée capitale et directive » du film *Les Lumières de la ville* était empruntée à sa pièce *Les plus beaux Yeux du monde*. En réalité, le thème dramatique en litige est beaucoup plus vieux que la pièce de M. Sarment : il est classique. On cite deux pièces d'auteurs anglais, et Chaplin, dans sa jeunesse, a tenu un rôle dans l'une de ces pièces.

Mais, grâce à M. Rip (*Comédia*), voilà Victor Hugo qui s'en mêle, et l'auteur de *L'Homme qui rit* demande des comptes à M. Jean Sarment.

De votre bonne foi, je ne fais aucun

Monsieur, et si votre œuvre a rencontré

Je ne vous en veux point. Si la célébrité

De Charlot vous permet cette publicité,

Moi, je puis, à mon tour, profiter de la

Le feu qui vous anime en ressuscite un

Par vous, L'Homme qui rit, oublié

A pu se réchauffer à ce feu de Sarment.

Lesage se souvint d'Espinet, et, pour

La Fontaine eut Ésope et Racine,

A vous de décider si Charlot vous fit tort

Quand il imita Jean... en plagiant

P. C. C. : RIP. VICTOR HUGO.

L'ÉTAT ET LE CINÉMA

M. J.-L. Croze demande, dans *Le Journal du Commerce* : « Pourquoi le cinéma français n'aurait-il pas son Comité ? ». Il préconise, d'accord avec M. Locquin, député, une intervention « thérapeutique » de l'État en faveur de notre industrie cinématographique.

Contre « l'invasion du film parlant américain, l'encerclement des firmes françaises par nos concurrents d'outre-Atlantique, auxquels viennent de se joindre, dans une mesure et avec une rigueur presque égales, nos concurrents d'outre-Rhin ». M. Locquin ne voit qu'un « seul moyen » de sauver le cinéma français : « décuple

notre capacité de production avec le concours simultané, indispensable, indéfectible, de l'État, de l'industrie cinématographique et des banques, chacun des trois participants faisant apport de son bien propre, de son avoir personnel à la collectivité. Avant toute chose, l'État devrait faire abandon des taxes exorbitantes sous lesquelles il écrase l'exploitation ; il mettrait au service du centre national de production cinématographique, — ainsi se dénomme le nouvel organe, le comité, si vous voulez, — les terrains nécessaires à l'édification des studios et laboratoires ; enfin, il offrirait les salles lui appartenant et celles qu'il louerait, le tout formant un circuit également national dans lequel passeraient films artistiques, documentaires, éducatifs et historiques, composant le fond de nos différentes cinémathèques. Quant aux deux autres associés, leur rôle respectif n'exige point, pour le quart d'heure, d'être plus explicitement défini ».

Et M. J.-L. Croze conclut, avec M. Locquin, à la nécessité d'un « comité » analogue au Comité des Houillères ou à celui des Forges. « Le cinéma, dit-il, puissante industrie française, à laquelle l'art et l'influence sociale ont part, se doit d'avoir, lui aussi, en dehors, au-dessus de la Chambre syndicale, en utilisant celle-ci, son comité. Là réside le remède au marasme, la guérison de l'impuissance, le secret de l'extension et des bonnes affaires, la source des capitaux, la source de la vie ».

Le « manifeste » Croze-Locquin a suscité de vives polémiques.

M. Henry Lepage, dans *Le Ciné déchaîné*, déclare qu'un tel « Comité du cinéma » ne lui « paraît pas l'organisme viable pouvant diriger utilement et sagement l'industrie cinématographique française ». Et, désespérant de voir jamais réalisée l'union sacrée dans le cinéma français, il ne croit pas à l'efficacité d'un nouveau directoire. Un dictateur, à la façon d'un William Hays pour l'Amérique, « sera peut-être plus utile pour le cinéma français ».

M. L. Druhot, dans *Ciné-Journal*, sous le titre : *On prépare la militarisation du cinéma français*, s'inquiète vivement de l'article de M. J.-L. Croze et des projets de M. Locquin.

Après avoir accordé « un bon point à M. Locquin pour les taxes », il déclare que l'histoire des terrains « est une mauvaise plaisanterie, qui coûtera cher aux contribuables » et proteste contre le projet de « dresser l'État en concurrent direct et... déloyal » des studios existants et des exploitants actuels de salles.

M. Verhyllé, dans *Cinédia*, proteste aussi « contre tout projet d'asservissement, d'étatisation, de socialisation, de domestication, de servage, de vasselage, d'une industrie libre, indépendante, d'un art et d'un commerce artistique ».

« Qui n'ont jamais rien gagné ;
« Qui ne gagneront jamais rien ;
« Et qui ne peuvent que perdre du fait de l'ingérence de l'État... »

Concluons en citant M. Gaston Thierry (*Paris-Midi*) : « L'aide de l'État ne doit en aucun cas se manifester sous forme d'accaparement. En matière cinématographique, plus que partout ailleurs sans doute, il convient de laisser toute liberté à l'initiative privée, de sauvegarder jalousement le libre jeu de la concurrence. »

CONGRÈS DE ROME

Les directives actives sont les suivantes, nous dit P.-A. Harlé dans *La Cinématographie française* :

« Accroître en quantité et qualité les films produits ;

« Établir un type de film « international » utilisable pour le monde entier ;

« Unifier les procédés d'impression du son, prohiber le film large, construire un projecteur standard à bon marché ;

« Plus de minima de garantie. Pourcentage de 25 à 30 p. 100 du brut, taxes et droits déduits pour les grandes salles, et maintien du forfait pour la petite exploitation ;

« Création de centres de distribution des films éducatifs, projetés gratuitement par les directeurs ;

« Règlements de construction et d'aménagement des salles établis par la Fédération ;

« Participation des directeurs à la censure. »

Voilà un programme bien chargé.

P. P.

Pourquoi ?
Parce que...

Tous les artistes, sans exception, achètent-ils leur maquillage à la
PARFUMERIE DES GALERIES SAINT-MARTIN
11 & 13, boulevard Saint-Martin, PARIS

Cette Maison, depuis sa fondation, a dans ses Magasins un Rayon de Fards spécial pour Artistes

NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT...

On se rappelle que nous demandions, dans notre dernier numéro, à nos lecteurs de nous indiquer leurs préférences concernant l'exploitation des films parlants en langues étrangères. Notre appel a été entendu, et nous sommes heureux de publier aujourd'hui quelques-unes des premières réponses qui nous sont parvenues. Comme on le verra ci-dessous, les opinions de nos lecteurs sont assez partagées sur ce sujet.

Je viens, en lectrice de votre jolie revue, donner mon point de vue sur cette question du *dubbing* (quel drôle de mot ! on aurait bien dû en fabriquer un français).

J'ai été mise au courant de ce procédé par les journaux de cinéma.

Moi, je crois qu'il faut prendre nettement parti contre le *dubbing*. Vous dites que les Américains ne font ça que pour leurs très grands acteurs. Ah ! bah, — et la sincérité de leur jeu, qu'est-ce qu'elle deviendra quand on les aura amputés de leurs voix et qu'on l'aura remplacée par la voix de vagues figurants recrutés comme ça au petit bonheur, avec, comme seule condition, qu'ils parlent français. Qu'importe qu'ils fassent des cuirs, ces figurants, pourvu qu'ils « louent » pas trop cher leur voix de Français émigrés et besogneux...

L'art ne doit pas subir de tripotage. Ou bien un film parlé anglais est magnifique, et dans ce cas nous devons le voir en version intégrale, comme *Hallelujah*, ou bien il est médiocre, et il faut le laisser aux Yankees. Pour les films en versions sonores, on peut vraiment comprendre la bonne moyenne des films américains. Leur manque de mouvement montre bien leur insuffisance technique. En effet, il suffit qu'on coupe les dialogues de la plupart des films américains pour nous apercevoir de l'indigence de leur expression. Au contraire, passez sans les paroles *Le Million*, et je suis sûr que ce film aura un intérêt à peine diminué. Il est si charmant, si plein d'entrain. Enfin quoi, c'est du cinéma !

Voilà, monsieur le Directeur, ce que je pense du *dubbing*, qui réaliserait bien, si on y venait en plein, la mécanisation de l'art dont parle Georges Duhamel dans *Scènes de la vie future*.

MARGUERITE FONTANET.

est bon ou mauvais par ses images, avec ou sans paroles.

Les inutiles transpositions du théâtre à l'écran parleront trouveront dans le doublage un surcroît de condamnation.

Quant à la protestation « corporative » des artistes français contre le doublage, ceci est une autre histoire. L'anonymat des doublures ? Soit, exigez des noms, si vous y tenez. Mais je ne vois pas très bien au nom de quel intérêt professionnel on prétend enlever leur emploi, leur gagne-pain aux artistes français, ou parlant français, qui ont « doublé » les traductions.

Pour ce qui est de juger déloyale, voire frauduleuse, la traduction d'un film parlant, voyez-vous nos romanciers protestant, au nom de la littérature française, contre les traductions d'œuvres étrangères ?

HENRI MAURICE.

Puisque vous demandez l'avis de vos lecteurs, voici mon opinion sur le *dubbing* :

Il constitue :
1° Une honte, en ce qu'il réduit la « doublure » au rôle d'un domestique anonyme ; et les artistes français ont parfaitement raison de protester contre cette servitude infamante.

2° Une escroquerie, en tentant de faire croire au public (et certain public peut s'y laisser prendre) que les vedettes étrangères parlent français.

La voix d'un acteur fait partie de sa personnalité au même titre que ses autres qualités physiques ; c'est une mutilation que de le remplacer :

Imaginez que l'on fasse doubler Marlène Dietrich par Gaby Morlay : au lieu d'une voix chaude et canaille, la Lola de *L'Ange Bleu* posséderait une voix cristalline et virginale ; c'est tout le film par terre.

Alors ?

Une seule solution à mon avis : Version intégrale originale, avec, pour le public « monoglotte », une explication : soit par un scénario projeté en deux ou trois parties au cours du film, soit par un speaker commentant le thème, soit (et c'est personnellement ma solution préférée) à l'aide d'un programme contenant une bonne analyse du film, distribué dans la salle avant la projection.

Le public est capable d'accepter des films parlants étrangers de qualité, comme il accepte des représentations théâtrales étrangères ; pour mon compte, j'ai vu : *La Revue espagnole des Champs-Élysées*, en 1925 ; *Les Blacks-Birds* en 1929 et *L'Opéra russe*, en 1931, sans être outre-mesure gêné par mon ignorance de la langue.

Quant au système du « doublage », il n'en faut pas méconnaître l'intérêt, — et, à mon avis, il est encore préférable à celui de la version sonore ; — mais, outre qu'il présente de sérieuses difficultés pour une mise au point parfaite, il est vraiment dangereux pour la production française.

ROGER SAUVÉ.

LES FILMS DU MOIS

Gagne ta vie. — Au pays du scalp. — La Fille du Bouif. — A mi-chemin du ciel. — Pas sur la bouche. — Un soir de rafle. — Tabou. — Spectacles en langues étrangères.

GAGNE TA VIE

Réalisation d'ANDRÉ BERTHOMIEU (parlant).
Interprété par VICTOR BOUCHER, DOLLY DAVIS, ANDRÉ DUBOSC, ROBERT GOUPIL, FLORENCE, MARCHE.

Nous avons tous connu ces comédies américaines bien venues, vives,



Dolly Davis et Victor Boucher dans « Gagne ta vie ».

alertes et gaies, où le gros industriel, mâchant un éternel cigare, chassait un fils alcoolique et veule et qui n'avait pas le sens des affaires. C'était alors que le rejeton déployait mille trésors d'audace et d'ingéniosité, faisait connaissance avec la riche héritière au père bougon et finissait par revenir à la maison paternelle avec un cœur et une dot.

André Berthomieu, — ou plutôt Albert Vuillemez et René Pujol, les scénaristes, — ont repris ce thème fertile en incidents de toutes sortes. Jacques de Laumière, qui possède un père très riche, ce qui lui permet de courir les cabarets de nuit, se voit proprement mettre à la porte par un « paternel » féroce, avec pour tout viatique 500 francs.

— Pour que tu apprécies la valeur de l'argent, tu vas gagner ta vie, lui dit le brave homme dont la for-

tune apparaît suspecte par la suite.

Et Jacques devient professeur de conduite d'auto, marchand de programmes, journaliste inconsciemment au service d'un maître-chanteur, représentant en aspirateurs, etc. Toutes places où il demeure vingt-quatre heures.

Heureusement le hasard lui apporte

AU PAYS DU SCALP

Documentaire sonore réalisé par le marquis DE WAVRIN.

De plus en plus le film remplace maintenant les carnets de bord ou les impressions de voyage manuscrites d'autrefois. De nos jours, on rapporte à ses amis non plus un récit pittoresque et coloré, mais un vivant témoignage des contrées parcourues, des privations endurées et parfois du courage surhumain dont il vous a fallu faire preuve.

Au Pays du scalp, — un titre évocateur des lectures innombrables de toute adolescence, — a été réalisé dans ces conditions. C'est d'un long et pénible voyage de plusieurs milliers de kilomètres à travers l'Amérique du Sud que le marquis de Wavrin, bien connu des ethnographes du monde entier, a rapporté quelque 20.000 mètres de pellicule dans lesquels un choix intelligent et éclairé a été fait.

Nous abordons tout d'abord Guyana, aux constructions toutes en bois, avant d'atteindre la Cordillère des Andes, puis Quito, la capitale de l'Équateur, dont le marché grouille d'une vie intense. A Otavalo, ce sont les fêtes religieuses de la Saint-Jean qui nous guettent, après avoir fait place aux meurtrières courses de taureaux.

Puis voici les premiers Indiens, les *Ocaïnas*, sur les derniers contreforts des Andes et chez lesquels le tatouage est élevé à la hauteur d'une institution. Leurs voisins, les *Bocos*, sont de curieux pêcheurs, qui endorment le poisson à l'aide d'une racine spéciale soporifique, afin de le prendre avec facilité. L'objectif a également saisi leurs célèbres danses « totémiques », merveilleuses de rythme et de frénésie, et qu'un montage adroit met en valeur.

Enfin le pays qui donne son titre au film et sa tribu des *Jivaros*, où la terrible pratique *tsan-tza* perpétue le souvenir des victoires guerrières par une variante du scalp : la chevelure tout entière et la peau du visage du vaincu étant décollées des os du crâne et ébouillonnées à d'innombrables reprises, ce qui a pour but de produire un rétrécissement progressif des tissus.

Le marquis de Wavrin n'a pas voulu terminer son film sur la vision de ces effroyables coutumes. Remontant la pente des Andes, il nous conduit encore aux sources de l'Amazonie, avant d'atteindre le terme du

voyage : le Pacifique aux côtes peuplées d'une multitude d'oiseaux (150.000 à l'hectare), dont l'envol fournit un spectacle magnifique.

LA FILLE DU BOUIF

Film parlant réalisé par RENÉ BUSSY. Interprété par TRAMEL, HENRI LEONI, LOULOU HÉGOBURU.

Le jovial Tramel, si simple et vrai, incarne une fois de plus le personnage désormais classique du Bouif, à la verve et à la gouaille si françaises. Il a les mots d'esprit, les intonations baroques, le parler pittoresque et coloré que l'on attendait. Loulou HégoBURU, dont ce sont les débuts, je crois, devant la caméra, lui donne agréablement la réplique.

A MI-CHEMIN DU CIEL

Film parlé réalisé par ALBERTO CAVALCANTI.

Interprété par JANINE MERREY, ENRIQUE DE RIVERO, MARGUERITE MORENO et THOMY BOURDELLE.

Toujours la même vieille histoire, les hommes étant incorrigibles, mais aussi l'heureuse transposition d'un thème éternel.

Une rivalité amoureuse dresse l'un contre l'autre « les voltigeurs de l'espace » pour les beaux yeux de leur partenaire, enjeu ma foi fort appréciable, puisque c'est Janine Merrey, la petite acrobate.

L'un est Thomy Bourdelle et l'autre Enrique de Rivero. Le premier, un vilain monsieur, — au cinéma s'entend, — n'a pas hésité autrefois à précipiter de douze mètres de haut un camarade qui courtisait la jolie voltigeuse. Et, comme Enrique de Rivero, à son tour, éprouve le même sentiment en faveur de Janine Merrey, il risquerait de subir le même sort si...

Mais nous en avons assez dit. Il ne convient pas de raconter le dénouement, dans ces sortes d'histoires qui tirent tout leur effet de celui-ci.

Janine Merrey, Enrique de Rivero et Thomy Bourdelle forment un trio d'une belle prestance. Marguerite Moreno a campé avec le brio et la fantaisie dont on la sait capable une devineresse de la meilleure veine.

PAS SUR LA BOUCHE

Opérette réalisée par N. RIMSKY et EVREINOFF.

Interprétée par N. RIMSKY, MIREILLE PERREY, MADELEINE GUITTY, LUCIEN GALAS, JACQUES GRÉILLAT, PIERRE MORENO, ALICE TISSOT, JANE MARNY.

C'est toute la vieille querelle des rapports théâtre-cinéma que ressuscite un film comme *Pas sur la bouche*. A-t-on eu raison ou non d'adapter à l'écran la célèbre opérette de Maurice Yvain, dont les airs tendres, légers, entraînants, charmèrent durant de longs soirs les publics les plus divers ?

Sans répondre complètement par la négative, avouons que nous aurions préféré, pour notre part, la mise à l'écran d'une opérette inédite. L'adaptation de *Pas sur la bouche*, en effet, vient trop tôt ou trop tard. Les cou-

CINÉ-MAGAZINE

plets de Maurice Yvain n'ont pas encore acquis cette grâce surannée qui touche infailliblement dans les œuvres de Ch. Lecocq ou R. Planquette, par exemple, et, d'autre part, un succès qui s'étend sur plusieurs mois les a popularisés à un point qu'ils risquent aujourd'hui d'insupporter légèrement.

Mais ce qui est fait est fait, et *Pas sur la bouche* a été transposé avec tout le soin désirable. C'est un film pétri de bonnes intentions, qui vous retient par sa bonne humeur et sa jovialité, même si chaque effet n'aboutit pas toujours.

Le scénario est fertile en divertissements vocaux et intermèdes chorégraphiques.

Mais il aurait gagné à être mené, de par sa nature même, un peu plus rondement. On a l'impression de « trous »,

— ou nous nous trompons fort, — qu'un succès comparable à celui du *Roi des Resquilleurs* attend *Un Soir de rafle*, de la même verve comique, mais plus finement nuancée et avec, en plus, une note attendrie des plus touchantes.

L'action, fort propre, est de celles qui, de nos jours, deviennent vite populaires parce que se déroulant dans des milieux sportifs, pittoresques, hauts en couleur...

Préjean, marin en congé, soustrait aux agents, lors d'une rafle, une jeune fille sur le compte de laquelle il se méprend tout d'abord. Ne l'a-t-il pas prise pour une de ces filles qui pullulent dans la grisante rue de Lappe? Mais il la suit chez elle et reconnaît son erreur. Puis tous deux partent à la fête, où Préjean, ayant relevé le



Janine Merrey et Enrique de Rivero dans « A mi-chemin du ciel ».

alors qu'il n'en existe probablement pas en réalité et que seul un certain relâchement dans les images est la cause de la sensation éprouvée. En argot de théâtre, que le film rappelle parfois, on dirait que « les artistes ménagent trop leur temps ».

Belle photo dans les ensembles. Rimsky se donne beaucoup de mal pour être le flegmatique businessman américain. Il a la désinvolture et l'assurance qu'on lui connaissait dans le muet. Mireille Perrey, à la voix agréable, mais dont le maquillage laisse à désirer, ainsi que Madeleine Guitty, savoureuse en concierge curieuse, le secondent parfaitement.

UN SOIR DE RAFLE

Film parlé et chanté réalisé par CARMINE GALLONE.

Interprété par ALBERT PRÉJEAN, ANNA-BELLA, CONSTANT RÉMY, EDITH MÈRA, LUCIEN BAROUX.

Cette fois, les Films Osso semblent avoir mis dans le mille. Il y a gros à

défi d'un boxeur d'un établissement forain, « endort » le professionnel « pour le compte ». Ce sera le début de la gloire, trois mois avant le championnat de France, qu'il gagne ; six mois avant le championnat d'Europe, qu'il perd, ayant négligé son entraînement au profit d'une admiratrice passionnée. Gros Jean comme devant, il ne lui restera plus qu'à retourner vers sa petite compagne, à se remettre à un entraînement rigoureux.

Carmine Gallone a apporté tant d'application à réaliser ce scénario aidé par le bien connu Henry Decoin, tant de vérité scrupuleuse dans les moindres détails ; il a buriné avec tant de justesse et de vérité le monde mélangé de l'art pugilistique, qu'il est arrivé à transformer de fond en comble un sujet rebattu, auquel il a communiqué une vigueur toute nouvelle.

Un Soir de rafle est avant tout un film populaire dans le bon sens du terme ; vivant et animé, il vous



présente toujours

Les meilleurs films

interprétés

par

Les plus grandes
vedettes

Permanent :

de midi

à 1 h. 30 du matin

entraîne irrésistiblement dans un tourbillon, il vous émeut, vous séduit, vous amuse tour à tour. Sa formule même, mêlant avec infiniment de subtilité le sentiment au sport et le sport au comique, permet à chacun de faire son choix.

Les âmes romanesques s'attendrissent sur la gracieuse idylle qui parcourt le film, et le public sportif aura amplement matière à se passionner aux aventures héroï-comiques du jeune héros moderne incarné par Préjean.

Celui-ci, du reste, a trouvé là une de ses meilleures créations. Mais aussi il s'est donné tout entier à son rôle; s'entraînant de longs mois à l'avance, il acquit ainsi le métier et la forme nécessaires à la vraisemblance de la

animé et plaisant de bout en bout, bref une des meilleures bandes qu'il nous ait été donné de voir ces derniers temps.

TABOU

Film sonore réalisé par F.-W. MURNAU.

Il fallait beaucoup de courage et de confiance en soi pour entreprendre le récit d'une pure idylle polynésienne après le suave *Moana* et les déchirantes *Ombres blanches*. Ces deux films avaient atteint dans leur genre à une sorte de perfection qui ne souffrait pas d'être recommencée.

Cette gageure, Murnau l'a tentée, mais, hélas! n'a pas assisté au triomphe qui devait accueillir son œuvre, puisque un stupide accident d'auto-



Une scène de « Tabou ».

situation. Il doit être autant félicité pour la conscience professionnelle qu'il a montrée en refusant de se faire « doubler », ce qui eût été relativement facile, que pour le naturel et l'entrain dont il a fait preuve.

Annabella nous a ravi par une exquise sensibilité et la profondeur nuancée de son jeu : elle est très en progrès. Enfin, au milieu d'interprètes excellents comme Edith Mera et Baroux et de figures épisodiques remarquablement typées, Constant Rémy burine avec une vérité poignante l'ancien boxeur aujourd'hui déchu et devenu manager d'un poulain turbulent. Il a, à deux ou trois moments, des accents d'une sincérité sobre et bouleversante : que voilà un merveilleux artiste de composition et qu'on regrette de le voir si peu à l'écran ! Espérons, autant pour nous que pour lui, que ce regret nous n'aurons plus à le formuler désormais.

En résumé : un film parfait, quoique sans prétentions, plein de vie et d'un pittoresque qui sait rester discret, fort

mobile lui coûta la vie le jour même où il se rendait à la présentation de son dernier film.

Tabou, comme *Moana*, est un poème magnifique, à la nature, à la vie indolente et paisible, exempte de contraintes morales et de soucis matériels.

Dans le cadre éblouissant des îles polynésiennes, Matahi, l'athlétique pêcheur, aime Réri au regard velouté, et en est aimé. Il semble que rien ne doit venir obscurcir leur bonheur, leurs jeux et leurs ris, lorsque Réri est choisie par le vieux chef pour être consacrée au Dieu. Elle est maintenant tabou : aucun homme ne doit lever les yeux sur elle, sous peine de mort.

Pourtant Matahi, sûr de l'amour dont son cœur est plein, arrache son amante des mains du vieux chef, et le jeune couple s'enfuit vers quelque autre île où il n'aura pas à redouter la colère des dieux. Leur bonheur simple et libre n'est que de courte durée. Le vieux chef retrouve leur trace et oblige Réri à le suivre. Matahi se lance à leur poursuite ; mais il a

trop présumé de ses forces : une vague l'engloutit, et il disparaît dans les flots, tandis que les voiles blanches emmènent Réri vers l'holocauste.

Si l'histoire tendre et noble qu'imagina Murnau n'a pas le mérite de l'absolue nouveauté, le lieu enchanteur et grisant où elle se déroule suffit à la transfigurer. L'anecdote passe ici au second rang et cède la première place à la magnificence de la matière.

SPECTACLES EN LANGUES
ÉTRANGÈRES

Reaching for the Moon. — Suivant sa lente et inévitable évolution, le bouillant Zorro de jadis est devenu



Douglas Fairbanks et Bebe Daniels, dans « Reaching for the Moon ».

un personnage suprêmement décoratif de salon, presque aussi tranquille, calme et rangé que le commun des mortels. Avec le parlant, s'il y a maintenant de l'étrangeté et de la fantaisie dans sa conduite, — c'est cette fois un businessman ingénu qui découvre l'amour sous les traits de Bebe Daniels, racée, splendide, méconnaissable, — c'est dans ses propos pétillants de malice qu'il faut les chercher et non plus dans son aspect extérieur, sa démarche ailée et bondissante, tout à la joie de vivre.

Quant au film lui-même, comme on s'en doute, il est d'une facture irréprochable. Rien n'a été épargné pour en faire un petit régal des yeux et tout concourt à la perfection picturale : décors figiolés, costumes seyants mis admirablement en valeur par une photographie d'une douce et pure luminosité. Dialogue d'un entrain et d'une vivacité étonnants. Et quelle figuration : un vrai parterre de beautés féminines!

Devil's Holiday. — La version originale des *Vacances du Diable*, ce qui offre une comparaison intéressante à faire entre deux interprétations dis-

semblables en tout et pour tout. Par ailleurs, le découpage, la mise en plans, la succession de ceux-ci, le montage, sont les mêmes. Et pourtant il s'agit d'une transfiguration complète. Mais n'est-ce pas à Nancy Caroll, trépidante, que le film américain doit une animation que nous ne lui soupçonnerions pas ?

The Cocoanuts. — Autre film des Marx Brothers, mais antérieur à *Animal Crackers*, d'une si belle verve comique, et fustigeant de belle façon la morale et les préjugés étroits. On peut dire que le premier laisse très sensiblement deviner ce qu'allait contenir le second. Il en est la vivante ébauche. Mais quand se décidera-t-on à inscrire au début de chaque film la date de sa réalisation? Robert Florey, l'auteur, a protesté contre le retard dissimulé apporté à la présentation de *The Cocoanuts*, et il a eu raison.

Deux Cœurs, une Valse. — Les cinq premières minutes sont tout simplement délicieuses. On voit Schubert, toutes fenêtres ouvertes, composer un air vif et entraînant repris par un passant, puis par un violoneux et enfin par tout le quartier.

Le reste, qui se passe à notre époque, sans être de cette qualité, est facile, bien venu, d'une grâce alerte et pimpante avec quelques entrées burlesques et parfois des trouvailles musicales fort jolies. Du naturel dans l'interprétation.

Disraëli. — La vie du célèbre homme d'État anglais nous avait déjà été contée, avec le même protagoniste d'ailleurs. Pour cette deuxième mouture cinématographique, on a poussé jusqu'à la minutie le souci du détail historique. Aussi *Disraëli* est-il avant tout un excellent document biographique, un peu froid, mais auquel George Arliss, étonnant de ressemblance avec le modèle, communique une sorte de flamme intérieure.

The Gang Buster. — Un mélange adroit et prenant d'humour et d'angoisse dans lequel excellent les réalisateurs d'U. S. A. Jack Oakie mène remarquablement le train et, barman d'un nouveau genre, s'entend comme pas un à doser savamment la drôlerie et l'épouvante dans un cocktail fort épicé.

MARCEL CARNÉ.

L'abondance des matières nous oblige à reporter au mois prochain les critiques de : La Maison jaune du Rio, Un homme en habit, Laurette ou Le Cachet rouge, Au temps des valse et Passeport 13.444, projetés actuellement sur les boulevards, ainsi que le compte rendu du Train des Suicidés et de Passions, présentés ces jours-ci avec succès.



Autour d'une Enquête

(Suite de la page 27.)

La déposition de ce nouveau témoin avait étrangement bouleversé le juge Biénert.

Le soir même, il était rentré chez lui encore plus soucieux qu'à l'ordinaire. Force lui était de convenir que du faisceau de preuves qu'il avait accumulées sur la tête de Bernt, avec quelque entêtement, aucune d'elles ne démontrait la culpabilité irréfutable de l'accusé.

Aujourd'hui le dernier coup lui avait été donné. L'X mystérieux, le personnage de fiction, créé de toutes pièces, croyait-il, par l'inculpé, existait réellement.

Là cependant ne résidait pas l'unique objet de ses tourments.

Chose plus grave pour son cœur de père, il n'avait pas aperçu son fils Walter depuis que celui-ci était parti en compagnie de Bernt quelques heures avant le crime.

Chaque soir en rentrant, dès l'antichambre, il interrogeait le valet de chambre et, invariablement depuis bientôt huit jours, il s'attirait la même réponse.

— Monsieur Walter n'est pas encore rentré.

Certes, Biénert n'ignorait pas son fils coureur. Celui-ci, qui atteignait sa vingt-huitième année, n'en était pas à sa première fugue. Mais jamais le jeune homme n'était resté aussi longtemps absent, sans, au moins, faire savoir de ses nouvelles.

— Peut-être aura-t-il enfin prévenu sa sœur, pensa le père en se rendant dans son cabinet de travail.

Mais, arrivé devant son bureau, il se laissa tomber lourdement dans son fauteuil plutôt qu'il ne s'assit.

Depuis deux jours, un doute affreux le torturait, qu'il avait d'abord voulu chasser de son cerveau comme une supposition folle, irraisonnée, mais que le témoignage de ce jour faisait revenir avec plus de force et aussi de vraisemblance.

Tout en se défendant de faire un rapprochement épouvantable, le pauvre homme cherchait à mettre de l'ordre dans son esprit.

Voyons, le soir où il avait fait la connaissance de Paul Bernt, alors qu'il se débarrassait de son pardessus dans l'entrée, n'avait-il pas cru entendre une conversation animée entre son fils, un inconnu et sa fille ?

Mais oui, il se rappelait maintenant fort bien ce détail, auquel il n'avait plus songé : quand Walter lui avait présenté son ami, sa fille n'était pas là. Pourquoi Greta avait-elle éprouvé le besoin de lui faire croire qu'elle ne connaissait pas Paul Bernt ? Qu'espérait-elle lui cacher et que craignait-elle ?

Autre chose. Walter présentant Paul à son père avait dit : *Un ami très cher*, et celui-ci à l'instruction avait déclaré avoir remis les clefs à *son meilleur ami*.

Fallait-il en déduire que...

Ah ! et puis non, ces craintes étaient absurdes, infâme ce rapprochement. Se pouvait-il que son enfant, son petit, se fût rendu coupable d'une chose pareille ?

Biénert en était là de ses réflexions lorsque, derrière lui, quelqu'un ouvrit la porte en habitué des lieux. Il se leva d'un bond, mû par une suprême espérance.

— Walter !

C'était sa fille Greta.

Biénert eut un geste accablé et se rassit tout en regardant tristement sa fille :

— Ah ! c'est toi ! Laisse-moi, mon enfant, veux-tu ? J'ai encore beaucoup de travail.

Puis comme celle-ci faisait mine de s'en aller, il la rappela :

— Greta !

— Papa ?

— Viens ici. Dis-moi, est-ce que Walter était très ami avec ce Bernt ?

Incapable de se contenir, la jeune fille fondit en larmes et vint se réfugier dans les bras de son père.

— Oh ! papa, c'est épouvantable !...

— Ce qui est épouvantable, mon enfant, c'est de penser que mon fils a pu être l'ami d'un individu comme celui-là !

Et Biénert serrait sa fille contre sa poitrine comme pour la préserver d'un ennemi invisible. Mais, à peine avait-il prononcé ces derniers mots que Greta, échappant à son étreinte, se redressa, véhémentement, et ce fut avec un visage qu'il ne lui connaissait pas qu'elle laissa échapper ce cri qu'elle tenait en réserve depuis des jours :

— Papa ! Ce n'est pas Paul Bernt qui a fait cela !

Le magistrat ne saisit pas tout de suite, et ce n'est que lorsqu'il vit sa fille, qui elle avait mesuré toute l'étendue de son aveu, le quitter précipitamment pour aller s'enfermer dans sa chambre, que le malheureux comprit soudain combien étaient fondées ses suppositions.

Son fils absent, sa fille se refusant sans doute à toute autre déclaration, une seule personne désormais pouvait lui avouer sans détours la vérité : Paul Bernt.

Seulement, y consentirait-il alors que tant d'interrogatoires l'avaient vu s'enfermer dans un mutisme farouche ?

Biénert, cependant, n'ignorait pas que plusieurs inculpés, niant énergiquement les faits qui leur étaient reprochés, avaient avoué leurs forfaits lors de certains interrogatoires de nuit, où ils arrivaient dans le bureau du juge d'instruction en s'ajustant, les cheveux et la mine défaites, la tête encore lourde de sommeil.

Sa résolution fut prise. Cette nuit même il ferait précipitamment extraire Bernt de sa cellule, et celui-ci, adroitement questionné, durant des heures entières s'il le fallait, finirait par livrer le nom du coupable.

Pour le père torturé n'importe quelle révélation, aussi épouvantable soit-elle, valait mieux que l'incertitude qui le tenaillait, et pour le magistrat, qui entrevoyait confusément qu'il lui faudrait peut-être bientôt choisir entre son amour paternel et les devoirs de sa charge, il fallait que cette nuit fût décisive.

Elle le serait. Avant Bernt, il ne comptait plus le nombre des inculpés auxquels il avait réussi à arracher des aveux complets.

Mais, à peine avait-il quitté son domicile pour se rendre au Palais de Justice que la sonnerie grêle du téléphone retentit dans son appartement.

Greta, qui était couchée mais ne dormait pas, sur-sauta.

La sonnerie fit à nouveau entendre son appel bref ; mais déjà la jeune fille s'emparait fébrilement du récepteur d'une voix que l'émotion faisait trembler, signalait sa présence par un « Allo ! » étouffé, lorsqu'elle reconnut au bout du fil la voix de son frère :

— Allo ! c'est toi, Walter ? Ah ! enfin... Non, papa n'est pas là. Il vient de sortir à l'instant... Écoute-moi, Walter, je t'en supplie !

Mais la voix lointaine de son frère lui parvenait impatiente.

— Greta, je ne peux pas parler ici. Comprends donc ! Sais-tu où est papa ?

— Je crois qu'il est parti au Palais... Allo ! Walter ? Allo, ne coupez pas, voyons... Allo !...

Pendant ce temps, le juge arrivait au Palais de Justice, dont il réveilla le gardien qui bafouillait de vagues excuses. Biénert, se souciant peu des formules de politesse, le coupa :

— Faites venir le prévenu dans mon cabinet, immédiatement. J'ai à l'interroger sur un fait nouveau.

Et, tandis que le subalterne s'empressait d'exécuter cet ordre, le juge, arrivé dans son bureau, préparait nerveusement son plan d'attaque.

De la prison au Palais, il y a un long trajet de couloirs ; néanmoins Biénert trouvait que l'accusé tardait bien à arriver lorsque la sonnerie du téléphone retentit :

— Qui peut me demander à cette heure, maugré-t-il en portant l'écouteur à son oreille. Allo, qui parle ? Personne ne répondit.

— Mais enfin, qui est à l'appareil ?

A peine avait-il achevé cette phrase qu'il perçut nettement au bout du fil le dé clic signalant que son invisible interlocuteur avait raccroché le récepteur.

Moitié par colère, moitié par inquiétude, il demanda le standard :

— Pouvez-vous savoir qui me demandait à l'instant.

La réponse arriva, laconique :

— Votre fils, monsieur le juge.

Biénert n'eut pas la force d'ajouter quoi que ce soit. Il ne songea même pas à demander à la standardiste s'il lui était possible de lui indiquer d'où son fils avait téléphoné.

Du reste, un gardien introduisait Paul Bernt.

Celui-ci, furieux, n'attendit pas que le juge lui posât des questions :

— On ne m'a même pas laissé le temps de m'habiller, vociféra-t-il. Je voudrais bien savoir s'il est permis de réveiller quelqu'un au milieu de la nuit pour l'amener ici ! J'exige la présence de mon avocat !

Pourtant la voix du juge était douce qui répondait :

— Laissez-moi faire, voulez-vous ?

— Il me semble pourtant que j'ai le droit d'exiger l'assistance de mon avocat !

— Je me conforme au code. Asseyez-vous. Voulez-vous une cigarette.

— Je vous remercie.

Paul prit la cigarette que lui tendait le juge et l'aluma. Pendant quelques minutes, un silence pesant régna, durant lequel le magistrat cherchait à lire sur le visage de l'accusé l'aveu de son crime. De son côté, Bernt, sentant que la minute était décisive et que, seul, un mobile extrêmement grave avait pu pousser le magistrat à venir l'interroger au milieu de la nuit, cherchait à se soustraire au regard inquisiteur qui le parcourait.

Cependant la figure de son tortionnaire lui ayant semblé, l'espace d'un éclair, accessible à la pitié, Paul crut bon de s'excuser :

— Oui, bien sûr ; vous avez l'habitude de voir les gens perdre leur sang-froid. Vous comprenez, ces interrogatoires interminables... c'est épuisant. Tenez, la nuit dernière, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit...

Mais le juge ne disant toujours rien, le jeune homme perdit patience :

— Oui, vous allez encore dénaturer tout ce que je dis. C'est à vous d'établir que je suis coupable. Ce n'est pas à moi de prouver que je suis innocent !

Il y eut encore quelques minutes de silence au bout desquelles le magistrat comprit que le moment était venu de frapper un grand coup.

— Bernt, prononça-t-il avec gravité, nous sommes sur la trace de l'homme auquel vous avez donné les clefs !

Il s'attendait à voir son interlocuteur bondir de joie, lui crier à la face son contentement de savoir enfin qu'avec la fin de l'équivoque allait cesser le martyre qu'il endurait depuis des jours.

Mais, à sa profonde stupéfaction, l'inculpé ne manifesta nul plaisir. Au contraire, cette nouvelle sembla

l'accabler plus profondément encore, et c'est d'une voix sourde qu'il répondit au juge interdit :

— Je vous ai menti, monsieur. C'est moi qui ai jeté les clefs dans le petit lac de Tiergarten, près du pont.

— Comment voulez-vous que je vous croie, Bernt. Vous me dites d'abord que vous n'avez jamais eu de clefs. — Ensuite que vous les avez oubliées chez vous.

— Puis vous les avez prêtées à un ami. — Et maintenant vous les avez jetées dans le lac. — Allons, le nom de l'ami auquel vous avez prêté les clefs ?

Paul voulut persister dans ses dénégations.

— Je vous assure, monsieur le juge, Klätte ment. Cette histoire de clefs est une pure invention... Klätte est un menteur... je vous assure que j'ai jeté les clefs !

Chose étrange, plus l'inculpé plaquait seul coupable, plus le juge avait l'impression qu'il cherchait à sous-traire un inconnu à l'attention de la police. Plus il se rétractait, plus il entrevoyait que sa première déposition, seule, était sincère.

Aussi ne put-il s'empêcher de lui dire :

— Bernt, pourquoi défendez-vous l'autre ?

Le jeune homme se leva d'un bond et, avec l'énergie de quelqu'un qui se désespère de ne pouvoir faire entendre la vérité à son interlocuteur :

— Il n'y a pas « d'autre », vous dis-je, clama-t-il... Et, si vous voulez le savoir, la jeune fille dont je vous ai parlé n'existe pas non plus !

Le juge, qui marchait à grands pas de long en large dans son cabinet, s'arrêta surpris :

— Comment, elle n'existe pas ?

— Je l'avais fait croire à Erna Kabisch, parce que je voulais me séparer d'elle. Je voulais rompre à tout prix.

— Pour épouser l'autre !

— Non, enfin ! Vous ne le savez tout de même pas mieux que moi. Mais non, mais non ! Quand je vous dis qu'il n'y a rien !

Et il paraissait si sincère que le magistrat se raccrocha un moment à un ultime espoir. Si pourtant l'homme qu'il avait en face de lui disait vrai ! Si son fils n'avait pas trempé dans cet épouvantable meurtre et si tout cela n'était qu'un mauvais rêve !

La joie, l'émotion qui l'étreignaient en l'espace d'une seconde lui firent commettre une erreur de tactique.

— Pourquoi vous donnez-vous tant de mal pour mentir, Bernt ? Vous n'êtes pas un assassin. Vous avez tué dans un moment de passion. Voilà comment les choses ont dû se passer. Allons, libérez votre conscience... Avouez !

Ce disant, il avait repris son manège exaspérant et arpentait mécaniquement de long en large son cabinet.

Un, deux, trois, quatre : demi-tour. Un, deux, trois, quatre : demi-tour. Et, chaque fois qu'il arrivait près du radiateur, il promenait nerveusement un crayon sur les tubes de fonte qui rendaient un son creux.

Crispé, les nerfs à bout, agité de tremblements convulsifs, claquant des dents, Paul suivait comme hypnotisé la marche crispante : un, deux, trois, quatre : demi-tour ; un, deux, trois, quatre : demi-tour, entrecoupée par la gamme chromatique des sons émis par le crayon promené sur le radiateur.

A la fin, il n'y tint plus. Pâle, défait, les larmes jaillissant de ses yeux fiévreux, il se leva dans un sursaut de tout son être. Bégayant, la voix étouffée par les sanglots, il trouva néanmoins la force d'articuler dans un suprême effort, clamant à la fois son innocence et sa rancoeur, sa faiblesse et sa révolte :

— Non non, ce n'est pas moi. Je ne l'ai pas assassinée !... Elle m'a pourtant harcelé, exaspéré, poussé à bout... J'aurais eu cent fois raison de la tuer, mais j'étais trop lâche. Je ne l'ai pas fait !... Je ne l'ai pas fait. Je ne l'ai pas tuée. Ce n'est pas moi !

COURRIER DES LECTEURS

Tout lecteur, abonné ou non, désirant un renseignement quelconque sur un sujet cinématographique : technique, artistique, documentaire ou commercial, est prié d'adresser directement sa demande à IRIS. Prière de limiter à trois le nombre des questions. Les lettres parvenues avant le 15 du mois trouveront leur réponse au prochain numéro.

Derniers abonnements reçus :

MM. Séré Gaston (Montpellier) ; Néro-Film (Berlin) ; Cuau (Shanghai) ; Girsberger (Zurich) ; Paul (Vergèze) ; Salomon (Lyon) ; Gretnener Luiz (Rio-de-Janeiro) ; Stechert (Paris) ; Da Costa (Paris) ; Agencia Cinematografica (Lisbonne) ; Cativiela (Shanghai) ; De Che-did (Alexandrie) ; Alfred Markus (Bâle) ; Jean Boyer (Berlin) ; Publitschnaya (Leningrad) ; Tisenberg (Paris) ; Cinéma-Théâtre (Canthville, Cochinchine) ; Hôtel du Renard (Châlons-sur-Marne).

M^{me} Périsse (Bordeaux) ; Duvoisin (Rochefort-sur-Mer) ; Ottaviani (Châton, Seine) ; Anka Tranowna (Varsovie) ; Jones Henriette (Port-au-Prince) ; Chaze (Alger) ; Jane Renouard (Saint-Cloud, Seine) ; Nicolas Rebeiz (Beyrouth) ; Baronne de Montagnac (Tonkin) ; Yvonne Bazin (Dijon) ; Jeanne Helbling (Hollywood) — A tous, merci.

Une Anglaise admiratrice de la France.

— 1^o Vous avez dans ce numéro toute satisfaction, car vous y trouverez une interview d'Albert Préjean et les renseignements que vous désirez. — 2^o Il est agréable de recevoir de l'étranger d'aussi sincères et aimables marques de sympathie : vous avez depuis peu quelquefois l'occasion de voir des films français, et j'en suis avec vous fort heureux. Certains ont même remporté chez vous un franc succès quoique parlés en français. De cela nous sommes tous fiers. — 3^o Nous avons dans notre édition de cartes postales un portrait de Préjean, mais il n'est pas en smoking.

Monaco. — 1^o Je n'ai pas encore connaissance de ce groupement, mais l'idée

AVEZ-VOUS NOTÉ notre changement d'adresse?

Les bureaux de CINÉ-MAGAZINE et de l'Annuaire Général de la Cinématographie, ont été transférés 78, Bd Saint-Michel, Paris (VI^e).
Tél. : Danton 49-33.

en est excellente, et j'en ai plusieurs organisations qu'il ont envisagé. — 2^o Il n'y a maintenant presque plus de films avec disques ; la plupart des appareils sonores sont néanmoins conçus pour passer indifféremment les enregistrements sur pellicule ou sur disques. — 3^o Je ne peux rien vous dire sur cet appareil, sinon qu'il en est d'excellents français...

Je n'ai qu'un amour... c'est lui. — Voilà qui est franc, mais peu rassurant pour M^{me} Boyer, si toutefois il y a une M^{me} Boyer. — 1^o Charles Boyer n'a rien tourné entre *Barcarolle d'amour* et *Big House*. Son adresse : 6, rue Danté. Il est fort probable qu'il réponde à une demande de photographie de votre part. — 2^o Mon sentiment sur *Big House* ? C'est un film excellent, remarquablement dirigé et mis en scène, joué avec une rare conscience. J'avais malheureusement vu auparavant la version américaine avec Wallace Beery, qui était davantage l'homme du rôle que Berley ! Néanmoins ce dernier, grâce à son très grand talent, a fait une création remarquable, comme Boyer d'ailleurs. Les Américains, cm ne vous le dites, nous ont fait « la

pige » comme décors et comme mise en scène, mais n'oubliez pas que pareille fastuosité leur fut permise parce que les-dits décors ont été amortis sur trois ou quatre films (versions américaine, française, espagnole, je crois, etc...).

Valermos. — Ce que vous nous proposez n'est pas de notre ressort ; adressez-vous à n'importe quelle maison de travaux photographiques : elle vous exécutera ce travail.

Dré. — J'ai beaucoup aimé la façon dont vous présentez. C'est franc, net et sympathique. Mais si, je connais Le Mans, et je ne dis pas hélas ! Il est vrai que je n'y vis pas. — 1^o Je serai, si vous le voulez bien, le dixième, celui qui ne vous traite pas d'imbécile, car les jugements que vous portez sur les films que vous avez vous déclent un esprit critique intéressant et un goût excellent pour le bon cinéma. Tout à fait d'accord donc avec vous, sauf... mais je viens de relire votre lettre et ne trouve rien à redire. Vous avez jugé tous ces films avec infiniment de bon sens, quelquefois avec peut-être un peu trop de sévérité. Votre réponse concernant le *dubbing* me parvient trop tard pour qu'on la puisse insérer dans ce numéro. Elle trouvera sa place dans le prochain : elle reflète d'ailleurs exactement mon opinion. — 2^o Je n'avance en général ce que je sais, et j'avais parfaitement raison lorsque j'écrivais que Lilian Harvey ne parlait pas français. J'ai eu l'occasion de voir cette délicieuse artiste il y a trois ou quatre mois, et je peux vous affirmer qu'à part une quinzaine de mots elle ignore tout de notre langue. Son effort n'est-il pas plus merveilleux de tourner des versions françaises pour lesquelles elle doit apprendre son texte mot à mot, comme elle le fait pour les versions espagnoles. Elle est d'origine anglaise et parle admirablement, naturellement, anglais et allemand. Écrivez-moi régulièrement, j'aurai toujours plaisir à vous lire et à vous répondre.

Louissette. — Très heureux de votre

taïste, qui avait jadis conquis la foule des théâtres de Broadway. — Charley Chase est le vrai type de Broadway. La manière dont il s'habille, le port de son chapeau, sa petite moustache, sa marche, le distinguent et le caractérisent. Il apporte à l'écran sa personnalité intégrale ; il est au naturel tel qu'on le voit dans ses comédies si originales.

retour dans ce courrier. — 1^o Notre collection de photographies 18 x 24 s'augmente régulièrement, et Marie Bell est une des artistes qui y trouveront très bientôt leur place. — 2^o Je n'ai jamais entendu parler de ce film. Il y a certainement erreur. — 3^o Je comprends très bien votre engouement pour cette artiste, qui s'est révélée une des plus agréables du parlant. Son jeu est infiniment simple et sympathique ; sa voix chaude et bien timbrée rend merveille au micro. A bientôt ?

L'IODHYRINE de D'ESCHAMP FAIT MAIGRIR

Sans nuire à la Santé
Boîte de 60 CACHETS-PILULAIRES : 19 fr. 40
LALEUF, 20, Rue du Laos, PARIS (XV^e).

Nibog. — 1^o Henri Garat fut découvert, pour le cinéma, par M. Marcel Vandal. — Garat faisait alors du music-hall, — ceci sauf erreur. — 2^o Écrivez à Jean Gabin c/o Film Osso, 73, avenue des Champs-Élysées. — 3^o Je ne sais pas.

Tarag. — 1^o Henri Garat n'est pas à Paris actuellement ; il tourne à Berlin un grand film avec Lilian Harvey. Il n'a donc pas d'adresse fixe à Paris, mais on peut lui écrire c/o A. C. E., 11 bis, rue Volney, qui transmet. — 2^o Ces deux artistes ne sont pas mariés. Ce n'est pas une raison parce qu'ils tourneraient et tournent encore souvent ensemble pour les croire unis.

Alouette. — 1^o Charlie Chaplin est encore en France, à Juan-les-Pins, où il connaît la douceur de vivre, oisif et loin du monde cinématographique. Quant à Douglas Fairbanks, Mary Pickford et Gloria Swanson, ils sont repartis en Amérique. J'ai eu le plaisir de voir Gloria Swanson avant son embarquement ; elle me fit presque une promesse : étudier le français qu'elle comprend mais parle imparfaitement afin de tourner des versions françaises de ses films. — 2^o C'est bien elle qui eut en effet un cheval d'engagé dans une course le jour du Grand Prix. Arrivé second, son cheval fut disqualifié à la suite d'une réclamation d'un jockey, et Gloria en fut bien désolée. C'était ses débuts de propriétaire, et on comprend son désenchantement.

J'aime rire. — Je ne pense pas qu'une biographie très détaillée intéresse beaucoup de nos lecteurs, mais je vais néanmoins vous donner en partie satisfaction, car je viens de recevoir d'Amérique toute une étude sur cet artiste.

Le parlant, qui a nui à tant d'artistes, ne causa aucune terreur à Charley Chase ; au contraire, il le reçut à bras ouverts... car il allait pouvoir satisfaire un de ses plus chers désirs et offrir au public de l'écran son répertoire de chanteur fan-

CINÉ-MAGAZINE

Il est le beau Brummel des comédiens... Il sait la valeur d'un bon tailleur et d'une cravate bien nouée. Il est l'élégance personifiée parmi ses collègues du genre comique...

Chase écrit la plupart de ses comédies. A l'encontre d'autres, il personnifie un type différent dans chaque film qu'il tourne, différent dans un sens, mais essentiellement le même dans l'autre... un innocent qui porte un masque d'homme du monde, un aventurier timide qui se cache sous le mannequin bien habillé...

Cet artiste aux multiples talents naquit à Baltimore, dans l'Etat de Maryland. Il a environ trente ans. Sa jeunesse ne fut pas très heureuse, et il passa par une dure école. A l'âge de quatorze ans, il fit ses débuts de chanteur en interprétant des chansons illustrées dans les cinémas et les petits théâtres. Dès lors, il sut qu'il avait trouvé son élément.

Par la suite, il obtint des engagements de music-halls, et sa voix agréable, sa personnalité sympathique, ses pieds agiles et son sens inné du rythme et de la syncope lui valurent bientôt une renommée... Il acquit sans peine le vernis et le savoir-faire de l'artiste fini, ainsi qu'un répertoire varié.

La Californie et le cinéma ne pouvaient manquer d'attirer tant d'originalité et d'entrain. En 1912, il tourna son premier film pour le Studio Universal, d'autres pour Sennett, pour Keystone Comedies. Ensuite il fit de la mise en scène et réalisa avec succès de nombreuses comédies.

Il y a quatre ans, un de ses acteurs devint malade, et il dut le remplacer. Son succès fut instantané. Le metteur en scène Chase devint à nouveau et définitivement le comédien Charley Chase. Charley Chase a déjà tourné plusieurs films parlants français : *Le Joueur de golf*, *Nom d'une pipe*, *Pèle-Mêle*, *Les Chercheuses d'or*, *Gare la Bombe!* etc., qui passeront bientôt en France.

Raskolnikoff. — 1^o Mais oui, croyez-moi, il est extrêmement difficile de trouver dans un studio un emploi comme celui qui vous tente. Des aspirants assistants ? Ils sont légion. Des régisseurs ? D'expérimentés sont sans travail depuis des mois. Il vous faudrait commencer petit, tout petit. Mais ce n'est que sur place et en vous faisant quelques relations dans le monde cinématographique que vous aurez une petite chance d'aboutir. — 2^o Revoyez le début de *City-Lights*, vous le comprendrez mieux à la seconde vision. Cette ridicule déformation des voix est voulue ; elle est une caricature à la fois du film parlant et aussi de ces cérémonies officielles où les orateurs débitent des lieux communs, que personne n'écoute ni ne comprend. Quant à la composition de la statue, elle est d'une cocasserie irrésistible. Elle représente la paix au service de la fortune. Or, la paix est armée d'un glaive sur lequel Chaplin s'empale à demi, et la fortune tend la main et semble mendier. — 3^o Tout à fait de votre avis en ce qui concerne *Ombres Blanches* et *Le Chemin du Paradis*. *Flagrant délit* m'a beaucoup amusé, et je pense que vous avez tort, parce que vous avez été déçu une fois par un film-opérette, de condamner maintenant ce genre. Il en est d'exquis en préparation, qui vaudront certainement la peine d'être vus. — 4^o Il m'est très difficile de porter un jugement sur cette revue. Qu'en pensez-vous vous-même ?

IRIS.

VOYEZ EN 3^e PAGE

NOTRE NOUVEAU
TARIF D'ABONNEMENT

taïste, qui avait jadis conquis la foule des théâtres de Broadway.

Charley Chase est le vrai type de Broadway. La manière dont il s'habille, le port de son chapeau, sa petite moustache, sa marche, le distinguent et le caractérisent. Il apporte à l'écran sa personnalité intégrale ; il est au naturel tel qu'on le voit dans ses comédies si originales.

Sa carrière cinématographique ne date que de quatre ans.

Seins

Développés, Reconstitués
Embellis, raffermis
par les
**Pilules
Orientales**



toniques et bienfaisantes, employées dans tous les pays par les femmes et les jeunes filles pour combler les salières et acquérir, conserver ou recouvrer la beauté de la gorge.

Traitement facile à suivre en secret. Flacon 16 fr. 60 (contre remb^t 18 fr. 45).

J. Ratié, pharmacien, 45, rue de l'Echiquier, PARIS (10^e)
à BRUXELLES : Pharmacies Saint-Michel, Delacre, etc.
GENÈVE : A. Junod, 21, quai des Bergues

Mariages honorables, riches et p. t. situations.
M^{me} TELLIER, 4, r. de Chantilly (r. sér.).

VOYANTE célèbre, voit tout, dit tout. Reçoit de 10 h. à 7 h. M^{me} THÉODORA, 14, rue Lepic (18^e). Corresp. Env. pren., date de nais. 15 fr.

MARIAGES légaux, riches et toutes situations honorables, relations dans toute la France. Reçoit de 2 à 7 heures et sur rendez-vous. M^{me} BLANCHARD, 5, r. Cardinal-Mercier (1^{er} étage).

LA COLLECTION "FAMA"

Bibliothèque idéale
pour la Femme et la Jeune Fille
PARAIT TROIS FOIS PAR MOIS, LES 10, 17 ET 25
EN VENTE PARTOUT :
1 fr. 50

La Collection Fama, ne publie que des romans d'un intérêt incontestable, œuvres d'auteurs réputés. Elle a le souci de ne donner à sa nombreuse clientèle de Lectrices que des textes dont le fond et la forme ne puissent choquer aucun principe moral. Son seul but est de présenter des œuvres romanesques, attrayantes, pouvant être lues entre toutes les mains.

La Collection Fama, à la valeur de ses romans, joint le charme d'un format pratique, d'une couverture artistique en plusieurs couleurs joliment illustrée. Son prix extrêmement modique la rend accessible aux bourses les plus modestes, bien qu'elle soit digne de figurer à côté de livres d'un prix infiniment plus onéreux.

Acheter tous les volumes de la Collection Fama au fur et à mesure de leur parution, c'est se créer un plaisir délicat et se constituer une bibliothèque de livres amis, fidèles et sûrs.

C^{ie} DE TRANSPORTS des Anciens Etablissements
ROBERT MICHAUX
2, rue de Rocroy, Paris-10^e — Tél. : Trud. 72-81, 72-82, 72-83
Première Maison française spécialisée dans les Transports de FILMS
Services extra-rapides pour toutes directions
Agents à Londres, New-York, Berlin, Bruxelles, Rome, etc.

G.7

Pour Maigrir

Prenez les **PILULES GALTON** le meilleur amaigrissant
Réduction rapide des Hanches, du Ventre, du Double-Menton, etc. Absolument sans danger
Le flacon avec notice, contre remb. : 20 fr. 85 - J. RATIE, ph., 45, r. de l'Echiquier PARIS, 10^e

le portrait
d'un genre nouveau
est toujours signé

R. SOBOL

18, Bd Montmartre, PARIS — Provence 55-43

Présenter celui des coupons ci-dessous correspondant à la date voulue dans l'un des Établissements ci-contre, sauf Samedis, Dimanches et Soirées de gala.

PRIMES OFFERTES A NOS LECTEURS

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 10 Juillet
au 16 Juillet 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 17 Juillet
au 23 Juillet 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 24 Juillet
au 30 Juillet 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 31 Juillet
au 6 Août 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 7 Août
au 13 Août 1931

Ce Billet ne peut être vendu

PARIS

Alexandra. — Artistique. — Bouvardia. — Casino de Grenelle. — Cinéma Baignolet. — Cinéma Convention. — Etoile Parodi. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Legendre. — Cinéma Pigalle. — Cinéma Récamier. — Cinéma Saint-Charles. — Cinéma Saint-Paul. — Danton-Palace. — Electric-Aubert-Palace. — Gaité Parisienne. — Gambetta-Aubert-Palace. — Grand Cinéma Aubert. — Grand-Royal. — Grenelle-Aubert-Palace. — Impéria. — L'Epatant. — Maillot-Palace. — Mésange. — Monge-Palace. — Palais des Fêtes. — Palais des Gobelins. — Palais-Rochecouart. — Paradis-Aubert-Palace. — Pépinière. — Pyrénées-Palace. — Régina-Aubert-Palace. — Royal-Cinéma. — Tivoli-Cinéma. — Victoria. — Villiers-Cinéma. — Voltaire-Aubert-Palace. — Tempila.

BANLIEUE

ASNIÈRES. — Eden-Théâtre.
AUBERVILLIERS. — Family-Palace.
BOULOGNE-SUR-SEINE. — Casino.
CHARENTON. — Eden-Cinéma.
CHATILLON-S.-BAGNEUX. — Ciné Mondial.
CHOISY-LE-ROI. — Cinéma Pathé.
CLICHY. — Olympia.
COLOMBES. — Colombes-Palace.
CROISSY. — Cinéma-Pathé.
DEUIL. — Artistique-Cinéma.
ENGIEN. — Cinéma Gaumont.
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.
GAGNY. — Cinéma Cachan.
IVRY. — Grand Cinéma National.
LEVALLOIS. — Triomphe. — Ciné Pathé.
MALAKOFF. — Family-Cinéma.
POISSY. — Cinéma-Palace.
RIS-ORANGIS. — Familia-Pathé-Cinéma.
SAINT-DENIS. — Pathé. — Idéal-Palace.
SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.
SAINT-MANDÉ. — Tourville-Cinéma.
SAINNOIS. — Théâtre Municipal.
TAVERNY. — Familia-Cinéma.
VINCENNES. — Eden. — Printania-Club. — Vincennes-Palace.

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Gallia Palace. — Royal-Cinéma. — Select-Cinéma.
AMIENS. — Excelsior. — Omnia.
ANGERS. — Variétés-Cinéma.
ANNEMASSE. — Ciné Moderne.
ANZIN. — Casino-Ciné-Pathé-Gaumont.
AUTUN. — Eden-Cinéma.
AVIGNON. — Eldorado.
BAZAS (Gironde). — Les Nouveautés.
BELFORT. — Eldorado-Cinéma.
BELLEGARDE. — Modern-Cinéma.
BERCK-PLAGE. — Impératrice-Cinéma.
BIARRITZ. — Royal-Cinéma. — Lutétia.
BORDEAUX. — Cinéma Pathé. — Comœdia-Cinéma. — Théâtre-Français.
BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathé.
BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Cinéma d'Armor. — Tivoli.
CADILLAC (Gir.). — Family-Ciné-Théâtre.
CAEN. — Cirque Omnia. — Sélect-Cinéma.
CAHORS. — Palais des Fêtes.
CAMBES. — Cinéma des Santos.
CANNES. — Olympia-Ciné-Gaumont.
CAUDEBEC-EN-CAUX (S.-Inf.). — Cinéma.
CHAGNY (Saône-et-Loire). — Eden-Ciné.
CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.
CHAUNY. — Majestic-Cinéma-Pathé.
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Cinéma du Grand-Balcon. — Eldorado.
CLERMONT-FERRAND. — Cinéma Pathé.
DENAIN. — Cinéma Villard.
DIEPPE. — Kursaal-Palace.
DOUAL. — Cinéma Pathé.
DUNKERQUE. — Salle Sainte-Cécile. — Palais Jean-Bart.
ELBEUF. — Théâtre-Cirque-Omnia.
GOURDON (Lot). — Ciné des Familles.
GRENOBLE. — Royal-Cinéma.
HAUTMONT. — Kursaal-Palace.
JOIGNY. — Artistique.
LA ROCHELLE. — Tivoli-Cinéma.
LE HAVRE. — Sélect-Palace. — Alhambra.
LILLE. — Cinéma-Pathé. — Familia. — Printania. — Wazennes-Cinéma-Pathé.

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia-Cinéma. — Trianon-Palace. — Splendid Casino Plein Air.
BONE. — Ciné Manzini.
CASABLANCA. — Eden.
SFAX (Tunisie). — Modern-Cinéma.
SOUSSE (Tunisie). — Parisiana-Cinéma.
TUNIS. — Alhambra-Cinéma. — Cinéma-Goulette. — Modern-Cinéma.

ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Colléum. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.
BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtral Orasului T.-Séverin.
CONSTANTINOPLE. — Alhambra-Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.
GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Cinéma-Étoile.
MONS. — Eden-Bourse.
NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.
NEUFCHATEL. — Cinéma-Palace.

LIMOGES. — Ciné-Familia, 6, bd Victor-Hugo.
LORIENT. — Select. — Royal. — Omnia.
LYON. — Royal-Aubert-Palace. — Artistique-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Bellecour-Cinéma. — Gloria-Cinéma. — Tivoli.
MACON. — Salle Marivaux.
MARMANDE. — Théâtre-Français.
MARSEILLE. — Aubert-Palace, 20, rue de la Cannebière. — Modern-Cinéma. — Comœdia-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Régent-Cinéma. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Mondial. — Odéon. — Olympia. — Familia.
MELUN. — Eden.
MÉTUN. — Majestic-Cinéma.
MILLAU. — Grand-Ciné Failloux. — Splendid.
MONTEBEAU. — Majestic (Vend., Sam., Dim.).
MONTEPELLIER. — Trianon-Cinéma.
NANGIS. — Nangis-Cinéma.
NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma-Palace. — Cinéma Katorza. — Olympie.
NICE. — Caméo. — Fémina. — Idéal. — Paris-Palace.
NIMES. — Majestic-Palace.
ORLÉANS. — Parisiana-Ciné.
OULLINS (Rhône). — Salle Marivaux.
OYONNAX. — Casino-Théâtre.
POITIERS. — Ciné Castille.
PONT-ROUSSEAU (Loire-Inf.). — Artistique.
PORTETS (Gironde). — Radius-Cinéma.
QUEVILLY (Seine-Inf.). — Kursaal.
RAISMES (Nord). — Cinéma Central.
RENNES. — Théâtre Omnia.
ROANNE. — Salle Marivaux.
ROUEN. — Olympia. — Théâtre-Omnia. — Tivoli-Cinéma de Mont-Saint-Aignan.
ROYAN. — Royan-Ciné-Théâtre (D. en m.).
SAINT-CHAMOND. — Salle Marivaux.
SAINT-ÉTIENNE. — Family-Théâtre.
SAINT-MACAIRE. — Cinéma Dos Santos.
SAINT-MALO. — Théâtre Municipal.
SAINT-QUENTIN. — Kursaal-Omnia.
SAINT-YRIEIX. — Royal Cinéma.
SAUMUR. — Cinéma des Familles.
SETE. — Trianon.
SOISSONS. — Omnia-Pathé.
STRASBOURG. — Broglie-Palace. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia, 79, Grand'Rue. — Grand Cinéma des Arcades, 33-39, rue des Grandes-Arcades.
TAIN (Drôme). — Cinéma Palace.
TOULOUSE. — Royal. — Olympia. — Apollo. — Trianon.
TOURCOING. — Splendid. — Hippodrome.
TOURS. — Étoile. — Théâtre-Français.
TROYES. — Cinéma-Palace. — Cronoels.
VALLAURIS. — Théâtre-Français.
VILLENAVE-D'ORNON (Gironde). — Cinéma.
VIRE. — Select-Cinéma.



Ciné-Magazine-Sélection

TOUTES LES VEETTES DE L'ÉCRAN
EN CARTES POSTALES BROMURE

Dernières Nouveautés

(Envoi du catalogue complet sur demande)

- | | | |
|-------------------------------------|---------------------------|--|
| 811. Sally O'Neil. | 843. Claudette Colbert. | 872. Maurice Chevalier (<i>Le Petit Café</i>). |
| 812. William Powell. | 844. Norma Shearer. | 873. Henry Garat. |
| 813. Dorothy Jordan. | 845. Marcelle Chantal. | 874. Marlène Dietrich. |
| 814. Clara Bow. | 846. André Roanne. | 875. Marlène Dietrich. |
| 815. Jeanette Mac Donald. | 847. Kathryn Crawford. | 876. Suzy Vernon. |
| 816. Lilian Roth. | 848. André Roanne. | 877. Danièle Parola. |
| 817. George Bancroft. | 849. Johnny Mac Brown. | 878. Fernand Fabre. |
| 818. Greta Garbo, C. Nagel. | 850. Clara Bow. | 879. Anita Page. |
| 819. Maria Corda. | 851. Maly Delschaft. | 880. Marcelle Chantal. |
| 820. Laura La Plante, J. Boles. | 852. Maria Paudler. | 881. Greta Garbo. |
| 821. Janet Gaynor, Charles Farrell. | 853. Betty Balfour. | 882. Johny Mac Brown. |
| 822. Gustav Frolich. | 854. Corry Bell. | 883. Maurice Chevalier. |
| 823. 824. John Mac Brown. | 855. Betty Bird. | 884. Charles Rogers. |
| 825. Livio Pavanelli. | 856. Anna May Wong. | 885. Gary Cooper. |
| 826. Georg Alexander. | 857. Marion Davies. | 886. Marion Davies. |
| 827. Virginia Cherrill. | 858. Grock. | 887. Bebe Daniels. |
| 828. Mona Maris. | 859. Thomy Bourdelle. | 888. Greta Garbo. |
| 829. Charles Colman. | 860. Marie Bell. | 889. Henry Garat. |
| 830. Charles Rogers, Mary Brian. | 861. Harold Lloyd. | 890. Mary Brian. |
| 831. Ch. Rogers, Jean Arthur. | 862. Bessie Love. | 891. Lily Damita. |
| 832. Ruth Chatterton. | 863. Barry Norton. | 892. Maurice Chevalier. |
| 833. 834. 835. Lily Damita. | 864. Raquel Torres. | 893. Claudette Colbert. |
| 836. 837. 838. Nancy Carroll. | 865. Jeanette Mac Donald. | 894. Marlène Dietrich. |
| 840. Dennis King. | 866. Jeanette Mac Donald. | 895. Jeanette Mac Donald. |
| 841. George Bancroft. | 867. Harry Baur. | 897. Ramon Novarro, Suzy Vernon (<i>Le Chanteur de Séville</i>). |
| 842. Jeanette Mac Donald. | 868. Mady Christians. | |
| | 869. Jean Murat. | |
| | 870. Alice Cocéa. | |
| | 871. Agnès Petersen. | |

LES 15 CARTES..... Franco. 10 fr.
— 25 — — 15 fr.
— 100 — — 50 fr.

Adresser les commandes avec le montant à "Ciné-Magazine", en espèces, mandat ou chèque (Compte chèques postaux N° 309-08).
INDIQUER SEULEMENT LES N° DES CARTES.

Pour les quantités au-dessous de 15, s'adresser directement chez les libraires
N'oubliez pas que l'affranchissement actuel de la Carte Postale illustrée
n'est plus que de 15 centimes avec cinq mots, signature et date ;
40 centimes avec correspondance entièrement libre.



**PRISE DE VUES
SONORES**



**PRISE DE VUES
EN "TRAVELLINGS"**

SILENCE ABSOLU

ARRÊT AUTOMATIQUE EN CAS DE FAUSSE MANŒUVRE